n° 199

FICTION

Juillet 1970

NOUVELLES

RUBRIQUES

CHRONIQUE

Couverture de Lacroix

Collection Galaxie-Bis

Titres disponibles :

7 - PHILIP K. DICK - Loterie solaire
8 - DANIEL F. GALOUYE - Simulacron 3
9 - ROBERT SHECKLEY - Oméga
10 - PHILIP JOSÉ FARMER - Le faiseur d'univers
11 - PHILIP K. DICK - Le dieu venu du Centaure
12 - JACK VANCE - La machine à tuer
13 - HENRY KUTTNER - Les mutants
14 - JAMES H. SCHMITZ - Agent de Véga
15 - PHILIP JOSÉ FARMER - Les portes de la création

Titres à paraître :

16 - WILLIAM TENN - Des hommes et des monstres
17 - PHILIP JOSÉ FARMER - Cosmos privé
18 - SARBAN - Le son du cor
19 - EDMOND HAMILTON - La vallée magique
20 - GORDON R. DICKSON - Dorsai
21 - ROGER ZELAZNY - L'île du mort

Pour commander les précédents titres ou pour s'abonner aux titres à paraître, voir page suivante.

GALAXIE-BIS : BULLETIN D'ABONNEMENT

à adresser aux Editions OPTA, 24 rue de Mogador, Paris (9e)

NOM : ....

Prénom : ....

Adresse : ....

Je souscris un abonnement aux six prochains volumes à paraître dans la collection Galaxie-Bis, contre la somme de 32 F (Etranger : 33,50 F). Mon abonnement devra débuter avec le numéro : ......

Je règle par : mandat-poste
chèque bancaire joint
virement au C.C.P. 31.529.23 La Source
(rayer les mentions inutiles)

Pour la Belgique : FB 300
M. Duchâteau, 196, Av. Messidor
BRUXELLES 18 - C.C.P. 3500-41

Pour la Suisse : FS 26
M. Vuilleumier. 56. bd St-Georges
GENEVE - C.C.P. 12.6112

GALAXIE-BIS : BON DE COMMANDE

à adresser aux Editions OPTA, 24 rue de Mogador, Paris (9e)

NOM : ....

Prénom : ....

Adresse : ....

Je désire recevoir le ou les volumes suivants, parus dans la collection Galaxie-Bis :

☐ 7 — PHILIP K. DICK - Loterie solaire
☐ 8 — DANIEL F. GALOUYE - Simulacron 3
☐ 9 — ROBERT SHECKLEY - Oméga
☐ 10 — PHILIP JOSÉ FARMER - Le faiseur d'univers
☐ 11 — PHILIP K. DICK - Le dieu venu du Centaure
☐ 12 — JACK VANCE - La machine à tuer
☐ 13 — HENRY KUTTNER - Les mutants
☐ 14 — JAMES H. SCHMITZ - Agent de Véga
☐ 15 — PHILIP JOSÉ FARMER - Les portes de la création

Chaque volume : 6 F. (Cocher d'une croix la case correspondant au titre désiré.)

Je règle par : mandat-poste
chèque bancaire joint
virement au C.C.P. 31.529.23 La Source
(rayer les mentions inutiles)

BON DE COMMANDE « F »

à adresser aux Editions OPTA — 24, rue de Mogador — Paris 9e
Cocher d'une croix le carré correspondant au volume désiré

	F	F.B.	F.S.
☐ *Au cœur de la Terre* *Pellucidar* par EDGAR RICE BURROUGHS	31	277	24
☐ *Tanar de Pellucidar* *Tarzan au cœur de la Terre* par EDGAR RICE BURROUGHS	31	277	24
☐ *Les rois des étoiles* *Retour aux étoiles* par EDMOND HAMILTON	31	277	24
☐ *Les amants étrangers* *L'univers à l'envers* par PHILIP JOSÉ FARMER	31	277	24
☐ *A la poursuite des Slans* *La faune de l'espace* par A.E. VAN VOGT	31	277	24
☐ *En attendant l'année dernière* *A rebrousse-temps* par PHILIP K. DICK	32	286	25
☐ *Histoire du futur (tome 2)* par ROBERT HEINLEIN	39	348	30
☐ *Dracula* par BRAM STOKER	41	366	31,80
☐ *Cristal qui songe* *Les plus qu'humains* par THEODORE STURGEON	36	321	27,90
☐ *Retour à l'âge de pierre* *Terre d'épouvante* par EDGAR RICE BURROUGHS	32	286	25
☐ *La poupée sanglante* *La machine à assassiner* par GASTON LEROUX	36	321	27,90
☐ *Au-delà du néant* *Destination univers* par A.E. VAN VOGT	33	295	25,50
☐ *Les enfants d'Icare* *La cité et les astres* par ARTHUR C. CLARKE	33	295	25,50
☐ *Elric le Nécromancien* par MICHAEL MOORCOCK	40	357	31
☐ *Le livre de Mars* par LEIGH BRACKETT	37	330	28,70
☐ *Agent de l'empire terrien* par POUL ANDERSON	37	330	28,70
☐ *Les cavernes d'acier* *Face aux feux du soleil* par ISAAC ASIMOV	37	330	28,70
☐ *Docteur Bloodmoney* *Le Maître du Haut Château* par PHILIP K. DICK	36	321	27,90

Franco de port. Supplément de 1 F 30 pour envoi recommandé.

NOM .... PRENOM ....

ADRESSE ....

Mon règlement ci-joint est effectué par : (Rayer les mentions inutiles)
— chèque bancaire — mandat-poste — mandat-lettre
— virement-postal au C.C.P. Editions OPTA 31.529.23 La Source

Pour la Belgique : M. Duchâteau - 196, Av. de Messidor - BRUXELLES 18 - C.C.P. 3500.41
Pour la Suisse : M. Vuilleumier 55, Bd de St Georges - GENEVE - C.C.P. 12.6112

Au prochain sommaire de « Fiction » :

JACK VANCE

Les faiseurs de miracles

THEODORE STURGEON

Ça

HARLAN ELLISON

L'hydre et le père Noël

ROBERT BLOCH

Le monde de l'écran

JEAN-PIERRE ANDREVON

Le lointain voyage

DANIEL WALTHER

Où guette un sphynx
aux ailes en pétales d'angoisse

Textes déjà parus des auteurs de ce numéro

ISAAC ASIMOV	23	Les Cloches Chantantes
	31	La bête de pierre
	33	Les mouches
	35	Ce qu'on s'amusait !
	37	Les fournisseurs de rêves
	43	La nuit mortelle
	64	Poussière de mort
	70	Alice au pays des hormones
	74	Rubrique nécrologique
	78	Suivez les instructions
	84	Jusqu'à la quatrième génération
	98	La machine qui gagna la guerre
	139	Souvenir perdu
	148	La chambre d'airain
	S. 13	La révolte des voitures
RAY BRADBURY	3	L'arriéré
	26	Tout l'été en un jour
	28	Le désert d'étoiles
	33	La longue attente
	57	Icare Montgolfier Wright
	90	L'odeur de la salsepareille
	100	La mort et la vieille fille
	110	Le manège
	123	Phénix
	123	L'abîme de Chicago
	S. 11	Oraison pour les vivants
	S. 13	J'appelle le passé
ROBERT SILVERBERG	53	La sangsue
	66	L'homme qui n'oubliait jamais
	119	Les vents de Siros
	136	Eve et les vingt-trois Adams
	139	La nature de l'enfer
	190	La danse au soleil
	S. 15	A l'étoile noire
	198	Quand les arbres ont des dents
JOHN WYNDHAM	32	La guenon
	94	Nœud dans le temps
	S. 11	Adaptation
	181	L'Eve éternelle

JOHN

WYNDHAM

Le règne des fourmis

Cette présentation est aussi un tardif éloge funèbre. John Wyndham Parkes Lucas Beynon Harris, plus connu sous le nom de John Wyndham, est en effet mort le 11 mars 1969, à l'âge de soixante-cinq ans, quelques mois après que Ballantine ait publié son dernier livre : Chocky.

Né le 10 juillet 1903 à Knowle, un petit village d'Angleterre, John Wyndham est destiné à connaître une carrière on ne peut plus erratique. Trois fois sur la machine à écrire il remet son ouvrage ; sous trois noms il tente de s'attirer les faveurs du public anglo-saxon et, pendant quelques années, la littérature de science-fiction compte trois auteurs médiocres de plus. Alors, il se choisit un nouveau pseudonyme dans la longue liste de ses prénoms : c'est ainsi que paraît John Wyndham ; il va donner bien des satisfactions à son géniteur. Mais reprenons les événements à leur début :

La première nouvelle de John B. Harris, Worlds to Barter, *paraît dans le numéro de mai 1931 de* Wonder Stories *; il s'agit d'un paradoxe temporel de l'espèce la plus particulièrement improbable, jugez-en : nos lointains descendants ont inventé la machine à voyager dans le temps, ils ont alors l'idée géniale de se débarrasser de leurs ancêtres pour prendre leur place dans le passé, renouvelant par là même le paradoxe d'un certain héros de Barjavel ! Puis Harris abandonne son nom patronymique pour se trans-*

former en Wyndham Parkes et écrire Child of power *dans un magazine anglais,* Fantasy *(nº 3, 1937). Une autre publication britannique,* Tales of Wonder, *accueille en cette même année 1937, dans son premier numéro, un « nouvel auteur » : John Beynon, avec un récit intitulé* The perfect creature. *John Beynon se rend bientôt tristement célèbre en écrivant un des romans les plus lamentables que nous ayons eu l'horreur de lire :* Passagère clandestine pour Mars, *que le Rayon Fantastique à ses débuts s'est fait une joie de traduire.*

Nous sommes pratiquement sortis du purgatoire ; John Wyndham effectue sa première apparition en 1950, avec une nouvelle intitulée L'Eve éternelle (Fiction *nº 181). C'est un récit étroitement imbriqué dans celui que vous allez lire, sur le plan des thèses qui y sont défendues ; nous en reparlerons plus loin. Puis le même Wyndham écrit toute une série de romans dont il est à peine besoin de rappeler les noms :* Révolte des Triffides *(Fleuve Noir), où* Le pays des aveugles *de H.G. Wells rencontre* Odyssée martienne *de Stanley G. Weinbaum ;* Les Transformés *(Fleuve Noir), qui est sans doute un des meilleurs récits sur les mutants jamais écrit ;* Le péril vient de la mer *(Rayon Fantastique) ;* Le temps cassé *(Denoël), un recueil de nouvelles ;* Les coucous de Midwich *(Denoël) dont on tire un film intéressant :* Le village des damnés, *et sa suite* Children of the damned *qui n'est pas présentée en France ;* L'herbe à vivre *(Denoël). Parmi les récits plus courts, dont bien peu sont traduits malheureusement, citons* Touristes des temps futurs *dans l'anthologie* Escales dans l'infini *(Rayon Fantastique), nouvelle pleine d'humour dont le titre laisse deviner le sujet. Signalons encore à l'actif de John Wyndham un fait littéraire rarissime : en 1959 il a le privilège d'écrire un livre en collaboration avec lui-même ! Cette œuvre s'appelle* The outward urge, *elle est signée John Wyndham et Lucas Parkes ; mais peut-être notre auteur avait-il trop lu de Stevenson...*

Le règne des fourmis *est paru en 1956 dans* Sometime never, *un recueil de trois longues nouvelles écrites chacune par un écrivain différent (les deux autres étant Mervin Peake, célèbre pour sa* Gormenghast trilogy, *et William Golding dont on n'a pas oublié le roman* Sa Majesté des Mouches). *Il s'agit d'une novelette à la fois prophétique et militante puisqu'on y parle aussi bien d'hallucinogènes (en 1956 !) que de la « libération de la femme ». C'est aussi un récit assez étrange, qui risque de dérouter quelques lecteurs, car Wyndham semble s'y complaire à justifier, avec son talent habituel, un monde futur dont le moins que l'on puisse dire est qu'il n'est pas très réjouissant.*

Un virus, conçu pour tuer les rats, s'attaque aux hommes et les extermine peu à peu, sans pour cela affecter le moins du monde les femmes. Ces événements funestes (pour les hommes, bien sûr) ont provoqué la naissance d'une société calquée sur l'organisation d'une ruche, où des femmes sélectionnées « produisent » sans cesse les enfants comme une reine chez les abeilles. John Wyndham profite de l'occasion pour développer une théorie plutôt surprenante, sauf pour ceux qui ont lu L'Eve éternelle, *et dont nous vous laissons le plaisir de découvrir les détails.*

M. T.

Il n'y avait rien d'autre que moi. Je restais suspendue, hors du temps et de l'espace, dans un vide où nulle force ne s'exerçait, où ne régnaient ni lumière ni ténèbres. J'étais une entité, mais je n'avais pas de forme ; j'avais conscience d'exister, mais je n'éprouvais pas de sensations ; j'étais douée d'un esprit, mais non d'une mémoire. Je me demandais si ce... néant était mon âme, et il me semblait que je m'étais toujours posé cette question et que je continuerais à me la poser éternellement...

Puis, pour une raison ou une autre, l'impression d'éternité se dissipa. Je me rendis compte qu'une force s'exerçait sur moi, me contraignait à me déplacer, et l'impression d'infini que j'avais ressentie se dissipa à son tour. Rien ne me prouvait que je me déplaçais. Je savais simplement que j'étais attirée vers quelque chose ou quelqu'un et j'en étais heureuse : c'était ce que je souhaitais. Je n'avais pas d'autre désir que celui de tourner comme l'aiguille d'une boussole avant de m'abîmer dans le vide...

Mais je fus déçue : la chute régulière et rapide que j'attendais ne se produisit pas ; au contraire, d'autres forces s'emparèrent de moi. Je me sentis tiraillée de part et d'autre. Je ne comprenais pas comment je pouvais m'en rendre compte, car je n'avais ni point de repère ni position de référence. Cependant, je me sentais ballottée d'un point à un autre comme si j'avais eu à lutter contre la résistance de quelque gyroscope intérieur. On aurait dit qu'une force s'exerçait sur moi pendant un certain temps, pour s'affaiblir ensuite et m'abandonner à une force nouvelle. Puis il me semblait que je glissais vers quelque point inconnu, jusqu'au moment où j'étais arrêtée et détournée dans ma course. Je flottais en tous sens, tandis que ma conscience des choses devenait de plus en plus nette, et je me demandais si des forces adverses — le bien et le mal, peut-être, ou la vie et la mort — n'étaient pas en train de lutter pour prendre possession de moi...

J'éprouvais, avec plus d'acuité encore qu'auparavant, la sensation d'être tiraillée, arrachée même d'un point pour être brutalement lancée vers un autre. Puis, brusquement, l'impression de lutte prit fin. Je sentis que je me déplaçais à une vitesse de plus en plus grande, en plongeant comme un météore enfin pris au piège...

— « Bon, » dit une voix. « Pour une raison ou une autre, le retour à la vie a un peu tardé. Il serait bon de le noter sur sa

fiche. Quel est le chiffre porté dessus ? Quatre ? Oh ! c'est seulement la quatrième fois... Oui, bien sûr, notez-le. Très bien. Ça y est : elle revient à elle ! »

C'était une voix de femme, à l'accent légèrement étranger, qui prononçait ces mots. La surface sur laquelle j'étais étendue tremblait sous mon poids. J'ouvris les yeux assez grands pour voir le plafond se déplacer au-dessus de ma tête, et les refermai aussitôt. Bientôt, une autre voix qui avait, elle aussi, un timbre étranger, dit en s'adressant à moi :

— « Buvez cela. »

On me souleva la tête et on pressa une tasse contre mes lèvres. Après avoir bu, je me laissai retomber en arrière et fermai de nouveau les yeux. Je me laissai aller à une douce somnolence et en sortis plus forte. Pendant quelques minutes, je restai étendue, les yeux levés vers le plafond, me demandant vaguement où je me trouvais. Je n'avais le souvenir d'aucun plafond peint de cette couleur rosâtre. Puis, brusquement, tandis que je continuais à regarder le plafond, quelque chose frappa mon esprit. Avec épouvante, je me rendis compte que ce n'était pas seulement le plafond rosâtre qui m'était étranger — tout ce qui m'entourait me semblait inconnu. Alors que les souvenirs auraient dû se presser dans mon esprit, je n'y sentais qu'un grand vide. Je ne savais absolument pas qui j'étais, ni où je me trouvais ; je n'avais aucune idée de la raison pour laquelle j'étais là, ni de la manière dont j'y étais venue... Dans un sursaut de frayeur, je cherchai à me redresser sur ma couche, mais une main me fit retomber en arrière et pressa de nouveau la tasse contre mes lèvres.

— « Tout va très bien. Détendez-vous, » me dit la voix d'un ton rassurant.

J'aurais voulu poser des questions, mais, sans savoir pourquoi, je me sentais extrêmement lasse et le moindre effort me coûtait. Mon premier accès de frayeur s'était apaisé, me laissant dans un état de léthargie. Je me demandais ce qui m'était arrivé. Avais-je été victime d'un accident ? Etait-ce là ce qu'on éprouvait après avoir reçu un choc violent ? Je l'ignorais et, pour le moment, je ne m'en souciais pas. Quelqu'un veillait sur moi : c'était le principal. Dans l'état de torpeur où je me trouvais, les questions pouvaient attendre.

Je dus m'assoupir, mais j'ignore si ce fut pendant quelques minutes ou pendant une heure. Je sais seulement que, lorsque je rouvris les yeux, j'étais calme — plus intriguée qu'effrayée — et

que je restai un long moment immobile. J'avais repris suffisamment conscience pour me consoler par la pensée que, si j'avais été victime d'un accident, du moins je ne souffrais pas.

Les forces me venaient peu à peu et, avec elles, la curiosité de savoir où je me trouvais. Je fis rouler ma tête sur l'oreiller pour regarder ce qui m'entourait.

A quelques mètres de moi, je distinguai un engin monté sur roues — quelque chose d'intermédiaire entre un chariot et un lit à roulettes — sur lequel, endormie, la bouche ouverte, était étendue la femme la plus énorme que j'eusse jamais vue. Je la fixai avec stupéfaction, en me demandant si c'était un cerceau destiné à soutenir le poids des couvertures qui lui donnait cet aspect monumental ; mais le rythme puissant de sa respiration me fit bientôt écarter cette hypothèse. C'est alors que je vis deux autres chariots, portant chacun une femme tout aussi grosse que la première.

J'examinai avec plus d'attention celle qui se trouvait le plus près de moi et m'aperçus, à ma grande surprise, qu'elle n'avait guère plus de vingt-deux ou vingt-trois ans. Son visage était un peu grassouillet, peut-être, mais nullement adipeux : en fait, avec ses joues fraîches et roses et ses boucles dorées, elle était plutôt jolie. Je me pris à me demander quel curieux dérèglement glandulaire avait pu provoquer une telle anomalie chez un être aussi jeune.

Il s'était écoulé environ dix minutes lorsque j'entendis un pas vif et empressé s'approcher de mon lit. Une voix me demanda :

— « Comment vous sentez-vous à présent ? »

Je tournai la tête sur l'oreiller et me trouvai devant un visage qui atteignait à peine le niveau du mien. Un moment, je crus que ce visage était celui d'un enfant, puis je me rendis compte que les traits encadrés par le bonnet blanc ne pouvaient appartenir qu'à une personne d'au moins trente ans. Sans attendre ma réponse, celle-ci glissa une main sous les couvertures pour me prendre le pouls. Le rythme des battements parut la rassurer, car elle hocha la tête d'un air satisfait et me dit :

« Tout ira bien maintenant, maman. »

Je fixai sur elle un regard hébété.

« La voiture est juste devant la porte », reprit-elle. « Pensez-vous pouvoir marcher jusque-là ? »

Complètement déconcertée, je demandai :

— « Quelle voiture ? »

— « Mais celle qui doit vous ramener à la maison, naturellement, » répondit-elle avec une patience toute professionnelle. « Allons, venez, maintenant, » ajouta-t-elle en rejetant les couvertures.

Au moment de me lever, je baissai les yeux et ce que je vis me cloua sur place. Je levai un bras... si l'on peut appeler ainsi l'énorme boudin à l'extrémité duquel pendait une ridicule petite main. Je le fixai avec horreur. Puis, comme dans un rêve, je m'entendis pousser un cri aigu et je m'évanouis...

Quand je rouvris les yeux, une femme — de taille normale, celle-là — vêtue d'une blouse blanche et portant un stéthoscope autour du cou, était penchée sur moi et me regardait en fronçant les sourcils d'un air perplexe. La femme à la coiffe blanche que j'avais prise pour une enfant se tenait debout à côté d'elle, le haut de sa tête arrivant juste au-dessus du coude de l'autre.

— « ...Je ne sais pas, docteur, » disait-elle. « Tout à coup, elle a poussé un cri et s'est évanouie. »

— « Que se passe-t-il ? Que m'est-il arrivé ? Je sais que je ne suis pas... comme ça... que je ne suis pas... que je ne suis pas... » m'entendis-je gémir, sans pouvoir achever ma phrase.

La doctoresse continuait à me regarder d'un air intrigué.

— « Que veut-elle dire ? » demanda-t-elle.

— « Je n'en ai pas la moindre idée, docteur, » répondit la petite infirmière. « C'est venu très brusquement, comme si elle avait reçu un choc. Je ne comprends pas ce qui s'est passé. »

— « En tout cas, elle a été enregistrée au départ et elle ne peut rester ici : nous avons besoin de la chambre, » reprit la doctoresse. « Je vais lui donner un calmant. »

— « Mais que s'est-il passé ? Qui suis-je ? Il y a quelque chose d'affreusement incompréhensible. Je sais que je ne suis pas comme cela ! Je... je vous en prie... dites-moi... » implorai-je. Mais, cette fois encore, ma phrase s'acheva dans un bégaiement.

La doctoresse posa une main amicale sur mon épaule en disant d'un ton apaisant :

— « Voyons, maman, tout ira bien. Vous n'avez aucun souci à vous faire. Gardez votre calme. Nous vous ramènerons bientôt à la maison. »

Une autre infirmière à coiffe blanche, de la même taille que la

première, s'approcha vivement, tenant à la main une seringue qu'elle tendit à la doctoresse.

— « Non ! » protestai-je. « Je veux savoir qui je suis, où je me trouve et ce qui m'est arrivé ! » Tout en criant, je cherchai à faire tomber la seringue de la main qui la tenait, mais les deux petites infirmières me saisirent le bras et, à elles deux, le maintinrent solidement tandis que la doctoresse enfonçait l'aiguille dans la chair.

C'était bien un calmant que contenait la seringue. Il ne me fit pas perdre conscience, mais il eut pour effet de me détacher, en quelque sorte, de ce qui m'entourait. J'éprouvai la curieuse sensation de flotter hors de mon être, tout en m'observant moi-même avec un calme extraordinaire. Je pouvais maintenant — ou, du moins, il me semblait que je pouvais — envisager la situation avec intelligence et clarté. Selon toute apparence, je souffrais d'amnésie. Un choc quelconque m'avait, comme on dit, « fait perdre la mémoire ». Manifestement, pourtant, seule une toute petite parcelle de ma mémoire avait disparu : celle qui avait trait à ma personnalité même. Je ne me rappelais plus qui j'étais, ce que je faisais, où j'habitais... Mais le mécanisme réglementant les actes quotidiens paraissait intact : je n'avais pas oublié comment on parle ni comment on pense — et mon esprit semblait même particulièrement fertile en pensées.

D'autre part, j'avais la conviction agaçante que tout ce qui m'entourait était, d'une façon ou d'une autre, anormal. Je savais que je n'avais encore jamais vu l'endroit où je me trouvais ; je savais aussi qu'il y avait quelque chose de bizarre dans la présence des deux petites infirmières ; et, surtout, je savais — j'avais la certitude absolue — que la forme volumineuse étendue sur cette couche n'était pas la mienne. Il m'était impossible de me rappeler quel visage j'aurais dû voir dans un miroir... j'ignorais même si les traits auraient dû être jeunes ou vieux, les cheveux blonds ou bruns. Mais — et à ce sujet il n'y avait pas l'ombre d'un doute dans mon esprit — quel que fût l'aspect que j'aurais dû avoir, je savais que ce n'était pas celui que j'avais à présent.

... Et puis, il y avait les deux autres énormes jeunes femmes. Evidemment, il ne pouvait s'agir, pour aucune de nous, de troubles glandulaires, sinon le corps médical n'aurait pas parlé de me renvoyer « à la maison » — où que cela pût être...

J'en étais encore à discuter la situation avec moi-même — et cela, grâce au sédatif, d'une façon apparemment très raisonnable,

bien que sans faire le moindre progrès dans mes déductions — lorsque le plafond se mit de nouveau à bouger sous mes yeux. Je compris qu'on roulait mon chariot. Des portes s'ouvrirent à l'extrémité de la salle, et le chariot s'inclina légèrement pour descendre une pente douce.

Au bas de cette pente une voiture d'ambulance, dont la carrosserie rose, bien astiquée, étincelait au soleil, attendait, la porte arrière grande ouverte. Je remarquai avec intérêt que c'était moi l'objet du travail qui s'effectuait. Une équipe de huit minuscules infirmières se mit en devoir de me transporter du chariot sur le lit préparé pour moi dans l'ambulance. Deux d'entre elles s'attardèrent un moment auprès de moi pour me border et placer un autre oreiller sous ma tête. Puis elles sortirent, en fermant la porte derrière elles, et, une ou deux minutes plus tard, l'ambulance démarra.

C'est à ce moment — et sans doute, là encore, le calmant produisit-il son effet — que je sentis mon équilibre se consolider, en même temps que j'avais le sentiment de comprendre la situation. Il y avait probablement bien eu un accident, comme je l'avais supposé ; mais mon erreur, et la cause principale de ma frayeur, étaient probablement dues au fait que je m'étais crue plus avancée dans la voie du « retour à la vie » que je ne l'étais réellement. Je croyais avoir repris connaissance au bout d'un certain temps et me trouver dans une situation pour le moins déconcertante, alors qu'en fait je n'avais *pas* encore repris connaissance. J'étais toujours en syncope, à la suite de la commotion que j'avais éprouvée, et tout cela n'était qu'un rêve ou une hallucination. Bientôt, je reviendrais à moi et me retrouverais dans des conditions normales, sinon nécessairement familières.

Je me demandais comment cette pensée consolante et réconfortante ne m'était pas venue plus tôt à l'esprit, et je conclus que c'était l'impression d'inquiétante réalité ressentie devant les moindres détails de ce qui se passait autour de moi qui avait provoqué en moi une telle panique. Le fait de ne pas connaître clairement mon identité était, lui aussi, caractéristique du rêve, de sorte que je ne devais pas m'en inquiéter. Le mieux à faire était de prendre un intérêt intelligent à ce qui m'entourait : tout cela devait être

chargé d'une signification symbolique qu'il serait intéressant d'étudier par la suite.

Cette découverte me fit envisager la situation sous un autre aspect, et je regardai autour de moi avec une attention nouvelle. Ce qui me frappait comme particulièrement étrange, c'était la multiplicité des détails qui s'imposaient à mon esprit. Il n'y avait pas de premier plan se détachant avec une grande netteté sur un fond brouillé, ou même inexistant, comme on en trouve habituellement dans les rêves. Tout était présenté sous un aspect tridimensionnel extrêmement convaincant. Mes propres sensations, elles aussi, semblaient parfaitement naturelles. Celle que j'avais éprouvée au moment de la piqûre, en particulier, m'avait paru douloureusement authentique. L'illusion de la réalité me fascinait au point que je prenais mentalement note de tout ce que je ressentais.

L'intérieur du fourgon ou de l'ambulance — quel que fût son nom — était peint du même ton rose pâle que l'extérieur, à l'exception du toit qui était bleu vif et semé de petites étoiles d'argent. Sur la paroi de devant se trouvaient plusieurs placards à poignées chromées. Mon lit, ou ma civière, se trouvait du côté gauche ; de l'autre côté il y avait deux sièges fixes, assez petits et recouverts d'un tissu satiné assorti à la peinture. De chaque côté, deux longues fenêtres laissaient peu de place pour le mur. Chacune d'elles était garnie de rideaux de tulle fin retenus par une embrasse rose en torsade, ainsi que d'un store relevé. En tournant simplement la tête sur l'oreiller je pouvais regarder se dérouler le paysage — d'une façon un peu saccadée, toutefois, car, ou bien les ressorts du véhicule ne répondaient pas à ce qu'on pouvait attendre d'eux, ou bien c'était la route qui était mauvaise. Quoi qu'il en fût, j'étais heureuse que mon lit, du moins, eût de bons ressorts.

La vue de l'extérieur n'offrait pas une grande diversité, sauf pour ce qui était des couleurs. La route que nous suivions était bordée de bâtiments alignés derrière des pelouses bien entretenues, larges d'une vingtaine de mètres. Chaque bâtiment comportait trois étages et était couvert d'un toit de tuiles assez bas, dénotant une vague influence italienne. Ces bâtiments semblaient de construction identique, mais ils étaient tous de couleurs différentes et les encadrements de leurs portes et de leurs fenêtres étaient tous de tons opposés, bien que les rideaux fussent les mêmes partout. Je ne voyais personne derrière ces fenêtres ; en fait, il semblait n'y avoir personne nulle part, excepté, çà et là, quelque femme

en salopette occupée à tondre une pelouse ou à désherber un massif de fleurs.

Un peu en retrait, à environ cent cinquante mètres de la route, s'élevaient des bâtiments plus grands et d'aspect plus utilitaire, dont certains étaient surmontés de hautes cheminées. Je pensais qu'il devait s'agir d'usines, mais, à cette distance, et étant donné que je ne les distinguais pas nettement à travers les rangées de bâtiments situés au premier plan, je ne pouvais en être sûre.

La route était rarement droite sur plus de cent mètres de suite ; elle serpentait à travers la campagne et les bâtiments qui la bordaient avaient été disposés de façon à suivre son tracé. Il y avait peu de circulation : seuls roulaient quelques camions, petits ou gros — gros surtout. Ils étaient peints d'une seule couleur avec, sur le côté, un groupe de cinq chiffres et lettres permettant de les identifier. Par ailleurs, c'était un type de camions comme il aurait pu s'en trouver n'importe où.

Pendant vingt minutes environ, nous poursuivîmes notre voyage sans incident et à une allure modérée, jusqu'à un tronçon de route sur lequel des travaux étaient en cours. La voiture ralentit et les ouvriers s'écartèrent pour nous laisser le passage. Tandis que nous nous traînions péniblement sur la surface défoncée de la route, j'eus le loisir de les observer. En fait d'ouvriers, c'étaient des femmes ou des jeunes filles vêtues de pantalons de coutil, de maillots sans manches et de bottes de travail. Toutes avaient les cheveux coupés très court, et quelques-unes portaient des chapeaux. Grandes, larges d'épaules, le teint hâlé, elles respiraient la santé. Leurs biceps étaient certainement aussi forts que ceux d'un homme, et leurs mains qui maniaient la pelle et la pioche, aussi robustes que celles de n'importe quel travailleur manuel.

Elles observaient avec une certaine inquiétude notre pénible avance le long de cette portion de route défoncée ; mais, au moment où nous arrivâmes à leur hauteur, elles se bousculèrent et tendirent le cou pour regarder à l'intérieur de l'ambulance.

Lorsqu'elles me virent, leurs visages bronzés s'épanouirent en un large sourire qui découvrit leurs dents blanches. Toutes levèrent la main droite pour me faire un signe, tout en continuant à sourire. Leur bienveillance était si évidente que je leur souris à mon tour. Alors, encadrant l'ambulance, elles se mirent à marcher à la même allure que celle-ci, en me regardant comme si elles attendaient de moi quelque chose, tandis que leurs visages avenants prenaient une expression de perplexité. Elles me criaient

des mots que je ne parvenais pas à entendre. Certaines refaisaient, avec insistance, le même signe de la main. Leur air de profonde déception me faisait comprendre qu'elles s'attendaient de ma part à quelque chose de plus qu'un sourire. Tout ce que je trouvai à faire fut de lever à mon tour la main droite pour imiter leur geste. Ce fut, dans une certaine mesure, un succès, car leurs visages s'éclairèrent tout en conservant cependant une expression étonnée. Mais nous arrivions alors, cahin-caha, à la route goudronnée, et leurs visages intrigués se perdirent peu à peu dans le lointain au fur et à mesure que l'ambulance reprenait son allure normale. Là encore, bien entendu, il ne pouvait s'agir que d'un rêve symbolique ; mais je me demandais ce qu'un groupe d'aimables Amazones, munies d'outils de terrassiers en guise d'arcs, pouvaient bien représenter dans mon subconscient ! Un complexe de frustration, peut-être ? Ou un désir de domination refoulé ? Je n'avais guère progressé dans mes conjectures quand, laissant derrière nous les dernières rangées de bâtiments dont le bariolage n'excluait pas la monotonie, nous arrivâmes en pleine campagne.

Les fleurs des massifs m'avaient déjà prouvé que nous étions au printemps et, maintenant, je voyais défiler sous mes yeux de fertiles pâturages et des champs qui, déjà, se teintaient de vert. Au-dessus des haies bien taillées s'élevait une fumée verte semblable à une brume légère, et les arbres des bosquets avaient déjà des bourgeons. Le soleil brillait avec complaisance sur la campagne la mieux entretenue que j'eusse jamais vue ; seul le bétail dispersé çà et là dans les champs mettait un peu de désordre dans ce soigneux agencement. Les fermes elles-mêmes, nettes, carrées et proprettes, flanquées d'un potager d'un côté, d'un verger de l'autre et d'une cour par-derrière, ne déparaient pas ce paysage bien ordonné qu'on aurait pu croire sorti d'une gravure ancienne. On ne voyait ni villas dispersées dans la campagne, ni hangars ou autres dépendances construits au hasard autour des fermes. Et je me demandais ce que je devais conclure de cet excès d'ordre presque pathologique. Que j'étais une personne de caractère plus inégal et irrésolu que je ne le croyais, et qui, dans son subconscient, aspirait à la stabilité et à la sécurité ? Allons, allons...

Un camion qui roulait à une certaine distance devant nous tourna pour s'engager dans un chemin bordé d'arbustes alignés au cordeau qui menait à l'une des fermes. Le camion n'avait pas

de bâche et je pus voir à l'intérieur une demi-douzaine de jeunes femmes portant des instruments aratoires. Encore des Amazones ! me dis-je. L'une d'elles se retourna, nous vit et attira sur nous l'attention de ses compagnes. Toutes levèrent la main droite pour faire le signe que j'avais déjà vu faire aux autres Amazones, et m'adressèrent de joyeux saluts auxquels je répondis avec bonne grâce.

Cependant, j'étais assez déconcertée : des Amazones, qui sont des femmes guerrières et dominatrices, dans ce paysage paisible et bien tranquille... cela ne semblait guère aller ensemble.

Nous continuâmes à rouler, à notre modeste moyenne de trente kilomètres à l'heure, pendant environ trois quarts d'heure, à travers une campagne vallonnée qui semblait s'étendre jusqu'au pied d'une chaîne de collines basses et bleutées, à des kilomètres de là. Les fermes se succédaient avec presque autant de régularité que des bornes kilométriques, bien qu'à une fréquence à peu près double. Parfois j'apercevais des groupes de gens travaillant aux champs et, plus rarement, des femmes isolées vaquant aux soins de la ferme ou creusant des sillons à l'aide d'un tracteur ; mais je me trouvais trop loin pour pouvoir remarquer aucun détail. Bientôt, pourtant, un changement se produisit.

Sur le côté gauche de la route, et formant un angle droit avec celle-ci sur plus d'un kilomètre, apparut une rangée d'arbres. Tout d'abord je crus qu'il s'agissait simplement d'un bois ; puis je remarquai que les troncs étaient disposés sur le sol avec une grande régularité et que les arbres étaient écimés et élagués de façon à former une haute haie.

Cette haie arrivait presque en bordure de route, puis tournait à angle droit. Nous la longeâmes pendant environ six cents mètres, puis la voiture ralentit, tourna à gauche et vint s'arrêter devant une grande grille. Il y eut quelques coups de klaxon.

La grille, probablement en fer forgé, était peinte en rose, et la voûte de stuc sous laquelle elle était placée avait la même couleur.

Pourquoi, me demandai-je, cette prédominance du rose que, personnellement, je considérais comme une couleur fadasse ? Etait-ce parce que le rose est la teinte de la chair ? Etait-ce le symbole d'une ardeur des sens que je n'avais pas éprouvée à un degré suffisant ? Non... cela ne pouvait être... Pas le rose... Ce serait plutôt le rouge vif qu'on aurait choisi. Je ne concevais pas qu'on pût éprouver de l'ardeur en regardant du rose...

Tandis que nous attendions devant la grille, je sentis grandir en moi l'impression que la loge située derrière cette grille avait quelque chose d'insolite. C'était une petite construction d'un seul étage, appuyée contre la partie gauche de la voûte et d'une couleur assortie à celle-ci. Les volets de bois étaient d'un bleu pâle et il y avait des rideaux de tulle blanc aux fenêtres. La porte s'ouvrit et une femme entre deux âges, vêtue d'une chemise et d'un pantalon blancs, parut sur le seuil. Elle était nu-tête et ses cheveux bruns, coupés court, commençaient seulement à se teinter de gris. En me voyant, elle leva la main droite pour faire le même signe que les Amazones — mais sans conviction, me sembla-t-il — et se dirigea vers la grille. Ce fut seulement quand elle eut repoussé celle-ci pour nous livrer passage, que je remarquai combien elle était petite. Elle ne mesurait certainement pas plus d'un mètre vingt ; et cela m'expliquait pourquoi la loge présentait un aspect insolite : elle était construite à son échelle...

Je continuai à regarder avec étonnement la minuscule femme et sa maison tandis que nous passions devant elles. Mais, après tout, qu'y avait-il en elles de si étrange ? Les récits mythologiques sont fertiles en gnomes et en fées, et ceux-ci se rencontrent couramment aussi dans les rêves. Les personnes s'intéressant à ces questions les considèrent même comme des symboles ; mais, pour le moment, je ne me rappelais pas lesquels. Renonçant à me poser d'autres questions à ce sujet, je reportai mon attention sur ce qui m'entourait.

Nous continuâmes notre chemin sans nous presser en suivant une large allée bordée de cités-jardins. De grandes pelouses d'un vert velouté, tachetées de massifs de fleurs multicolores, des bosquets de bouleaux argentés et, çà et là, un grand arbre isolé, défilaient sous nos yeux. Parmi eux se dressaient des immeubles roses à trois étages, disséminés, semblait-il, un peu au hasard, sans plan de construction particulier.

Deux jeunes femmes à l'allure d'Amazones, en maillots et pantalons d'une couleur rouille un peu passée, était occupées à repiquer des fleurs dans un massif au bord de l'allée sur laquelle nous roulions. Nous dûmes nous arrêter et attendre qu'elles eussent tiré sur l'herbe leur brouette remplie de tulipes pour nous faire place. Elles m'adressèrent un sourire aimable accompagné du salut habituel.

Un moment plus tard, je crus éprouver un trouble visuel, mais

je pus bientôt me rendre compte qu'il n'en était rien. J'avais bien vu : le bâtiment devant lequel nous passions était blanc au lieu de rose, mais, par ailleurs, exactement semblable aux autres — sauf que ses dimensions étaient réduites d'au moins un tiers...

Je clignai des yeux et regardai plus attentivement, mais il continua à me paraître tout aussi petit.

Un peu plus loin, une femme démesurément grande, portant une tunique rose drapée autour de son énorme taille, traversait lentement et pesamment une pelouse. Elle était accompagnée de trois des petites femmes en ensemble blanc qui, par contraste avec elle, avaient l'air d'enfants ou de poupées animées. On ne pouvait s'empêcher, en les voyant, d'évoquer de minuscules remorqueurs tournant autour d'un transatlantique.

Je commençais à me sentir débordée par cette prolifération de symboles qui dépassaient mon entendement.

La voiture prit à droite et s'arrêta bientôt devant un perron donnant accès à l'un des bâtiments roses — un bâtiment de taille normale, celui-là, mais non dépourvu d'étrangeté car les marches étaient séparées en deux par une balustrade : celles de gauche étaient d'une dimension normale ; celles de droite, beaucoup plus petites et plus nombreuses.

Trois coups de klaxon annoncèrent notre arrivée. Au bout de dix secondes à peine, une demi-douzaine de petites femmes apparurent sur le seuil de la porte et descendirent en courant les marches de droite de l'escalier. Une portière claqua et la conductrice de l'ambulance s'avança à leur rencontre. Quand elle se trouva dans mon champ visuel, je constatai qu'elle était petite, elle aussi, mais non vêtue de blanc comme les autres ; elle portait un ensemble d'un rose brillant, pareil à une livrée et parfaitement assorti à la carrosserie de la voiture.

Elle s'entretint un moment avec les minuscules femmes avant de venir ouvrir la portière pour me faire descendre ; puis quelqu'un dit d'un ton enjoué :

— « Soyez la bienvenue à la maison, maman Orchis ! »

Le lit — ou le brancard — glissa sur des poulies et, en unissant leurs efforts, les petites infirmières réussirent à le poser à terre. L'une d'elles, dont la blouse s'ornait, du côté gauche, d'une croix de saint André rose, se pencha vers moi en demandant d'un ton plein de sollicitude :

— « Pensez-vous pouvoir marcher, maman ? »

Ce n'était pas le moment de me formaliser de la façon dont cette question m'était posée : de toute façon, elle ne pouvait s'adresser qu'à moi.

— « Marcher ? » répétai-je. « Bien sûr que je peux marcher! » Et je me dressai sur ma couche, aidée dans ce mouvement par quatre paires de mains.

Ce « bien sûr » était une affirmation exagérée : je m'en rendis compte dès que je me trouvai sur mes pieds. Malgré l'aide qui m'était prodiguée, me tenir debout constituait un effort qui me faisait haleter. Je jetai un coup d'œil plein de répulsion à ma forme drapée de rose en me disant que, quel que fût son symbole caché, celui-ci ne pouvait que se révéler déplaisant par la suite. Je hasardai un pas en avant. Il aurait été excessif de dire que je « marchai », car je me faisais plutôt l'effet d'une lame de fond qui aurait eu du mal à parvenir à la surface. Les femmes, qui m'arrivaient tout juste au-dessus du coude, s'empressaient autour de moi comme une bande de poules inquiètes. Ayant réussi à démarrer, j'étais résolue à poursuivre ma route et, après avoir parcouru d'un mouvement ondulatoire les quelques mètres qui me séparaient du perron, je me mis en devoir d'en gravir les marches de gauche.

Les témoins de cette laborieuse opération firent entendre un soupir de soulagement mêlé de triomphe lorsque j'atteignis le haut de l'escalier. Je m'arrêtai quelques instants pour reprendre mon souffle, puis, toujours assistée des petites infirmières, je pénétrai dans le bâtiment. Devant nous s'étendait un couloir avec, de chaque côté, trois ou quatre portes fermées. Au bout de quelques mètres, ce couloir se divisait en deux branches. Nous prîmes celle de gauche et, arrivée au bout, je me trouvai — pour la première fois depuis que les hallucinations avaient commencé — devant un miroir.

Je dus faire appel à toute ma volonté pour ne pas céder de nouveau à la panique ou me laisser aller à une crise de nerfs devant le spectacle qui s'offrait à mes yeux.

Le miroir me renvoyait l'image d'une grotesque femme, d'une silhouette éléphantesque que ses atours roses faisaient paraître plus énorme encore. Heureusement, ses vêtements la couvraient tout entière, à l'exception de la tête et des mains. Mais la vue de celles-ci me causa un choc d'un autre genre, car les mains, bien

que potelées et disproportionnées, n'étaient pas vilaines, et la tête et le visage étaient ceux d'une jeune fille.

D'une jolie jeune fille, même. Elle pouvait avoir tout au plus vingt et un ans. Ses cheveux blonds aux reflets roux étaient ramenés sur la nuque en un petit chignon. Elle avait le teint rose, la bouche expressive, les lèvres rouges sans l'aide d'aucun artifice. Dans le miroir, elle nous regardait, moi et les petites femmes qui se pressaient à mes côtés, avec des yeux gris-bleu qui brillaient sous des sourcils légèrement arqués. Et cette tête fine, dont le visage aux traits délicats aurait inspiré Fragonard, était posée sur ce corps monstrueux ! Il ne m'aurait pas paru plus choquant de voir une fleur s'épanouir sur un plant de navets !

Quand mes lèvres remuaient, les siennes remuaient aussi ; quand je pliais le bras, elle pliait le sien et, cependant, quand j'eus réussi à surmonter la frayeur qui m'envahissait, elle cessa de m'apparaître comme un reflet de moi-même. Elle n'avait rien de commun avec moi : ce ne pouvait donc être qu'une étrangère que j'observais de cette façon absolument déconcertante. Ma frayeur et ma répulsion firent place à la tristesse et à une douloureuse pitié. J'en aurais pleuré de honte pour elle ! Je pleurai effectivement, et je vis des larmes paraître au bord de ses paupières et couler lentement le long de ses joues.

L'une des petites femmes qui étaient près de moi me prit le bras en demandant, d'un ton plein de sollicitude :

— « Maman Orchis ! Qu'y a-t-il donc, ma chère ? »

J'aurais été bien en peine de le lui dire car je n'en avais pas moi-même une idée très nette. L'image reflétée dans le miroir secoua la tête et les pleurs ruisselèrent sur son visage. Je sentis de petites mains me tapoter amicalement les bras, tandis que des voix douces et apaisantes m'encourageaient à poursuivre ma route. Une autre porte s'ouvrit devant moi et, toujours entourée de la troupe de petites poules qui caquetaient d'un air inquiet, je pénétrai dans la pièce suivante.

Dès l'entrée, je fus frappée par l'aspect de cette pièce, qui tenait à la fois du boudoir et de la salle d'hôpital. Du boudoir par la teinte rose de son ameublement : tapis, couvre-lits, coussins, abat-jour, rideaux transparents qui ornaient les fenêtres ; et de la salle d'hôpital par les six lits ou divans qui l'occupaient, et dont l'un était vide.

La pièce était suffisamment grande pour que trois lits, séparés l'un de l'autre par une commode, une chaise et une table, y pussent tenir de chaque côté sans donner l'impression d'être entassés, et que, dans l'espace laissé libre au milieu de la pièce, fussent disposés plusieurs vastes fauteuils et une grande table portant un vase rempli de fleurs stylisées. Un parfum assez agréable flottait dans l'air, et le son étouffé d'une musique sentimentale, jouée par un quatuor à cordes, parvenait jusqu'à nous. Cinq des lits étaient déjà occupés par des femmes dont les formes monumentales se dessinaient sous les draps. Deux petites infirmières s'empressèrent d'aller retirer le dessus de satin rose qui recouvrait le sixième.

Les visages de toutes les occupantes des lits étaient tournés vers moi — trois d'entre eux épanouis en un sourire de bienvenue, les deux autres moins aimables.

— « Salut, Orchis ! » me cria l'une des femmes d'un ton amical. Puis, avec une nuance d'inquiétude dans la voix, elle ajouta : « Qu'y a-t-il, chérie ? Ça ne s'est pas bien passé ? »

Je la regardai. Son visage rondelet et bienveillant, encadré de cheveux châtain clair, semblait appartenir à une jeune femme de vingt-trois ou vingt-quatre ans tout au plus. Le reste de sa personne n'était qu'un énorme amas de satin rose. Je ne trouvai rien à lui répondre, mais m'efforçai de lui sourire en passant devant elle.

Notre convoi se dirigeait vers le lit vide. Après quelques préparatifs de mise en position, je fus hissée sur celui-ci et un coussin fut glissé sous ma tête.

L'effort que j'avais dû fournir depuis ma descente de voiture m'avait épuisée, et j'étais heureuse de pouvoir me détendre. Tandis que deux des petites infirmières tiraient sur moi la couverture rose, une autre sortit un mouchoir de sa poche et m'en essuya doucement les joues en disant d'un ton encourageant :

— « Vous voilà de retour à la maison saine et sauve, mon petit. Tout ira bien maintenant quand vous vous serez reposée un peu. Essayez donc de dormir un moment. »

— « Qu'est-ce qu'elle a ? » demanda une voix déplaisante, venue de l'un des autres lits. « Elle en fait des histoires ! »

La petite femme qui m'avait essuyé le visage avec son mouchoir — c'était celle qui portait une croix de saint André sur la poitrine et qui semblait avoir la direction des opérations — tourna vivement la tête pour répondre :

— « Inutile de prendre ce ton, maman Hazel ! Maman Orchis

a eu quatre beaux bébés... N'est-ce pas, ma chère ? » ajouta-t-elle en s'adressant à moi. « Et elle est un peu fatiguée du voyage, voilà tout. »

— « Pfft !... » reprit l'autre d'un ton tout aussi désagréable, mais sans ajouter aucun commentaire.

Les petites infirmières continuaient à s'empresser autour de moi. L'une d'elles me tendit un verre contenant un liquide qui avait l'aspect de l'eau mais possédait une saveur piquante que je ne lui aurais pas soupçonnée. Après avoir recraché la première gorgée, je me forçai à en boire une autre et me sentis aussitôt mieux. M'ayant confortablement installée et bordée, mon escorte s'éloigna, me laissant bien calée contre mes oreillers sous le regard inquisiteur des cinq autres énormes femmes.

Le silence gêné qui s'était établi fut bientôt rompu par celle qui m'avait saluée aimablement à mon arrivée.

— « Où t'a-t-on envoyée en vacances, Orchis ? » me demanda-t-elle.

— « En vacances ? » répétai-je, déconcertée par cette question inattendue.

La jeune femme et ses compagnes me regardèrent avec étonnement.

« Je ne comprends pas ce que vous voulez dire, » repris-je.

Les cinq femmes continuaient à me fixer d'un air stupide.

— « Ça n'a pas dû être des vacances bien agréables ! » fit remarquer l'une d'elles, apparemment intriguée. « Moi, je n'oublierai jamais les dernières que j'ai passées. On m'a envoyée au bord de la mer et on m'a donné une petite voiture pour que je puisse me déplacer. Nous n'étions que six mères, en me comptant, et tout le monde s'est montré plein de prévenance et de gentillesse pour nous. Es-tu allée à la mer ou à la montagne, Orchis ? »

Elles étaient décidées à se montrer curieuses et je sentais que, tôt ou tard, il me faudrait bien leur répondre. Je choisis donc ce qui me parut être, momentanément du moins, la meilleure manière de m'en tirer :

— « Je ne m'en souviens pas, » dis-je. « Je ne me rappelle absolument rien. Il semble que j'aie complètement perdu la mémoire. »

Cette réponse ne fut pas accueillie avec beaucoup de sympathie.

— « Oh ! » s'écria, d'un ton où perçait une nuance de satisfaction, la jeune femme que l'infirmière avait appelée Hazel, « je me doutais bien qu'il y avait quelque chose de bizarre ! Et je

suppose que tu ne te rappelles même pas avec certitude si tes bébés étaient de première classe, cette fois-ci, Orchis ? »

— « Ne dis pas de sottises, Hazel ! » interrompit une de ses compagnes. « Naturellement que les bébés d'Orchis étaient de première classe, sans cela on ne l'aurait pas ramenée ici ! Elle aurait été reclassée comme mère de deuxième catégorie et expédiée à Whitewich. » Se tournant vers moi, elle demanda d'un ton plus doux : « Quand cela s'est-il passé, Orchis ? »

— « Je... je ne sais pas, » répondis-je. « Je ne me rappelle rien de ce qui a eu lieu avant ce matin, à l'hôpital. Tout s'est entièrement effacé de ma mémoire. »

— « A l'hôpital ! » répéta Hazel d'un ton méprisant.

— « C'est du Centre qu'elle veut parler, » reprit l'autre. « Mais, Orchis, tu veux dire que tu ne te souviens même pas de nous ? »

— « Oui, » avouai-je, hochant la tête en signe d'assentiment. « Je suis désolée, mais tout ce qui s'est passé avant le moment où je suis revenue à moi à l'hôp... au Centre, n'a laissé qu'un grand vide dans mon esprit. »

— « C'est bizarre, » reprit Hazel de son ton désagréable. « Est-ce que les infirmières le savent ? »

— « Elles le savent certainement, » répondit à ma place l'une des autres femmes, « mais elles doivent considérer, à juste titre, que le fait de se rappeler ou de ne pas se rappeler n'a aucun rapport avec celui de mettre au monde des bébés de première classe. Ecoute, Orchis... »

— « Pourquoi ne pas la laisser se reposer un peu, » interrompit une troisième. « Je pense qu'elle ne doit pas se sentir très bien après son séjour au Centre, le voyage et l'installation ici. Moi, ça me fatigue toujours beaucoup. Ne fais pas attention à elles, Orchis, ma chérie. Tu ferais mieux de dormir un peu et je suis sûre que tu irais beaucoup mieux en te réveillant. »

J'acceptai sa suggestion avec reconnaissance. Toute cette histoire était vraiment trop ahurissante pour que j'eusse la force d'y réfléchir pour le moment, car j'étais réellement épuisée. Je la remerciai donc pour son conseil et me laissai aller contre mon oreiller. Dans la mesure où on peut mettre de l'ostentation à fermer les yeux, j'en mis ; et le plus curieux fut que, dans la mesure où on peut dormir au milieu d'une hallucination ou d'un rêve, je dormis...

Au moment de me réveiller, juste avant d'ouvrir les yeux, j'eus une lueur d'espoir : peut-être l'illusion s'était-elle dissipée pendant mon sommeil... Malheureusement, il n'en était rien. Une main me secouait gentiment l'épaule, et la première chose que je vis fut le visage de la petite infirmière en chef, tout près du mien.

Avec la douceur propre aux personnes qui exercent cette profession, elle me dit :

— « Eh bien, maman Orchis, vous devez vous sentir beaucoup mieux après ce bon petit somme, j'espère ? »

Derrière elle, j'aperçus deux autres petites femmes qui se dirigeaient vers moi en traînant une table de malade. Elles l'installèrent sur mon lit de façon que je puisse l'atteindre facilement, et je jetai un regard stupéfait aux plats qui étaient posés dessus : ils contenaient le repas le plus copieux et le plus nourrissant que j'eusse jamais vu servir à quelqu'un. Ma première réaction fut de dégoût, mais je me rendis bientôt compte que ce n'était pas mon être physique qui se révoltait devant l'abondance de ces plats. En fait, je me sentais venir l'eau à la bouche et j'avais hâte de commencer mon repas. Il me semblait avoir subi une sorte de dédoublement de personnalité : une partie profonde de mon être regardait, avec un certain détachement, l'autre absorber deux ou trois poissons, un poulet entier, quelques tranches de viande, une énorme assiettée de légumes, des fruits dissimulés sous un amas de crème fouettée, et plus d'un demi-litre de lait — tout cela sans arriver à satiété. En jetant un coup d'œil autour de moi, je pus me rendre compte que les autres « mères » faisaient, tout autant que moi, honneur au contenu de leurs plateaux.

Je les voyais m'observer de temps en temps avec curiosité, mais elles étaient toutes beaucoup trop occupées pour reprendre leur interrogatoire, pour le moment du moins. Je me dis alors que la meilleure façon d'échapper, par la suite, à leurs questions indiscrètes serait sans doute de me plonger dans la lecture d'un livre ou d'une revue. Ce ne serait peut-être pas très poli, mais ce serait efficace.

Quand les infirmières revinrent, je demandai à celle qui portait sur sa blouse une croix de saint André si elle pourrait me donner quelque chose à lire. L'effet de cette simple requête fut stupéfiant : les deux infirmières qui étaient en train d'enlever mon plateau faillirent le lâcher ; celle à qui je m'étais adressée resta un moment bouche bée, puis me regarda avec une expression d'abord soupçonneuse, puis inquiète.

— « Vous n'êtes pas encore tout à fait dans votre assiette, mon petit ? » me demanda-t-elle.

— « Mais si, » protestai-je. « Je vais tout à fait bien à présent. »

Cependant, son visage restait soucieux.

— « A votre place, j'essaierais de dormir, » me conseilla-t-elle.

— « Je n'ai pas sommeil. Je voudrais simplement lire tranquillement, » ripostai-je.

Elle me tapota l'épaule d'un air incertain et reprit :

— « Tout cela vous a fatiguée à l'extrême, pauvre maman. Mais ne craignez rien : tout ira bien maintenant. »

— « Qu'y a-t-il donc de mal à vouloir lire un peu ? » demandai-je d'un ton impatienté.

Avec un sourire professionnel et un peu suffisant, elle répondit, comme si elle s'était adressée à un enfant :

— « Allons, allons, mon chou, tâchez de vous reposer encore un peu. Dieu me pardonne ! Quel intérêt une mère aurait-elle donc à savoir lire ? »

Sur ces mots, elle remonta un peu le couvre-pieds et s'éloigna d'un pas rapide, me laissant exposée aux regards remplis de curiosité de mes cinq compagnes. Hazel fit entendre un petit ricanement méprisant, mais, sur le moment, il n'y eut pas de commentaire.

J'avais atteint un point où la persistance des hallucinations commençait à avoir raison de ma volonté de détachement, et je sentais que le moment viendrait où je ne mettrais plus leur réalité en doute. Je ne me serais pas souciée de l'étrangeté de ces hallucinations, de leur apparence saugrenue ou de leur exagération même : au contraire, tout ce qui était caractéristique du rêve m'aurait paru rassurant. Mais ce qui m'effrayait, c'était que ces évidentes absurdités étaient présentées sous un aspect logique et convaincant. Les effets, par exemple, suivaient immanquablement les causes, et je commençais à avoir l'impression déplaisante que, en approfondissant suffisamment, on finirait par trouver des causes logiques à ces absurdités mêmes. L'impression de réalité était beaucoup trop forte pour être rassurante : le fait, par exemple, d'avoir apprécié mon repas comme si j'avais été complètement réveillée, et de m'être sentie mieux après l'avoir pris, avait une troublante apparence de vérité.

— « Lire ! » s'écria soudain Hazel avec un rire sarcastique. « Et écrire aussi, je suppose ? »

— « Eh bien, pourquoi pas ? » répliquai-je.

Les énormes femmes m'examinèrent avec plus d'attention encore, puis échangèrent des coups d'œil et des sourires entendus. D'un ton irrité, je demandai : « Que diable y a-t-il de mal à vouloir un peu de lecture ? Suis-je censée ne pas savoir lire, ou écrire, ou... ? »

— « Orchis, ma chérie, » dit l'une des femmes avec beaucoup de douceur et de gentillesse, « ne crois-tu pas qu'il vaudrait mieux demander à voir le docteur pour un simple petit examen ? »

— « Non, » répondis-je brusquement. « Je me porte très bien. J'essaye de comprendre, voilà tout. J'ai simplement demandé un livre, et vous me regardez, toutes, comme si j'étais devenue folle. Pourquoi ? »

Après un silence gêné, celle qui venait de parler reprit d'un ton enjoué, en se servant presque des mêmes mots que la petite infirmière :

— « Voyons, Orchis, tâche de reprendre tes esprits. A quoi cela pourrait-il bien servir à une mère de savoir lire et écrire ? Est-ce cela qui l'aiderait à avoir de plus beaux bébés ? »

— « Il y a d'autres choses à faire dans la vie que d'avoir des bébés ! » ripostai-je sèchement.

La surprise de mes compagnes se changea en stupeur. Hazel elle-même parut à court de remarques désobligeantes. Leur étonnement stupide eut pour effet de m'exaspérer. J'en avais tellement assez de toute cette absurde histoire que j'oubliai pour un moment mon rôle d'observateur passif d'un rêve.

— « Mais enfin, bon sang ! » m'écriai-je. « Qu'est-ce que c'est que ces sottises ! Orchis chérie par-ci, maman Orchis par-là ! Pour l'amour du ciel, dites-moi où je me trouve. Est-ce dans un asile d'aliénés ? »

Je les regardais avec colère. Je me sentais remplie de haine envers elles, me demandant si elles avaient monté un complot contre moi, par pure malveillance. Car, au fond de moi-même, j'étais convaincue que, qui ou quoi que je fusse, je n'étais pas mère. Je le leur déclarai d'un ton catégorique, puis, à mon grand déplaisir, je fondis en larmes.

Faute de mieux, j'utilisai la manche de ma chemise pour m'essuyer les yeux. Quand je vis de nouveau clair, je m'aperçus que

quatre des femmes me regardaient avec une expression d'amicale inquiétude. Hazel, bien entendu, n'était pas du nombre.

— « Je vous le disais bien qu'elle avait quelque chose de bizarre ! » s'écria-t-elle d'une voix triomphante en s'adressant à ses compagnes. « Elle est folle : voilà ce qu'elle a ! »

Celle qui s'était montrée particulièrement bien disposée à mon égard fit une nouvelle tentative :

— « Mais si, Orchis, bien sûr que tu es maman, » me dit-elle gentiment. « Tu es une mère de première catégorie, qui a déjà eu trois naissances enregistrées. Douze beaux bébés de première classe, chérie ! Tu ne peux pas les avoir oubliés ? »

Sans trop savoir pourquoi, je me mis de nouveau à pleurer. J'avais l'impression que quelque chose cherchait à percer le vide de mon esprit, mais je ne savais pas ce que c'était. Je me rendais seulement compte que cela me rendait terriblement malheureuse.

— « Oh ! c'est trop cruel ! » m'écriai-je d'un ton plaintif. « Cela ne finira donc jamais ! Pourquoi l'hallucination ne se dissipe-t-elle pas, ne me laisse-t-elle pas en paix ? Il y a là quelque chose de dérisoire et d'affreusement cruel... mais je ne comprends pas ce que c'est. Que m'arrive-t-il donc ? Je ne suis pas une obsédée... je ne suis pas... Oh ! ne se trouvera-t-il donc personne pour m'aider ? »

Je gardai les yeux hermétiquement fermés pendant un long moment, souhaitant de toute mon âme que l'hallucination se dissipât.

Mais elle persista. Quand je rouvris les yeux, les cinq femmes étaient toujours là. Leurs jolis visages à l'expression stupide étaient tournés vers moi, et leurs yeux me fixaient par-dessus les montagnes de satin rose qui constituaient leurs corps.

« Je vais sortir de là, » affirmai-je.

Je dus faire un prodigieux effort pour me mettre dans la position assise et, pendant tout le temps que dura cette opération, je sentis que mes compagnes m'observaient, les yeux écarquillés. Je tentai d'amener mes pieds au bord du lit, mais ils étaient entortillés dans le couvre-lit de satin et je ne parvins pas à les en dégager. J'éprouvais la sensation de frustration désespérée qu'on éprouve en rêve, et je m'entendais murmurer d'une voix suppliante : « Oh ! Donald, mon chéri ! Je t'en prie, viens à mon aide !... »

Et soudain, comme si le nom de « Donald » avait déclenché un ressort, je sentis une sorte de déclic se produire dans ma tête.

Le voile qui m'obscurcissait l'esprit se souleva, non pas entièrement mais suffisamment du moins pour me permettre de savoir qui j'étais, et je compris tout à coup où le bât me blessait.

Les femmes me fixaient toujours, d'un air à la fois surpris et inquiet. Renonçant à essayer de me lever, je me laissai retomber contre mon oreiller.

« Inutile de chercher à me duper, » leur dis-je. « Je sais, à présent, qui je suis. »

— « Mais, maman Orchis... » commença l'une d'elles.

— « Assez ! » interrompis-je, passant brusquement de l'apitoiement sur moi-même à une sorte d'insensibilité masochiste. « Je ne suis pas mère, » repris-je d'un ton rude. « Je ne suis qu'une femme qui, pendant très peu de temps, a eu un mari, et qui espérait — mais espérait seulement — lui donner des enfants. »

Cette déclaration fut suivie d'un silence assez étrange, alors que, me semblait-il, j'aurais dû entendre au moins un murmure. Ce que je venais de dire ne devait pas avoir pénétré jusqu'à l'esprit de mes compagnes, car le visage de chacune d'elles restait aussi inexpressif que celui d'une poupée.

Bientôt, celle qui s'était montrée amicale envers moi dut se sentir obligée de rompre le silence. Arquant légèrement les sourcils, elle me demanda d'un ton hésitant : « Qu'est-ce... qu'un mari ? »

J'observai successivement chacun des visages tournés vers moi : on n'y lisait ni ruse ni fourberie, mais seulement une attention profonde, comme en montrent des enfants qui attendent impatiemment la suite d'une histoire. Un moment, je me sentis tout près de la crise de nerfs, mais je parvins à me ressaisir. Eh bien, soit ! Puisque l'hallucination ne se décidait pas à m'abandonner, je la prendrais à son propre jeu et on verrait bien ce qui en résulterait ! Je me mis donc en devoir d'expliquer, avec un sérieux imperturbable :

— « Un mari est un homme qu'une femme prend pour... »

A la mine de mes compagnes, je pus constater que mes explications ne les éclairaient guère. Cependant, elles me laissèrent prononcer trois ou quatre phrases sans m'interrompre. Mais, quand je m'arrêtai pour reprendre haleine, celle qui s'était montrée gentille en profita pour me questionner sur un point qui, apparemment, lui semblait devoir être éclairci.

— « Mais, » me demanda-t-elle d'un ton d'extrême perplexité, « qu'est-ce qu'un homme ? »

Un silence glacial suivit mon exposé. J'avais l'impression que les femmes m'avaient mise en quarantaine, mais je ne m'en souciais guère : j'étais trop occupée à fouiller ma mémoire à la recherche de souvenirs qui s'obstinaient à ne pas remonter à la surface.

Je savais maintenant que je m'appelais Jane. J'avais d'abord été Jane Summers, puis j'étais devenue Jane Waterleigh en épousant Donald.

J'avais un peu plus de vingt-quatre ans quand nous nous étions mariés, et tout juste vingt-cinq quand Donald avait été tué, six mois plus tard. Là s'arrêtaient mes souvenirs. Ce passé me semblait encore tout proche, mais je ne pouvais rien en dire de plus...

Avant cela, tout était parfaitement clair dans mon esprit. Je me rappelais très bien mes parents, mes amis, ma maison, les écoles successives par lesquelles j'étais passée, mon poste de médecin à l'hôpital de Wraychester. Je me souvenais de la première image que j'avais eue de Donald lorsqu'on l'avait amené dans mon service avec une jambe cassée. Je revoyais en pensée tout ce qui avait suivi...

Je savais maintenant quel visage j'aurais dû voir dans le miroir, et ce visage n'avait rien de comparable à celui que m'avait renvoyé la glace du couloir : il aurait dû être plus ovale, avec un teint légèrement hâlé, une bouche plus petite et mieux dessinée, des cheveux châtain clair naturellement bouclés, des yeux bruns assez écartés, à l'expression parfois un peu grave.

Je savais aussi ce qu'aurait dû être le reste de ma personne — taille fine, longues jambes, poitrine haute et bien galbée — un joli corps, auquel je n'avais guère prêté attention jusqu'au moment où Donald m'en avait rendue fière parce qu'il l'avait aimé...

Je baissai les yeux vers la répugnante montagne de satin rose que j'étais devenue et je frissonnai, envahie par le sentiment de mon indignité. De toute mon âme, je souhaitais que Donald fût auprès de moi pour me consoler, me cajoler, m'aimer et me dire que tout irait bien, que je n'étais pas du tout telle que je me voyais, et que tout cela n'était qu'un mauvais rêve. Et, en même temps, j'étais frappée d'horreur à la pensée qu'il pût jamais me voir énorme et obèse comme je l'étais. Alors, je me rappelai que Donald ne me verrait plus — jamais, jamais plus — et, à cette pensée, je me sentis affreusement malheureuse, et les larmes se remirent à couler le long de mes joues.

Les cinq femmes continuaient à me regarder, les yeux écarquillés, l'air étonné. Une demi-heure s'écoula sans que le silence

fût rompu ; puis la porte s'ouvrit pour laisser passer toute une troupe de petites femmes en costume blanc. Je vis Hazel me regarder, puis regarder le chef de la troupe. Elle parut sur le point de parler mais s'en abstint. Les petites femmes se dirigèrent deux par deux vers les lits, se placèrent chacune d'un côté et, après avoir enlevé les couvertures et remonté leurs manches, se mirent en devoir de nous masser.

Tout d'abord, cela me parut plutôt agréable et reposant. Appuyée contre mon oreiller, j'éprouvais une sensation de bienfaisante détente. Mais, peu à peu, une sorte de gêne me gagna et, bientôt, ces soins me parurent même offensants.

— « Arrêtez ! » ordonnai-je d'un ton brusque à l'infirmière qui se trouvait à droite du lit.

Elle s'interrompit un instant, me sourit d'un air aimable quoiqu'un peu hésitant, puis reprit son massage.

« Je vous ai dit d'arrêter ! » répétai-je en la repoussant.

Ses yeux rencontrèrent les miens et je pus voir qu'elle était à la fois déconcertée et froissée, bien qu'un sourire professionnel continuât à errer sur ses lèvres.

« Et je pense ce que je dis, » ajoutai-je d'un ton bref.

Elle hésitait toujours, en regardant sa collègue debout de l'autre côté du lit.

« Vous aussi, arrêtez ! » ordonnai-je à celle-ci. « En voilà assez ! »

Elle ne ralentit même pas son mouvement. L'infirmière de droite, prenant enfin une décision, se remit au travail. J'étendis la main et la repoussai, plus fort cette fois-ci. Sans doute y avait-il dans cette espèce de gros boudin qui me servait de bras plus de muscles que je ne l'avais supposé, car le coup la projeta jusqu'au milieu de la pièce. Elle trébucha et s'étala par terre.

Brusquement, tout mouvement cessa dans la salle. Tous les regards se fixèrent d'abord sur la petite femme, puis sur moi. Mais la pause fut de courte durée, et bientôt les infirmières se remirent au travail. Je repoussai à son tour celle qui se trouvait à ma gauche, mais plus doucement. L'autre se releva. Elle pleurait et paraissait effrayée, mais, serrant les dents d'un air têtu, elle s'apprêta à revenir vers mon lit.

« Restez où vous êtes, espèces de petites horreurs ! » leur criai-je à toutes deux.

Mon ton était si menaçant qu'elles s'arrêtèrent court et se regardèrent d'un air malheureux. La petite femme qui portait l'in-

signe d'infirmière en chef s'empressa auprès de moi en demandant avec sollicitude :

— « Que se passe-t-il donc, maman Orchis ? »

Lorsque je le lui dis, elle parut intriguée et reprit d'un ton de reproche :

— « Mais c'est tout à fait normal. »

— « Pas pour moi, » répliquai-je. « Ça ne me plaît pas et je n'en veux pas ! »

Elle restait debout, gauche et désorientée.

Du fond de la pièce s'éleva la voix d'Hazel.

— « Orchis a perdu la tête, » déclara celle-ci. « Elle nous a raconté des choses absolument dégoûtantes. Elle est complètement folle. »

Les petites femmes tournèrent les yeux vers elle, puis se regardèrent d'un air interrogateur. Après m'avoir examinée d'un air de profond dégoût, Hazel reprit en s'adressant à mes deux masseuses déconcertées :

« Vous devriez aller faire un rapport. »

Toutes deux étaient en larmes à présent. Côte à côte, elles se dirigèrent d'un air misérable vers le fond de la pièce. L'infirmière en chef me regarda de nouveau d'un air pensif, puis s'éloigna à leur suite.

Quelques minutes plus tard, toutes les autres avaient repris leur attirail et quitté la salle. Nous étions de nouveau seules, toutes les six. Une fois de plus, ce fut Hazel qui rompit le silence.

— « C'est une rosserie que tu leur as faite là, » me dit-elle. « Les pauvres petites ne faisaient que leur travail. »

— « Si c'est là leur travail, il ne me plaît pas, » répliquai-je.

— « Les malheureuses vont être battues par ta faute, » reprit-elle. « Mais je suppose qu'il faut mettre cela sur le compte de ton absence de mémoire. Naturellement, tu as oublié que la punition d'une servante qui a contrarié une mère est d'être battue, n'est-ce pas ? » ajouta-t-elle d'un ton sarcastique.

— « Battue ? » demandai-je, gênée.

— « Oui, battue, » répéta-t-elle en me singeant. « Mais tu te moques pas mal de ce qui peut leur arriver, pas vrai ? Je ne sais pas ce qui s'est passé pour toi depuis que tu es partie, mais, en tout cas, le résultat n'est pas fameux ! Je t'ai toujours

trouvée antipathique, Orchis, même si les autres pensaient que j'avais tort. Maintenant, elles savent toutes à quoi s'en tenir. »

Aucune des autres ne fit de commentaire. J'avais la pénible impression qu'elles partageaient l'opinion de leur compagne, mais, heureusement, cette impression ne fut pas confirmée car, au même moment, la porte s'ouvrit.

L'infirmière en chef fit son entrée, accompagnée d'une demi-douzaine de myrmidons, mais, cette fois-ci, le groupe était conduit par une belle femme d'une trentaine d'années. J'éprouvai en la voyant un immense soulagement, car elle n'était ni toute petite, ni énorme, ni du type amazonien. Ses compagnes la faisaient paraître d'une taille un peu au-dessus de la moyenne, peut-être, mais j'estimai que celle-ci devait être d'environ un mètre soixante-cinq. C'était une jeune femme normale, aux traits agréables, aux cheveux bruns coupés court, et qui portait sous sa blouse blanche une jupe plissée noire. Tout en trottinant à sa suite, l'infirmière-major marmonnait quelque chose au sujet d'hallucinations et ajoutait : « Elle est arrivée du Centre aujourd'hui même, docteur. »

La jeune femme s'arrêta au pied de mon lit tandis que les petites infirmières se groupaient autour d'elle en me regardant avec méfiance. Elle me mit un thermomètre dans la bouche et me prit le poignet, puis, satisfaite de ces deux examens, me demanda :

— « Avez-vous des maux de tête? Ou d'autres douleurs ? »

— « Non, » répondis-je.

Elle me regardait avec attention et je lui rendis son regard.

— « Qu'est-ce... ? » commença-t-elle.

— « Elle est folle, » interrompit Hazel de l'autre bout de la salle. « Elle dit qu'elle a perdu la mémoire et ne nous reconnaît pas. »

— « Elle nous a raconté des choses dégoûtantes... horribles même, » renchérit l'une de ses compagnes.

— « Elle a des hallucinations. Elle prétend savoir lire et écrire, » ajouta Hazel.

La doctoresse sourit et demanda en se tournant vers moi :

— « C'est vrai ? »

— « Je ne vois pas pourquoi ça ne le serait pas... C'est d'ailleurs facile à prouver, » ripostai-je d'un ton brusque.

Un moment, elle parut interloquée, puis le même sourire indulgent reparut sur ses lèvres.

— « Très bien, » dit-elle, me prenant au mot.

Tirant de sa poche un petit bloc-notes et un crayon, elle me les tendit. Le contact du crayon me parut un peu bizarre : mes doigts ne se plaçaient pas d'eux-mêmes dessus. Cependant, je parvins à écrire :

« Je suis parfaitement consciente d'être en proie à des hallucinations... dont vous faites partie. »

Hazel eut un petit rire étouffé lorsque je rendis le bloc à sa propriétaire.

Le visage de celle-ci s'allongea et le sourire disparut aussitôt de ses lèvres. Elle me fixa d'un regard dur. En voyant son expression, les autres occupantes de la salle observèrent un profond silence, comme si je venais d'accomplir un tour de magie. La doctoresse se tourna vers Hazel en demandant :

— « Quelle sorte d'histoires vous a-t-elle racontées ? »

L'énorme femme hésita un instant avant de répondre tout de go :

— « Des choses horribles. Elle a parlé de deux sexes... comme si les êtres humains étaient des animaux. C'était répugnant ! »

Après quelques secondes de réflexion, la doctoresse reprit en s'adressant à l'infirmière en chef :

— « Mieux vaut la conduire à l'infirmerie. Je l'examinerai là-bas. »

Pendant qu'elle s'éloignait, les petites femmes s'empressèrent d'aller chercher dans un coin de la pièce un chariot bas qu'elles approchèrent de mon lit. Une douzaine de mains m'aidèrent à m'y installer, puis me roulèrent vivement hors de la pièce.

« Et maintenant, parlons net, » dit la doctoresse d'un ton sévère. « Qui vous a raconté ces balivernes au sujet de deux sexes humains ? Je veux le nom de cette personne. »

Nous étions seules dans la petite pièce tapissée d'un papier rose semé de points dorés. Les infirmières, après m'avoir transportée du chariot sur un autre lit, s'en étaient allées. La doctoresse était assise, un bloc-notes sur les genoux et un crayon en main, dans l'attitude d'un enquêteur décidé à ne pas se laisser abuser.

Ne me sentant nullement disposée à faire preuve de délicatesse, je la priai de ne pas faire l'imbécile.

Elle chancela sous l'affront, rougit de colère, puis, se ressaisissant, elle poursuivit :

— « Après avoir quitté la clinique, vous êtes partie en vacances, naturellement. Où vous a-t-on envoyée ? »

— « Je ne sais pas, » ripostai-je. « Tout ce que je peux vous dire, c'est ce que j'ai déjà dit et répété aux autres : à savoir que ces hallucinations, ces illusions, ou ces... je ne sais quoi, ont commencé dans cette espèce d'hôpital que vous appelez le Centre. »

Avec une infinie patience, mon interlocutrice reprit :

— « Voyons, Orchis, vous étiez parfaitement normale quand vous nous avez quittées, il y a six semaines. Vous êtes entrée à la clinique et vous avez eu vos bébés de la manière habituelle. Mais, entre ce moment-là et maintenant, quelqu'un vous a fourré dans la tête un tas de sottises, et vous a en même temps appris à lire et à écrire. J'exige que vous me disiez qui était cette personne. Je vous avertis que cette histoire de perte de mémoire ne prend pas avec moi. Si vous avez été capable de vous souvenir des obscénités que vous avez répétées aux autres, vous devez bien vous rappeler aussi de qui vous les tenez. »

— « Oh ! pour l'amour du ciel, ne dites pas de bêtises ! » m'écriai-je. Et, de nouveau, la doctoresse rougit.

— « Je peux avoir des renseignements par la clinique où vous avez été envoyée, » poursuivit-elle. « Je peux aussi savoir quelles étaient vos compagnes à la maison de repos ; mais je ne veux pas perdre de temps à retracer tous vos faits et gestes, c'est pourquoi je vous demande de m'épargner de la peine en me le disant vous-même. C'est dans votre intérêt, d'ailleurs, car je n'aimerais pas être amenée à vous *forcer* à parler, » conclut-elle d'un ton menaçant.

— « Vous faites fausse route, » dis-je en secouant la tête. « Pour autant que je le sache, toutes ces hallucinations, y compris mon identification à la dénommée Orchis, ont commencé, d'une façon ou d'une autre, au Centre. Mais comment cela s'est passé, je ne puis vous le dire... et je ne sais pas non plus ce qui est arrivé à Orchis avant ce moment-là. »

Elle fronça les sourcils, l'air inquiet, et me demanda avec circonspection :

— « Quelles hallucinations ? »

— « Mais tout cet ensemble... dont vous faites partie, » répondis-je avec un grand geste qui englobait tout ce qui m'entourait. « Cet énorme corps répugnant qui semble m'appartenir, ces petites femmes... tout... Apparemment, c'est là une projection de mon sub-

conscient — car il ne peut s'agir de volonté délibérée — et, dans ce cas, l'état de mon subconscient m'inquiète. »

La doctoresse continuait à m'observer d'un air de plus en plus soucieux.

— « Qui diable a bien pu vous parler de subconscient et de volonté délibérée ? » questionna-t-elle d'un ton hésitant.

— « Je ne vois pas pourquoi, même au cours d'une hallucination, je devrais être complètement illettrée, » répliquai-je.

— « Mais une mère ne sait rien sur ces sujets : elle n'a pas besoin de les connaître. »

— « Ecoutez, » repris-je. « Je vous ai dit, comme je l'ai dit à ces grotesques matrones de l'autre salle, que je n'étais pas mère. Tout ce que je suis, c'est une malheureuse interne qui est en train de faire un cauchemar. »

— « Une interne ? » répéta-t-elle d'une voix étouffée.

— « Oui, une interne des hôpitaux, » répondis-je. « J'exerce la médecine. »

Elle continuait à m'observer avec curiosité et son regard rempli d'étonnement se posait sur mes formes monumentales.

— « Vous prétendez être médecin ? » me demanda-t-elle d'une drôle de petite voix.

— « Eh... oui, » admis-je.

D'un ton où se mêlaient la stupéfaction et l'indignation, elle protesta :

— « Mais c'est une absurdité pure et simple ! Vous avez été élevée et éduquée pour être mère. Vous *êtes* une mère. Regardez-vous ! »

— « Oui, » ripostai-je d'un ton amer. « Je me suis regardée ! »

Il y eut un silence.

« Il me semble, » repris-je enfin, « que, hallucinations ou pas, nous n'aboutirons pas à grand-chose en continuant à nous accuser mutuellement de dire des bêtises. Ne vaudrait-il pas mieux que vous m'expliquiez ce qu'est l'endroit où je me trouve et que vous me disiez qui vous croyez que je suis ? Cela pourrait peut-être me rafraîchir la mémoire. »

— « Si vous me racontiez d'abord ce dont vous vous souvenez ? » suggéra-t-elle. « Cela me donnerait une idée de ce qui vous surprend dans la situation actuelle. »

— « Très bien, » dis-je. Et je me mis à raconter l'histoire de

ma vie, aussi loin que remontaient mes souvenirs — c'est-à-dire jusqu'au moment où l'avion de Donald s'était écrasé au sol.

Il avait été stupide de ma part de me laisser prendre au jeu de la doctoresse. Bien entendu, celle-ci n'avait nulle intention de me raconter quoi que ce fût. Lorsqu'elle eut entendu tout ce que j'avais à lui dire, elle quitta la pièce, me laissant dans un état de rage impuissante.

J'attendis que le silence se fût fait autour de moi. La musique s'était tue. Une infirmière était entrée me demander, de l'air de quelqu'un qui fait du zèle avant de terminer sa tâche quotidienne, si je n'avais besoin de rien. Aucun bruit ne se faisait plus entendre. Je laissai s'écouler environ une demi-heure, puis je m'efforçai de me lever — par petites étapes, cette fois-ci. Le plus difficile fut de passer de la position assise à la position debout, mais j'y parvins au prix d'un grand effort et en soufflant comme un phoque. J'arrivai jusqu'à la porte et eus l'agréable surprise de constater qu'elle n'était pas fermée à clef. Je l'entrouvris et prêtai l'oreille. N'entendant aucun bruit dans le couloir, je l'ouvris toute grande et partis à la découverte des lieux. Toutes les portes des chambres étaient fermées. En appuyant mon oreille contre le battant, je percevais derrière certaines d'entre elles le bruit d'une respiration profonde et régulière, mais nul autre son ne troublait le silence. Je continuai mon chemin en suivant le couloir, qui tournait à plusieurs reprises, et reconnus bientôt devant moi la porte d'entrée. Je tournai la poignée, car il n'y avait ni verrou ni chaîne. De nouveau je m'arrêtai pour prêter l'oreille, puis je tirai la porte d'un coup sec et sortis.

Devant moi s'étendait un jardin grand comme un parc, où des ombres se découpaient à la clarté de la lune. A ma droite, entre les arbres, je voyais couler un petit cours d'eau ; à ma gauche s'élevait une maison semblable à celle que je venais de quitter. Aucune lumière ne brillait aux fenêtres.

Que faire ? me demandais-je. Emprisonnée dans cette énorme carcasse, je me sentais réduite à l'impuissance. Je décidai néanmoins de poursuivre ma route pour tenter de découvrir quelque chose pendant que j'en avais l'occasion. Me dirigeant vers les marches que j'avais gravies lorsque l'ambulance m'avait amenée, je me mis en devoir de les descendre avec précaution, en me tenant à la rampe.

— « Maman, » cria derrière moi une voix aiguë et mécontente, « que faites-vous là ? »

Je me retournai et vis l'une des petites femmes, dont le costume blanc étincelait au clair de lune Elle était seule. Sans prendre la peine de lui répondre, je descendis encore une marche. J'en aurais pleuré de dépit de devoir traîner ce corps lourd et gauche !

« Revenez ! Revenez immédiatement ! » ordonna la petite femme.

Comme je ne prêtais nulle attention à son appel, elle descendit à ma suite, à petits pas précipités, et me saisis par un pan de ma chemise.

« Maman, » reprit-elle de sa voix aiguë, « il faut rentrer. Vous allez prendre froid dehors. »

Je m'apprêtai à descendre une marche encore, mais elle tira sur mon vêtement pour me retenir. Je me penchai en avant pour lui résister. Ma chemise céda, dans un bruit de tissu qui se déchire. Je tournoyai et perdis l'équilibre. La dernière chose que je vis fut le reste de l'escalier, qui semblait s'élever pour venir à ma rencontre...

En rouvrant les yeux, j'entendis une voix qui disait :

— « Voilà qui est mieux ! Mais comme vous avez été méchante, maman Orchis ! Nous avons eu de la chance qu'il n'arrive rien de plus grave. C'était vraiment ridicule de votre part d'agir de la sorte et j'en ai honte pour vous, je vous assure ! »

Ma tête me faisait mal et, exaspérée de constater que cette stupide affaire continuait, je n'étais pas en état d'écouter ses reproches. Je lui dis donc d'aller au diable. Elle me regarda un moment en roulant de gros yeux, puis son expression devint glaciale. Sans rien dire, elle m'appliqua un pansement sur le côté gauche du front, puis s'éloigna avec raideur.

Bien à contrecœur, je dus reconnaître pour moi-même qu'elle avait parfaitement raison. Que diable voulais-je — que diable aurais-je pu faire — encombrée comme je l'étais par cette horrible masse de chair ? Une vague de haine à l'égard de ce corps monstrueux et un sentiment de totale impuissance m'amenèrent de nouveau presque au bord des larmes. Je me pris à souhaiter ardemment de retrouver mon propre corps, mince et gracieux, qui me plaisait et répondait à ce que j'en attendais. Le souvenir de Donald me montrant un jeune arbre que le vent faisait ployer,

et me le présentant comme mon frère jumeau, me revint à l'esprit. Il n'y avait guère de cela qu'un jour ou deux, peut-être...

Soudain, je fis une découverte qui me fit me redresser sur mon lit — ou, du moins, essayer de le faire. La partie vide de mon esprit s'était remplie. Je me souvenais de tout... Sous l'effort, mes tempes se mirent à battre au point que je dus me laisser aller de nouveau en arrière contre mon oreiller, m'efforçant de me rappeler tout ce qui s'était passé jusqu'au moment où quelqu'un avait retiré l'aiguille de ma veine et essuyé mon bras avec un peu d'ouate...

Mais que s'était-il passé depuis? Je m'attendais aux rêves, aux hallucinations... mais non pas à cette impression de réalité où chaque détail était mis en relief... ni à ce cauchemar matérialisé, en quelque sorte...

Au nom du ciel, que m'avait-on fait ?...

J'avais dû me rendormir très vite car, lorsque je rouvris les yeux, il faisait jour dehors et une troupe de petites femmes s'apprêtaient à faire ma toilette.

Elles tirèrent les draps et me firent rouler de côté et d'autre avec dextérité pour me laver. Je supportai patiemment ces soins qui m'apportaient un peu de bien-être, et fus heureuse de constater que mon mal de tête avait presque disparu.

Au moment où ces ablutions se terminaient, un coup péremptoire fut frappé à la porte et, sans attendre d'y être invitées, deux femmes en uniforme noir à boutons d'argent entrèrent dans la pièce. Elles avaient l'allure d'Amazones : grandes, larges, bien bâties et très belles. A leur vue, lâchant tout ce qu'elles tenaient, les petites infirmières s'enfuirent à l'autre bout de la pièce en poussant des cris d'effroi et se blottirent dans un coin.

Les deux nouvelles venues m'adressèrent le salut familier. Puis, avec un curieux mélange d'autorité et de déférence, l'une d'elles me demanda :

— « Vous êtes bien Orchis... maman Orchis, n'est-ce pas ? »

— « C'est ainsi qu'on me nomme, » admis-je.

La jeune femme hésita, puis, d'un ton plus implorant que comminatoire, elle reprit :

— « Voulez-vous nous suivre, maman : nous avons l'ordre de vous arrêter. »

Un gazouillement excité se fit entendre parmi les minuscules

infirmières réfugiées dans leur coin. La jeune femme les fit taire du regard.

« Habillez-la, » ordonna-t-elle en me désignant du doigt. « Préparez-la pour sortir. »

Les petites infirmières quittèrent leur coin d'un air apeuré, en adressant aux deux Amazones des sourires à la fois inquiets et suppliants. Celle qui n'avait pas encore pris la parole commanda d'un ton bref, mais sans méchanceté :

— « Allons, venez. Et plus vite que ça ! »

Les petites femmes s'empressèrent d'obéir.

Elles achevaient de me remettre ma chemise rose quand la doctoresse entra, fronçant les sourcils à la vue des deux femmes en uniforme.

— « Que se passe-t-il ? » demanda-t-elle. « Que venez-vous faire ici ? »

Puis, quand le chef des Amazones le lui eut expliqué, elle s'écria :

— « L'arrêter ! Arrêter une mère ! Je n'ai jamais entendu une sottise pareille ! Et sous quelle inculpation, je vous prie ? »

— « On l'accuse d'être réactionnaire, » répondit la jeune femme en uniforme, d'un ton un peu penaud.

La doctoresse la fixa d'un regard stupéfait en s'exclamant :

— « Une mère réactionnaire ! Qu'est-ce que vous allez chercher !... Allons, sortez, toutes les deux ! »

— « Nous avons des ordres, docteur, » protesta la jeune femme.

— « Allons donc ! Vous n'avez pas de mandat d'arrêt. Et puis, avez-vous jamais entendu parler d'une mère qui ait été arrêtée ? »

— « Non, docteur. »

— « Eh bien, ce n'est pas le moment de créer un précédent. Allez-vous-en ! »

La jeune femme en uniforme hésita, l'air malheureux ; puis une idée lui vint à l'esprit.

— « Si vous vouliez bien signer un papier attestant que vous avez refusé de nous remettre la mère... » suggéra-t-elle d'un ton timide.

Quand les deux Amazones se furent retirées, satisfaites d'avoir obtenu leur papier, la doctoresse regarda les petites infirmières d'un air sévère en disant :

— « Vous ne pouvez vous empêcher de faire des ragots, vous autres servantes, n'est-ce pas ? Tout ce que vous avez l'occasion

d'entendre, vous le répétez, et les histoires se propagent comme le feu à travers la lande, semant partout la zizanie ! Eh bien, je vous avertis que, si j'entends répéter un seul mot de ce qui s'est passé ici, je saurai d'où cela vient. » Puis, se tournant vers moi, elle ajouta : « Et vous, maman Orchis, je vous prie de vous tenir désormais sur la réserve à l'égard de ces petites pestes cancanières... Je reviendrai vous voir bientôt car j'ai quelques questions à vous poser, » acheva-t-elle en s'éloignant. Un silence soumis suivit son départ.

Elle revint juste au moment où on enlevait le plateau qui avait porté mon gargantuesque repas. Elle n'était pas seule : les quatre femmes qui l'accompagnaient, et qui semblaient tout aussi normales qu'elle-même, étaient suivies d'une troupe de petites infirmières traînant des chaises qu'elles disposèrent autour de mon lit. Lorsqu'elles furent parties, les cinq femmes, toutes vêtues de blouses blanches, s'assirent et me regardèrent comme si j'avais été un objet d'exposition. L'une d'elles semblait avoir à peu près le même âge que la première doctoresse, deux autres approchaient de la cinquantaine et la dernière pouvait avoir un peu plus de soixante ans.

— « Maman Orchis, » commença la doctoresse que je connaissais déjà, du ton d'un juge qui ouvre une séance, « il est clair que quelque chose de tout à fait insolite s'est produit. Naturellement, nous désirons savoir exactement ce dont il s'agit et, si possible, pourquoi cela s'est produit. Il est inutile de vous faire du souci au sujet de cette visite de la police que vous avez reçue ce matin : elle était tout à fait injustifiée. Nous faisons simplement une enquête — une enquête scientifique — pour tenter de déterminer ce qui s'est passé. »

— « Nul plus que moi ne souhaite le comprendre, » répliquai-je, en regardant tour à tour les femmes qui m'entouraient et ma forme massive étendue sur le lit. « Je me rends bien compte que tout ceci doit être une hallucination, » poursuivis-je, « mais ce qui me trouble, c'est que j'ai toujours cru que, dans toute hallucination, une dimension au moins devait faire défaut — que l'impression de réalité ne pouvait être éprouvée par tous les sens. Or, ce n'est pas le cas. Je suis en possession de tous mes sens et je peux y faire appel. Il n'y a rien d'immatériel : je suis emprisonnée dans une masse de chair qui n'est que trop palpable.

Autant que je puisse en juger, la seule chose qui manque, c'est... une raison à tout cela — ne serait-ce qu'une raison symbolique. »

Les quatre autres femmes me regardèrent avec étonnement. La doctoresse leur jeta un coup d'œil qui signifiait : « Maintenant, peut-être me croirez-vous, » puis se tourna de nouveau vers moi en disant :

— « Nous avons quelques questions à vous poser. »

— « Avant que vous commenciez, j'ai quelque chose à ajouter à ce que je vous ai raconté hier soir, » dis-je. « Quelque chose qui m'est revenu à l'esprit. »

— « Peut-être est-ce la conséquence de votre chute, » suggéra la doctoresse en regardant mon pansement. « Que cherchiez-vous à faire ? »

Sans prêter attention à cette question, je poursuivis :

— « Je crois que je ferais mieux de vous faire connaître la partie de mon récit qui manquait. Cela pourra peut-être vous être utile... dans une certaine mesure en tout cas. »

— « Très bien, » répondit-elle. « Vous m'avez dit que vous étiez... euh... mariée, et que votre... euh... mari avait été tué peu de temps après. C'est à ce point de votre récit que vous vous êtes interrompue, n'est-ce pas ? » ajouta-t-elle en jetant un coup d'œil aux autres femmes dont le visage était totalement dénué d'expression.

— « Oui, » approuvai-je. « Il était pilote d'essai, » expliquai-je à l'intention des autres, « et l'accident s'est produit six mois après notre mariage — un mois seulement avant la date à laquelle son contrat devait expirer.

» Après ce drame, une de mes tantes m'a emmenée en voyage pendant quelques semaines. Mais je ne pense pas pouvoir jamais me rappeler très bien cette période de ma vie car je... je ne m'occupais guère de ce qui pouvait se passer...

» Cependant, je me souviens de m'être réveillée un matin en me disant que je ne pouvais pas continuer à vivre ainsi. Je comprenais tout à coup qu'il me fallait absolument travailler ou, du moins, faire quelque chose pour m'occuper.

» Le docteur Hellyer, qui dirige l'hôpital de Wraychester où je travaillais avant mon mariage, me dit qu'il serait heureux de me reprendre dans son service J'y retournai donc et travaillai tellement qu'il ne me restait plus le temps de penser. Cela devait se passer il y a environ huit mois.

» Puis, un jour, le docteur Hellyer parla devant moi d'une dro-

gue dont un de ses amis avait réussi à faire la synthèse. Je ne crois pas qu'il ait réellement demandé des volontaires, mais je m'offris cependant à essayer cette drogue qui, d'après ce que disait le docteur Hellyer, devait posséder d'importantes propriétés. Je voyais là une occasion de me rendre utile. Tôt ou tard, il aurait bien fallu que quelqu'un essaye ce produit et, comme je n'avais aucune attache et ne me souciais guère de ce qui pourrait m'arriver, autant valait que ce soit moi. »

La doctoresse qui s'était faite le porte-parole des autres m'interrompit pour demander :

— « Quelle était cette drogue ? »

— « Elle porte le nom de chuinjuatin, » répondis-je. « La connaissez-vous ? »

Mon interlocutrice secoua négativement la tête, mais l'une des autres femmes déclara :

— « J'en ai entendu parler, mais qu'est-ce au juste ? »

— « Un narcotique, » dis-je. « On le trouve à l'état pur dans les feuilles d'un arbre qui pousse principalement dans le sud du Vénézuela. Une des tribus d'Indiens qui vivent dans cette région l'a découvert, comme d'autres ont découvert la quinine ou la mescaline, et l'utilise de la même façon, pour ses orgies. Les Indiens s'asseyent en cercle pour mâcher des feuilles — en quantités qui peuvent atteindre parfois jusqu'à deux cents grammes — et arrivent peu à peu à un état de transe. Ils restent dans cet état pendant trois ou quatre jours durant lesquels ils sont absolument incapables de faire la moindre chose par eux-mêmes, de sorte que d'autres membres de la tribu sont désignés pour veiller sur eux et les protéger comme s'ils étaient des enfants.

» Il est nécessaire de veiller sur eux, car la croyance indienne est que le chuinjuatin détache l'esprit du corps et le rend libre d'errer où bon lui semble dans l'espace et le temps ; aussi le principal rôle du gardien est-il de s'assurer que nul autre esprit errant ne se glisse dans un corps pendant que son véritable propriétaire est absent. Quand les sujets soumis aux effets du chuinjuatin recouvrent leurs esprits, ils affirment avoir fait une merveilleuse expérience mystique. La drogue ne semble pas avoir d'effets nocifs ni provoquer chez ceux qui y goûtent le besoin obsédant d'en absorber davantage, mais l'extase mystique qu'elle procure est, paraît-il, intense, et ceux qui l'ont connue s'en souviennent parfaitement.

» L'ami du docteur Hellyer avait administré son chuinjuatin

synthétisé à un certain nombre d'animaux de laboratoire, vérifié dans quelle mesure il était toléré, effectué des dosages, etc., mais il ne pouvait naturellement rien connaître de l'expérience mystique... Selon toute apparence, la drogue avait une influence sur le système nerveux, mais il était impossible, sans faire appel à un cobaye humain, de dire si l'effet produit était une sensation de plaisir, d'extase, de frayeur, d'horreur ou de toute autre nature. C'est pourquoi je me suis proposée pour servir de sujet d'expérience. »

Je m'interrompis, regardai tour à tour les visages graves et intrigués des cinq femmes, puis baissai les yeux vers la masse de satin rose qui constituait mon corps.

« En fait, » ajoutai-je, « cet effet semble être un combiné d'absurde, d'incompréhensible et de grotesque. »

Mes interlocutrices étaient des femmes sérieuses, qui ne se laissaient pas écarter du sujet et dont le rôle était de relever les anomalies — si elles le pouvaient.

— « Je vois, » dit leur porte-parole de l'air de quelqu'un qui tient à garder de la modération en tout. Elle jeta un coup d'œil au papier sur lequel elle avait pris des notes de temps en temps et poursuivit :

« Maintenant, pouvez-vous nous dire l'heure et la date auxquelles cette expérience a eu lieu ? »

Je le pouvais et je le fis. Ensuite, les questions se succédèrent sans interruption...

Ce qui me semblait le plus déplaisant, c'était que, bien que les cinq femmes se sentissent de moins en moins sûres d'elles au fur et à mesure que l'interrogatoire se déroulait, elles obtenaient, du moins, des réponses à leurs questions — alors que, lorsqu'il m'arrivait d'en poser une, elle était le plus souvent éludée, ou bien on n'y répondait que pour la forme, comme s'il s'était agi d'une digression oiseuse.

La doctoresse et ses compagnes continuèrent à m'interroger sans désemparer jusqu'au moment où on m'apporta le repas suivant. Alors, elles s'en allèrent, me laissant miséricordieusement en paix... mais guère plus avancée pour cela ! Je m'attendais à moitié à les voir revenir. Il n'en fut rien cependant, et je tombai dans une douce somnolence, d'où je fus tirée par une nouvelle apparition des petites infirmières. Elles amenaient avec elles un

chariot sur lequel elles me hissèrent pour me rouler hors du bâtiment, mais pas par le chemin par lequel nous étions venues. Cette fois, nous empruntâmes une rampe au bas de laquelle attendait une autre — ou la même — ambulance rose. Elles m'y installèrent et trois d'entre elles y montèrent avec moi pour me tenir compagnie. Tout en s'affairant auprès de moi elles bavardaient comme des pies et leur conversation à bâtons rompus se poursuivit pendant toute la durée du voyage, soit environ une heure et demie.

La campagne que nous traversâmes différait peu de celle que j'avais déjà vue. Après avoir franchi les grilles, nous trouvâmes les mêmes champs bien ordonnés et les mêmes fermes standard. Les rares surfaces construites n'étaient guère étendues, et on y voyait les mêmes types de bâtiments disposés tout près les uns des autres. La route sur laquelle nous roulions n'était pas meilleure que celle que nous avions empruntée auparavant. On voyait, occupées aux travaux des champs, quelques groupes d'Amazones ou, plus rarement, quelques personnes isolées. Le trafic, peu abondant, était constitué surtout de camions, gros ou petits, et de quelques autobus, mais aucune voiture privée ne circulait. Je me pris à penser que mes hallucinations étaient remarquablement cohérentes dans leurs moindres détails : ainsi, pas une seule des Amazones ne manquait de lever la main, au passage de l'ambulance rose, pour adresser un salut à la fois amical et respectueux à ses occupantes.

Bientôt nous passâmes au-dessus d'un ravin. En regardant au fond, du haut du pont qui l'enjambait, je crus d'abord que nous nous trouvions au-dessus du lit asséché d'un canal ; mais je remarquai bientôt un poteau planté de guingois parmi les mauvaises herbes : bien qu'il eût perdu la plus grande partie de ses accessoires, il était facile de reconnaître en lui un signal de voie ferrée.

Nous traversâmes ensuite une agglomération qui avait la taille, sinon l'apparence, d'une ville ; puis, cinq ou six kilomètres plus loin, nous franchîmes un vaste portail pour pénétrer dans une sorte de parc.

En un sens, celui-ci ne différait pas beaucoup de la propriété que nous avions traversée peu de temps auparavant, car tout — depuis les pelouses de velours vert jusqu'aux massifs en pleine floraison — y était méticuleusement entretenu. Mais les bâtiments qui s'y élevaient n'étaient pas disposés par blocs ; c'étaient des maisons de styles divers, à peine plus grandes que des cottages. L'ambiance du lieu où nous nous trouvions devait avoir un effet

apaisant sur mes petites compagnes car, pour la première fois, elles avaient cessé de jacasser et regardaient autour d'elles avec une crainte évidente.

La conductrice de l'ambulance s'arrêta un moment pour demander son chemin à une Amazone qui marchait à grands pas, en portant une hotte sur l'épaule. Celle-ci le lui indiqua, tout en m'adressant à travers la vitre un sourire à la fois joyeux et respectueux ; et bientôt nous nous arrêtâmes devant une proprette petite maison à deux étages, de style Régence.

Cette fois, aucun chariot ne m'attendait. Les petites infirmières, aidées de la conductrice, s'empressèrent de m'aider à descendre de l'ambulance et, en formation serrée, me portèrent presque jusqu'à la maison.

A l'intérieur, je fus guidée avec quelque difficulté jusqu'à une pièce élégamment décorée et meublée en style d'époque. Une femme aux cheveux blancs vêtue d'une robe de soie violette était assise dans un fauteuil auprès d'un feu de bois. Son visage et ses mains dénotaient un grand âge, mais elle fixait sur moi des yeux au regard très vif.

— « Soyez la bienvenue, ma chère, » me dit-elle d'une voix qui ne portait pas trace du chevrotement que je m'attendais à y découvrir.

Du regard elle me désigna une chaise ; mais, après m'avoir considérée plus attentivement, elle se ravisa et suggéra :

« Peut-être serez-vous plus à votre aise sur ce divan. »

J'examinai d'un air hésitant le divan, de style georgien, et me demandai à voix haute :

— « Supportera-t-il mon poids ? »

— « Oh ! je le crois bien ! » répondit la vieille dame, d'un ton assez peu convaincu cependant.

Mon escorte me déposa avec précaution sur le divan et se tint debout à côté de moi, m'observant d'un regard anxieux. Lorsqu'il fut certain que, bien que ses ressorts fissent entendre un grincement un peu inquiétant, le siège supporterait la charge qui lui était imposée, la vieille dame congédia d'un geste la bande de petites poulettes et pressa un timbre d'argent. Une femme de chambre haute comme trois pommes et parfaitement stylée fit son entrée.

« Apportez-nous le sherry, je vous prie, Mildred, » ordonna la vieille dame. Puis, se tournant vers moi, elle ajouta : « Vous prendrez bien un peu de sherry, n'est-ce pas, ma chère ? »

— « Oui... oui, merci... » dis-je d'une voix faible. Après un moment de silence, je repris : « Vous voudrez bien m'excuser, madame... euh... mademoiselle... ? »

— « Oh ! j'aurais dû me présenter ! » s'écria mon interlocutrice. « Mon nom est Laura. Ni madame ni mademoiselle, simplement Laura. Et vous êtes Orchis, n'est-ce pas ? Maman Orchis... »

— « C'est ce qu'on m'a dit, » reconnus-je à contrecœur.

Nous nous observâmes mutuellement. Pour la première fois depuis le début de mes hallucinations, je lus dans un regard de la sympathie et même de la pitié. Je regardai autour de moi et remarquai la perfection de chaque détail de l'ameublement.

« C'est... je ne suis pas folle, n'est-ce pas ? » demandai-je.

La vieille dame secoua lentement la tête ; mais, avant que j'aie eu le temps de poser une autre question, la femme de chambre revint, apportant sur un plateau d'argent une carafe de cristal et deux verres. Tandis qu'elle les remplissait, je vis le regard de la vieille dame se poser sur elle, puis sur moi, comme pour nous comparer. Son visage avait une expression bizarre, indéchiffrable. Je fis un effort de mémoire et demandai :

— « Ne serait-ce pas plutôt du madère ? »

Elle parut surprise, puis elle sourit, eut un hochement de tête satisfait et dit :

— « J'ai l'impression qu'en une seule phrase le but de cette visite a été atteint. »

La femme de chambre quitta la pièce et nous levâmes nos verres. La vieille dame, après en avoir siroté le contenu, posa le sien sur une table placée à côté d'elle et reprit :

« Cependant, sans doute ferions-nous mieux d'approfondir un peu la question. Vous a-t-on dit pourquoi on vous avait adressée à moi, ma chère ? »

— « Non, » répondis-je d'un signe de tête.

— « C'est parce que je suis historienne, » expliqua-t-elle. « La connaissance de l'Histoire est un privilège qui, de nos jours, est accordé à bien peu de personnes — et de façon fort parcimonieuse. Heureusement, le sentiment qu'aucune branche de connaissances ne devrait être laissée complètement à l'abandon subsiste encore, bien que certaines connaissances soient acquises au prix de concessions d'ordre politique. » Elle eut un sourire un peu méprisant et poursuivit : « Aussi, pour confirmer ces connaissances,

est-il souvent nécessaire de recourir à des spécialistes. Les doctoresses vous ont-elle fait connaître leur diagnostic ? »

De nouveau je secouai négativement la tête.

« J'en étais sûre ! » s'écria la vieille dame. « C'est tellement caractéristique de la profession ! Eh bien, je vais vous dire ce que j'ai appris par un coup de téléphone du Foyer des Mères. Peut-être cela vous aidera-t-il à comprendre la raison de notre rencontre. On m'a dit que vous aviez été interrogée par plusieurs médecins que vos réponses ont intéressées, intriguées et — je suppose — profondément déconcertées, les pauvres ! Car, voyez-vous, aucune de ces doctoresses ne possède la moindre connaissance d'Histoire... En résumé, trois d'entre elles sont d'avis que vous souffrez d'hallucinations d'origine schizophrénique, et les autres considèrent votre cas comme un cas typique de transposition de la perception. C'est là un cas extrêmement rare. A ma connaissance, il n'en existe que trois sur lesquels on possède des renseignements dignes de foi, et un autre qui est discutable. Mais, parmi les trois premiers, deux sont associés à la drogue qu'on nomme chuinjuatin, et le troisième à une drogue qui possède des propriétés à peu près semblables aux siennes.

» A la majorité de trois, les doctoresses ont jugé la plupart de vos réponses cohérentes et plausibles. Cela signifie que, dans l'ensemble, ce que vous leur avez dit n'était pas en contradiction avec ce qu'elles savent. Mais, étant donné qu'elles savent fort peu de chose en dehors de ce qui touche à leur profession, elles ont trouvé le reste de vos déclarations à la fois difficile à croire et impossible à vérifier. C'est pourquoi, possédant de meilleurs moyens d'investigation, j'ai été priée de donner mon avis. »

Elle s'interrompit un moment pour m'examiner d'un air pensif et ajouta :

« J'ai l'impression que notre rencontre va se révéler une des plus intéressantes que j'ai faites au cours de ma longue vie... Mais votre verre est vide, ma chère. »

— « Transposition de la perception... » répétai-je sur un ton méditatif en lui tendant mon verre. « Voyons, si c'était possible... »

— « Oh ! il n'y a aucun doute quant à la *possibilité*. Les trois cas dont je vous ai parlé sont parfaitement authentiques. »

— « Ce pourrait être cela... ou presque, » admis-je. « Si on considère les choses sous un certain angle, cela pourrait être... Mais il y a cette impression de cauchemar. Vous me paraissez parfaitement normale, mais regardez-moi, et regardez votre petite femme

de chambre ! Il y a certainement là un élément d'illusion. Je *semble* être ici, en train de parler avec vous... mais cela ne peut pas être. Alors, où suis-je donc ? »

— « Je crois que je suis à même de comprendre mieux que la plupart des gens combien tout cela doit vous paraître irréel, » repartit la vieille dame. « En fait, j'ai passé tellement de temps à consulter des livres que cela me paraît parfois irréel à moi-même, comme si je n'appartenais pas à ce monde... Mais, dites-moi, ma chère, quand êtes-vous née ? »

Je le lui dis. Elle réfléchit un moment avant de reprendre :

— « Hum... sous le règne de Georges VI... Mais sans doute ne vous souvenez-vous pas de la Seconde Guerre mondiale ? »

— « Non, » répondis-je.

— « Peut-être vous rappelez-vous cependant le couronnement du souverain suivant ? Qui était-ce ? »

— « Elizabeth, » dis-je. « Elizabeth II. Ma mère m'a conduite sur le passage du cortège royal. »

— « En avez-vous gardé quelques souvenirs ? »

— « Très peu, » avouai-je. « Sauf qu'il a plu toute la journée. »

Notre conversation se poursuivit sur ce ton pendant quelques minutes, puis la vieille dame me dit avec un sourire rassurant :

— « Eh bien, je crois qu'il ne nous en faut pas davantage pour démontrer la véracité de vos dires. J'ai entendu parler de ce couronnement... par des tiers. Quel spectacle magnifique cela a dû être dans l'Abbaye ! » Elle resta un moment pensive, puis, avec un léger soupir, elle reprit : « Vous vous êtes montrée très patiente à mon égard, ma chère ; il est juste que vous ayez votre tour. Mais je crains que vous ne deviez vous préparer à recevoir quelques chocs... »

— « Il me semble que je devrais être aguerrie après ce que j'ai subi au cours des dernières trente-six heures... si c'est bien ce laps de temps qui s'est écoulé depuis le début de mes hallucinations, » répliquai-je.

— « J'en doute, » répondit simplement la vieille dame en me regardant d'un air grave.

— « Expliquez-moi tout... si vous le pouvez, » demandai-je d'un ton implorant.

— « Donnez-moi d'abord votre verre, ma chère ; ensuite nous entrerons dans le vif du sujet. »

Elle nous versa à boire, puis me demanda :

— « Quel vous a paru être, jusqu'à présent, le trait le plus frappant de votre expérience ? »

Je méditai un moment avant de répondre :

— « Il y a tant de choses... »

— « N'est-ce pas le fait que vous n'ayez pas vu un seul homme ? » suggéra la vieille dame.

Je réfléchis à cette question et me rappelai le ton surpris sur lequel l'une des mères m'avait demandé : « Qu'est-ce qu'un homme ? »

— « C'est certainement là une des choses qui m'ont paru étranges, » avouai-je. « Où sont les hommes ? »

Mon interlocutrice hocha la tête et répliqua en me regardant fixement :

— « Il n'y en a pas, ma chère. Il n'y en a plus... plus du tout. »

Je la considérai avec stupéfaction. Son visage était extrêmement grave et j'y lisais la plus vive sympathie. Elle ne cherchait nullement à se moquer de moi tandis que je m'efforçais de donner un sens aux mots qu'elle avait prononcés. Enfin, je parvins à murmurer :

— « Mais... mais... c'est impossible! Il doit bien y en avoir quelque part... Vous ne pouvez... je veux dire... comment... ? » Le reste de ma phrase se perdit en un bredouillement.

De nouveau elle hocha la tête et reprit :

— « Je sais que cela doit vous paraître impossible, Jane... si vous voulez bien me permettre de vous appeler ainsi... Mais c'est pourtant un fait. Je suis une vieille femme à présent : j'approche de quatre-vingts ans, et jamais, au cours de ma longue vie, je n'ai vu un homme — excepté sur des images ou des photographies... » Elle s'interrompit un instant avant d'ajouter : « Je crains que cette révélation ne vous ait bouleversée. »

J'étais trop désorientée pour faire des commentaires. Je protestais en mon for intérieur, mais sans me refuser complètement à croire ce qui m'avait été dit, car il était de fait que je n'avais pas vu un seul homme ni relevé la moindre trace me permettant d'affirmer qu'il en existât. La vieille dame poursuivit d'une voix lente, comme pour me donner le temps de reprendre mes esprits :

« Je crois pouvoir comprendre ce que vous éprouvez car, voyez-vous, je n'ai pas appris l'Histoire uniquement dans les livres.

Quand j'avais seize ou dix-sept ans, j'aimais à écouter les récits que me faisait ma grand-mère. Elle était aussi âgée alors que je le suis aujourd'hui, mais les souvenirs qu'elle gardait de sa jeunesse étaient encore très précis. J'avais presque l'impression de connaître les lieux dont elle me parlait, bien qu'ils fissent partie d'un monde totalement différent du mien. Quand ma grand-mère parlait du jeune homme avec lequel elle avait été fiancée, des larmes coulaient le long de ses joues, non seulement à cause de lui, mais à cause de cet univers qu'elle avait connu quand elle était jeune et qui n'était plus. Je la plaignais de tout mon cœur, sans toutefois comprendre très bien ce qu'elle ressentait. Comment l'aurais-je pu alors ? Mais, maintenant que je suis vieille à mon tour et que j'ai beaucoup lu, il me semble que je me rends mieux compte de ce qu'étaient ses sentiments. » Fixant sur moi un regard scrutateur, elle ajouta : « Et vous, ma chère, peut-être avez-vous été fiancée aussi ? »

— « J'ai été mariée... pendant quelque temps, » répondis-je.

La vieille dame médita un instant sur mes paroles et reprit d'un ton pensif :

— « Quelle étrange impression cela doit faire d'être possédée ! »

— « Possédée ! » m'écriai-je, étonnée.

— « Gouvernée par un mari, » expliqua-t-elle d'une voix compatissante.

Je la fixai avec stupéfaction.

— « Mais ce n'était pas cela... pas cela du tout... ! » protestai-je. « C'était... » Je dus m'interrompre car les larmes me montaient aux yeux. Pour détourner la conversation je demandai : « Mais que s'est-il passé ? Que diable est-il arrivé aux hommes ? »

— « Ils sont tous morts, » répondit-elle. « Ils sont tombés malades et, comme personne ne pouvait rien pour eux, ils sont morts. En un peu plus d'un an, ils avaient disparu... à quelques rares exceptions près. »

— « Mais le... l'univers aurait dû s'écrouler alors ? »

— « Oh ! il s'en fallut de bien peu que cela se produisît, » répondit la vieille dame. « Ce fut épouvantable. Il y eut de terribles famines. Les régions industrielles furent, naturellement, les plus touchées. Dans les pays moins évolués et dans les régions rurales, les femmes se mirent à cultiver la terre pour subsister et faire vivre leurs enfants, mais presque toutes les grandes organisations s'effondrèrent complètement. Les transports cessèrent très vite, car les ressources en pétrole étaient épuisées et on ne

pouvait pas extraire de charbon. La situation était tragique car, bien qu'il y eût beaucoup de femmes — en fait, leur nombre excédait celui des hommes — celles-ci ne jouaient guère dans la société qu'un rôle de consommatrices. Habituées à dépenser de l'argent plutôt qu'à en gagner, elles ne savaient pratiquement rien faire d'utile. Aussi, lorsque la crise se produisit, s'en trouva-t-il fort peu pour réagir et se montrer à la hauteur de la situation. C'est que, voyez-vous, la plupart d'entre elles se contentaient d'appartenir à des hommes et de mener une vie d'enfants gâtées et de parasites. »

Je m'apprêtais à protester, mais, d'un geste de sa main frêle, mon interlocutrice me fit taire.

« Ce n'était pas tout à fait leur faute, » expliqua-t-elle. « Elles étaient prises dans un engrenage et tout se liguait pour les empêcher d'en sortir. Cet état de choses, qui remontait au XIe siècle, avait son origine dans le sud de la France. C'est là que le concept romanesque avait pris naissance et était devenu une mode élégante et amusante pour les classes oisives. Peu à peu, au fur et à mesure que le temps passait, l'idée s'était répandue dans la plupart des couches de la société ; mais ce fut seulement au cours de la deuxième moitié du XIXe siècle qu'on commença à entrevoir les possibilités commerciales auxquelles cette idée ouvrait la voie, et elle ne fut réellement exploitée qu'au XXe siècle.

» Au début de ce siècle, les femmes commençaient à avoir une chance de mener leur vie de façon utile, productive et intéressante. Mais cela ne faisait pas l'affaire du commerce, qui avait besoin d'elles beaucoup plus en tant que consommatrices qu'en tant que productrices — excepté aux niveaux les plus bas. C'est pourquoi la notion d'amour romanesque fut adoptée et utilisée dans une large mesure comme une arme pour entraver l'évolution des femmes et favoriser la consommation.

» Il était inadmissible que les femmes pussent oublier leur sexe et essayer de rivaliser avec les hommes. Il fallait que subsistât, et fût défendu envers et contre tout, un « point de vue féminin » différent du point de vue masculin. Il aurait été maladroit de la part des industriels de lancer un mot d'ordre de « retour aux fourneaux », mais il existait d'autres moyens d'en arriver là : on pouvait, par exemple, créer la profession de « ménagère » ; on pouvait glorifier le rôle de la femme au foyer, le faire paraître enviable et démontrer que la seule façon pour une femme de se réaliser était de se marier. Aussi la presse publia-t-elle des cen-

taines de milliers d'articles destinés à attirer sans relâche l'attention des femmes sur la nécessité de se vendre aux hommes afin de fonder des foyers où l'on pût dépenser de l'argent.

» Le charme et le prestige de la femme furent de plus en plus vantés dans les colonnes des journaux, les réclames et les annonces. Le romanesque s'infiltra dans tout ce que les femmes pouvaient acheter — des sous-vêtements aux bicyclettes, des produits de régime aux cuisinières, des désodorisants aux voyages à l'étranger, jusqu'à ce que les femmes en fussent obnubilées au point de ne plus s'en amuser.

» L'air s'emplit de gémissements de frustration. Les femmes se mirent à divaguer devant les microphones, consumées du désir de « se donner », de « s'abandonner », d'adorer et d'être adorées. Le cinéma fit beaucoup pour encourager cette propagande en persuadant ses spectateurs — qui, pour la plupart, étaient de sexe féminin — que rien dans la vie n'avait de valeur sinon le fait de se laisser aller, les yeux humides, entre les bras puissants de l'Amour Romanesque. La pression devint telle que la majorité des jeunes femmes passèrent leurs moments de loisir à rêver à l'Amour Romanesque et aux moyens de le connaître. Elles en vinrent à croire en toute bonne foi que le fait d'appartenir à un homme et de pouvoir acheter tout ce que le commerce et l'industrie mettaient à leur disposition était la plus grande bénédiction que la vie pût leur donner. »

— « Mais... » m'apprêtai-je de nouveau à protester. Cependant, la vieille dame était lancée et elle poursuivit sans m'accorder la moindre attention :

— « Tout cela, bien entendu, ne pouvait manquer de démanteler la société. Le pourcentage des divorces s'éleva dans une notable proportion. La vie quotidienne ne pouvait assurer à chaque jeune fille la part de romanesque qui lui était présentée comme son dû. Il y eut chez les femmes plus de déceptions, de consternation et d'insatisfaction qu'il n'y en avait encore jamais eu. Cependant, endoctrinée comme elle l'était par cette ridicule propagande, que pouvait faire une idéaliste consciencieuse, sinon prendre les mesures nécessaires pour rompre le mariage qu'elle avait contracté à la légère et chercher ailleurs un idéal auquel elle estimait avoir le droit de prétendre ?

» C'était un lamentable état de choses amené par un mécontentement délibérément provoqué... une course désordonnée vers un idéal romanesque que bien peu de personnes parvenaient à attein-

dre et qui, pour toutes les autres, n'était qu'un mirage qu'elles gaspillaient leurs forces et, bien entendu, leur argent aussi, à vouloir poursuivre. »

Cette fois, je réussis à protester :

— « Mais ce n'était pas ainsi que les choses se passaient ! Peut-être y a-t-il une part de vrai dans ce que vous dites, mais votre façon de considérer la situation est trop superficielle. Je n'ai pas du tout éprouvé les sensations que vous décrivez ! Pourtant, j'ai vécu cela, et je sais ce dont je parle. »

La vieille dame secoua la tête d'un air de reproche et reprit :

— « Lorsqu'on se trouve au cœur même d'une situation, il est difficile d'en juger avec partialité. Avec le recul du temps, on voit les choses plus clairement, et nous sommes maintenant à même de considérer qu'il s'agissait en fait, à l'époque dont nous parlons, de l'impitoyable exploitation d'une majorité de femmes dépourvues de courage et de volonté. Bien sûr, d'autres femmes, évoluées et résolues celles-là, ont fait montre de résistance, mais à quel prix ! Il en coûte toujours de vouloir s'opposer à la pression de la majorité. D'ailleurs, même ces femmes résolues ne pouvaient s'empêcher de penser qu'elles étaient peut-être dans l'erreur et qu'en fin de compte ce seraient les autres qui l'emporteraient.

» Voyez-vous, le grand espoir d'émancipation des femmes, né au début du siècle, s'était évanoui. Le pouvoir d'achat était passé entre les mains de gens sans éducation et extrêmement influençables. Le désir d'amour romanesque est essentiellement un besoin égoïste qui, si on lui donne libre cours, finit par dominer tous les autres et par anéantir tout esprit de corps. La femme en tant qu'individu, séparée ainsi des autres femmes et, en même temps, mise en compétition avec elles, était pratiquement sans défense ; aussi devint-elle une proie facile pour la propagande organisée. Lorsqu'on lui fit valoir que la privation de certains biens ou de certaines douceurs risquait d'être fatale à l'Amour Romanesque, elle s'alarma et devint aussitôt extrêmement facile à exploiter. Elle ne croyait que ce qu'on lui disait et passait la plus grande partie de son temps à se demander si elle faisait bien tout ce qu'il fallait pour encourager le romanesque. Ainsi devint-elle, d'une façon nouvelle et très subtile, plus dépendante, plus asservie et moins créatrice encore qu'elle ne l'avait été dans le passé. »

— « Eh bien, » m'écriai-je, « voici l'exposé le plus curieusement tendancieux que j'aie jamais entendu faire sur mon époque !

On dirait une copie de tableau où toutes les proportions seraient fausses. Quant à être « moins créatrices »... Il me semble que, même si les familles nombreuses étaient plus rares, les femmes continuaient cependant à avoir des bébés et que le chiffre de la population s'accroissait régulièrement. »

La vieille dame me considéra un moment d'un air méditatif et reprit :

— « Vous êtes certainement, pour votre époque, une personne capable d'un haut degré de réflexion. Mais qu'est-ce qui peut bien vous donner à penser qu'il y ait quoi que ce soit de créateur dans le fait de mettre des enfants au monde ? Pourriez-vous dire qu'un pot de fleurs est créateur parce qu'on y fait pousser des graines ? Le fait de mettre des enfants au monde est une opération mécanique et, comme telle, elle n'exige aucune intelligence. Par contre, élever un enfant, l'instruire, l'aider à devenir une *personne*, ce sont là des actes créateurs. Malheureusement, à l'époque dont nous parlons, la plupart des femmes avaient été dressées à élever leurs filles pour en faire des consommatrices à l'esprit borné, comme elles l'étaient elles-mêmes. »

— « Mais, » protestai-je faiblement, « votre jugement est complètement déformé. C'est de mon époque qu'il s'agit : je l'ai bien connue ! »

— « L'Histoire est un juge plus impartial que n'importe quel témoin, » répliqua mon interlocutrice sans se laisser impressionner par cette interruption. « Mais, si ce qui est arrivé *devait* arriver, le moment était bien choisi pour cela. Cent ou même cinquante ans plus tôt, il en serait résulté l'extinction de la race. Cinquante ans après, il aurait sans doute été trop tard car, dans la société de ce temps-là, les femmes se consacraient exclusivement aux tâches domestiques et ne jouaient qu'un rôle de consommatrices. Par bonheur, au milieu du siècle, il y en avait encore un certain nombre qui exerçaient des professions et la plupart de celles qui travaillaient s'étaient spécialisées dans la médecine, c'est-à-dire dans une profession qui devait acquérir très vite une importance capitale si nous voulions survivre.

» Ne possédant pas de connaissances médicales, je ne puis vous donner aucun détail sur les mesures qui furent prises. Tout ce que je peux vous dire, c'est que des recherches intensives furent effectuées dans des domaines qui vous sont certainement plus accessibles qu'à moi-même.

» Toute espèce, même la nôtre, est douée d'une grande volonté

de survie et les médecins firent en sorte que cette volonté pût s'exprimer. Malgré la famine, la confusion, les privations, des bébés continuaient à naître. Il fallait bien qu'il en fût ainsi. La reconstruction pouvait attendre : priorité devait être donnée à la nouvelle génération, qui participerait à cette reconstruction et en tirerait le bénéfice. C'est pourquoi les enfants continuaient à naître ; les bébés du sexe féminin vivaient, ceux du sexe masculin mouraient. C'était affligeant et il y avait là un lamentable gaspillage, aussi la médecine fit-elle bientôt en sorte que seuls fussent mis au monde des enfants de sexe féminin. Là encore, les moyens employés pour atteindre ce but seront plus faciles à comprendre pour vous que pour moi.

» Je me suis laissé dire, d'ailleurs, que ce résultat n'était pas aussi difficile à atteindre qu'on pourrait le croire à première vue. Il paraît que la locuste, par exemple, continue à produire de jeunes locustes femelles sans l'assistance d'aucun mâle ; de même, le puceron est capable de se reproduire tout seul pendant au moins huit générations, peut-être même davantage. Il serait donc regrettable que nous autres humains, avec toutes nos connaissances et tous les moyens de recherche qui sont à notre disposition, restions inférieurs, dans ce domaine, à la locuste ou au puceron. N'est-ce pas votre avis ? »

Elle se tut un moment, guettant ma réponse d'un regard un peu railleur. Peut-être s'attendait-elle à lire sur mon visage une surprise incrédule ou un scepticisme scandalisé. Si tel était le cas, je dus la décevoir : les réalisations techniques ont cessé de m'étonner depuis que la physique atomique a fait ses preuves. On peut considérer maintenant qu'il est possible de faire à peu près n'importe quoi. Qu'il soit souhaitable de le faire, ou même que cela en vaille la peine, c'est une autre question. Et, comme cette question me semblait avoir un rapport avec celle qu'avait posée la vieille dame, je lui demandai :

— « Et quel but avez-vous donc atteint ? »

— « La survie, » répondit-elle simplement.

— « Matériellement parlant, je suppose que c'est vrai, » dis-je. « Mais si, pour continuer simplement à exister, il faut sacrifier tout le reste — amour, art, poésie, distractions, plaisir physique — que reste-t-il, sinon une solitude désolée ? Et quelle raison peut-on bien avoir de souhaiter survivre ? »

— « J'ignore quelle peut être cette raison, » répliqua mon interlocutrice, « mais je sais que le désir de survivre est commun

à toutes les espèces. Et je suis sûre que la raison de ce désir n'était pas mieux définie au XXe siècle qu'elle ne l'est aujourd'hui. Quant à ce « reste » dont vous parlez, comment pouvez-vous affirmer qu'il ait disparu ? Sapho n'a-t-elle pas écrit des poèmes... ? Et, en faisant dépendre la possession d'une âme de la dualité des sexes, vous me surprenez beaucoup : ne considère-t-on pas plutôt, bien souvent, que les deux choses sont en contradiction ? »

— « J'aurais pu espérer qu'en tant qu'historienne ayant étudié le caractère de l'homme et de la femme et les mobiles qui poussent ceux-ci à agir, vous interpréteriez mieux mes paroles, » ripostai-je.

Secouant la tête d'un air de reproche, la vieille dame déclara : « Vous êtes bien un produit de votre époque, ma chère ! Vous avez tellement entendu rabâcher, en paroles ou en écrits — depuis les ouvrages de Freud jusqu'aux articles les plus frivoles des revues féminines — que c'était le sexe, transformé par la civilisation en amour romanesque, qui menait le monde, que vous avez fini par le croire. Mais le monde continue à tourner pour d'autres créatures — pour les insectes, les poissons, les oiseaux et les autres animaux — et dans quelle mesure pensez-vous que celles-là connaissent l'amour romanesque, même pendant la brève saison de leur accouplement ? On vous a trompées, ma chère enfant, vous et vos contemporaines. On a canalisé vos intérêts et vos ambitions afin de les faire aller dans le sens qui, du point de vue social et économique, était considéré comme le meilleur. »

A mon tour, je secouai la tête en répondant :

— « Je ne vous crois pas. Certes, vous êtes bien informée sur le monde dans lequel je vivais, mais vous le connaissez seulement de l'extérieur : vous ne le comprenez pas, vous ne le sentez pas. »

— « C'est le fait d'avoir été conditionnée qui vous fait penser ainsi, ma chère, » déclara-t-elle.

Cette affirmation, qu'elle avait déjà répétée plusieurs fois, m'irrita et je lui demandai :

— « En admettant que je vous croie, pourriez-vous me dire ce qui fait tourner le monde ? »

— « C'est simple, ma chère, » répondit-elle. « C'est la volonté de puissance. Nous la possédons dès notre naissance et nous la conservons jusque dans la vieillesse. Elle se manifeste aussi bien chez

l'homme que chez la femme. Elle est plus importante que le sexe... Je vous l'affirme, les femmes de votre temps ont été dupées, trompées, exploitées à des fins économiques.

» Lorsque le mal eut frappé, les femmes cessèrent, pour la première fois dans l'Histoire, d'être une classe exploitée. Sans mâles pour les gouverner, semer la confusion dans leurs esprits et les détourner de leurs tâches, elles commencèrent à se rendre compte que tout véritable pouvoir réside dans l'élément féminin. Elles comprirent que le mâle avait une seule et brève utilité et que, pendant le reste de sa vie, il était un parasite encombrant et coûteux.

» Au fur et à mesure qu'elles prenaient conscience de ce qu'est le pouvoir, les femmes médecins s'en emparaient. Au bout de vingt ans, elles exerçaient une autorité absolue. A leurs côtés se trouvaient quelques rares femmes ingénieurs, architectes, avocates, professeurs, etc., mais c'étaient les médecins qui tenaient les rênes. Elles étaient maîtresses de la vie et de la mort. L'avenir était entre leurs mains et, tandis que le monde revenait peu à peu à la vie, leur classe demeurait la classe dirigeante, qui fut bientôt connue sous le nom de corps médical. Ce corps médical exerçait l'autorité, édictait les lois et veillait à ce qu'elles fussent appliquées.

» Bien entendu, tout cela n'allait pas sans une certaine opposition : le souvenir des jours anciens et l'effet de vingt années de désordre ne pouvaient s'effacer d'un seul coup. Mais les doctoresses avaient la haute main sur leurs patientes : toute femme désireuse d'avoir un enfant devait venir les trouver, et elles prenaient soin que cette femme fût aussitôt intégrée dans une communauté. Ainsi les bandes rebelles furent-elles dispersées et l'ordre peu à peu rétabli.

» Par la suite, les médecins eurent à faire face à une résistance mieux organisée. Un parti d'opposition s'était créé et soutenait que, le mal qui avait frappé les hommes ayant suivi son cours, l'équilibre pouvait — et devait — maintenant être rétabli. Ce parti, qui avait pris le nom de réactionnaire, devint rapidement une gêne pour les médecins.

» La plupart des membres du corps médical conservaient le souvenir très précis d'un système qui tirait parti de la moindre faiblesse des femmes et ne constituait, en fait, qu'une variante plus civilisée de l'exploitation dont celles-ci avaient été victimes à travers les âges. Ces femmes médecins se rappelaient aussi avec

quelle réticence elles-mêmes avaient été admises à embrasser leur carrière. Maintenant qu'elles tenaient les commandes, elles ne se sentaient nullement obligées d'abdiquer leur pouvoir, leur autorité et sans doute aussi leur liberté au profit d'êtres qui — leurs expériences le leur avaient prouvé — étaient, biologiquement et de bien d'autres manières, faibles et dépendants. Elles refusèrent unanimement de prendre des mesures qui auraient équivalu à un suicide collectif, et le parti réactionnaire, considéré comme une organisation criminelle et subversive, fut interdit.

» Cependant, ce n'était là qu'un palliatif, et il fut bientôt manifeste que les médecins s'étaient attaquées aux effets en négligeant les causes du mal. Le corps médical fut contraint de réaliser qu'il tenait en mains une société déséquilibrée — une société capable de continuité, mais dont la structure n'était, en quelque sorte, que le résidu d'une forme disparue. Cette société ne pouvait se maintenir sous sa forme actuelle et, tant qu'elle tenterait de le faire, le mécontentement irait croissant. Pour que le pouvoir devînt stable, il fallait donc trouver une forme de société adaptée aux circonstances.

» Pour décider de la forme que cette société devrait prendre, il fut soigneusement tenu compte des tendances naturelles des femmes ignorantes ou peu évoluées — notamment de leur attachement aux principes hiérarchiques ou de leur respect des signes extérieurs. Vous vous rappellerez certainement qu'à votre époque, n'importe quelle femme, aussi sotte fût-elle, dont le mari était anobli ou couvert d'honneurs devenait aussitôt un objet de considération et d'envie pour les autres femmes, bien qu'elle restât tout aussi sotte. Vous n'avez sûrement pas oublié non plus le prix que les femmes oisives attachaient aux distinctions sociales. Ajoutez à cela l'importance qu'elles accordaient au sentiment de la sécurité, leur soif de dévouement et de sacrifice, leur asservissement aux lois de l'étiquette. Les femmes sont, par nature, des créatures extrêmement dociles. La plupart d'entre elles ne se plaisent que dans un conformisme qui peut paraître bizarre à un étranger et dont les normes sont parfois difficiles à définir.

» Evidemment, pour avoir quelque chance de succès, tout nouveau système devait, dans ses grandes lignes, tenir compte de ces caractéristiques et de bien d'autres, et préserver à la fois l'équilibre de la société et le respect de l'autorité. Mais, dans le détail, un tel système était bien difficile à mettre au point.

» Une étude approfondie des formes et des classes sociales fut

entreprise, mais, pendant plusieurs années, tous les projets présentés furent repoussés comme inacceptables pour une raison ou pour une autre. Celui qu'on adopta finalement fut, dit-on — bien que j'ignore dans quelle mesure c'est vrai — inspiré par la Bible, livre qui, à l'époque, n'était pas encore interdit et qui devait être, par la suite, cause de bien des difficultés. Le passage retenu dit, paraît-il, à peu près ceci : « *Regarde la fourmi, ô fainéant, et observe ses coutumes.* »

» Le Conseil des Médecins semble avoir considéré qu'en suivant cet avis, modifié comme il convenait, on pourrait établir un système possédant la plupart des qualités requises.

» Il fut décidé que la société serait divisée en quatre classes, dans lesquelles de fortes différenciations furent peu à peu introduites. Ce sont ces différenciations qui contribuent pour la plus grande part à assurer la stabilité du système. Il y a place pour l'ambition à l'intérieur d'une même classe, mais aucune possibilité de passer d'une classe dans une autre. C'est ainsi que nous avons le corps médical, composé des femmes les plus instruites et qui constitue la classe dirigeante ; la classe des mères, dont le nom s'explique de lui-même ; celle des servantes, qui sont nombreuses et, pour des raisons d'ordre psychologique, de petite taille ; enfin celle des ouvrières, qui possèdent une grande force physique et musculaire et sont donc chargées des plus rudes besognes. Les trois classes inférieures sont soumises à l'autorité du corps médical. Les servantes, aussi bien que les ouvrières, révèrent les mères ; mais les premières considèrent les tâches qui leur sont confiées comme plus agréables que celles des ouvrières, et celles-ci éprouvent à l'égard de leurs chétives compagnes une affection qui n'est pas exempte d'un certain mépris.

» Comme vous le voyez, un équilibre a été atteint et, si le système ne fonctionne pas encore parfaitement, il est du moins susceptible d'améliorations. Ainsi, il sera probablement utile de créer, sans trop tarder, des subdivisions dans la classe des servantes, et on estime souvent que les femmes chargées de la police devraient se distinguer des ouvrières ordinaires par autre chose qu'un simple petit complément d'instruction... »

La vieille dame continua à m'expliquer le système en détail, tandis que l'énormité de cette organisation s'imposait peu à peu à mon esprit.

— « Des fourmis ! » m'écriai-je brusquement. « Une fourmilière ! Est-ce là ce que vous avez pris pour modèle ? »

Mon interlocutrice parut surprise, sans que je puisse dire si c'était par le ton de ma voix ou par le fait que ce qu'elle venait de dire eût mis si longtemps à parvenir jusqu'à mon esprit.

— « Et pourquoi pas ? » demanda-t-elle. « La fourmilière est incontestablement l'organisation la plus stable et la plus digne d'être imitée qui existe dans la nature — bien que, naturellement, une certaine adaptation soit nécessaire... »

— « Etes-vous en train... voulez-vous dire que seules les mères mettent au monde des enfants ? » questionnai-je.

— « Oh ! cela arrive aussi à quelques membres du corps médical, quand elles le désirent, » affirma la vieille dame.

— « Mais... mais... » commençai-je.

Sans me laisser le temps d'achever ma phrase, elle expliqua :

— « C'est le Conseil qui décide de la proportion dans laquelle les naissances doivent se produire. Les médecins de la clinique examinent les bébés qui viennent au monde et les répartissent en différentes classes. Ensuite, il convient naturellement de veiller à ce qu'ils soient correctement alimentés, de contrôler le fonctionnement de leurs glandes et d'assurer leur éducation. »

— « Mais, » objectai-je d'un ton farouche, « quel est le sens de tout cela ? A quoi bon vivre de cette façon ? »

— « A quoi bon vivre tout court, voulez-vous me le dire ? » rétorqua-t-elle.

— « Mais nous avons été créées pour aimer et pour être aimées, pour avoir des enfants que nous aimons, avec des hommes que nous aimons... »

— « Voilà bien encore le raisonnement d'une personne qui a été conditionnée pour glorifier et idéaliser la bestialité la plus primitive ! » s'écria la vieille dame. « Sans doute considérez-vous que nous sommes supérieures aux animaux ? »

— « Bien entendu, » répondis-je, « mais... »

— « Vous parlez de l'amour, » reprit-elle, « mais que savez-vous de l'amour qui peut exister entre mère et fille quand il n'y a pas d'homme auprès d'elles pour introduire un élément de jalousie ? Et connaissez-vous un sentiment plus pur que l'amour d'une jeune fille envers ses petites soeurs ? »

— « Mais vous ne comprenez pas ! » protestai-je de nouveau. « Comment pourriez-vous comprendre ? Vous ne connaissez pas cette sorte d'amour qui illumine le monde, qui, ayant son siège

dans votre cœur, se répand dans tout votre être... Cet amour qui affecte tout ce que vous faites, tout ce que vous touchez, tout ce que vous entendez... L'amour peut faire souffrir affreusement parfois : je ne le sais que trop bien ; mais il peut aussi se répandre dans vos veines comme un rayon de soleil... il peut faire d'un taudis un paradis, transformer des haillons en somptueux vêtements, rendre musical le ton de voix le plus insipide. Il peut vous faire voir dans les yeux de « l'autre » un univers tout entier... Non, vous ne comprenez pas, vous ne savez pas... vous ne pouvez pas savoir... Oh ! Donald, mon chéri, comment pourrais-je lui faire saisir ce qu'elle ne soupçonne même pas... ? »

Il y eut un silence un peu embarrassé, puis la vieille dame reprit :

— « Naturellement, étant donné la forme de votre société, il était nécessaire de vous conditionner de façon à provoquer en vous cette réaction. Mais vous ne pouvez vous attendre à ce que nous, nous renoncions de gaieté de cœur à notre liberté et contribuions à notre propre asservissement en rappelant nos oppresseurs. »

— « Vous ne comprenez pas, » répétai-je. « C'étaient uniquement les hommes et les femmes les plus stupides de mon époque qui se livraient continuellement bataille. Les autres se complétaient : chaque couple formait une unité, un tout. »

Mon interlocutrice sourit et reprit :

— « Ma chère, de deux choses l'une : ou bien vous êtes étonnamment mal informée de ce qui se passait à votre époque, ou bien les stupidités dont vous parlez avaient réussi à s'implanter de façon extraordinairement solide. Que ce soit en tant que femme ou en tant qu'historienne, je ne puis considérer que nous aurions raison de faire renaître un tel état de choses. La phase primitive de notre évolution a maintenant fait place à une phase civilisée. La femme, qui est vraiment le vaisseau de la vie, a eu le malheur de croire, pendant un certain temps, que l'homme lui était nécessaire ; mais ce n'est plus le cas à présent. Voudriez-vous insinuer qu'une charge aussi encombrante et aussi inutile — pour ne pas dire aussi dangereuse — vaille d'être conservée dans un esprit de pure sentimentalité ? J'admets qu'en renonçant aux hommes nous ayons perdu quelques agréments ou commodités d'ordre secondaire : vous avez remarqué, je suppose, que nous n'avions guère innové dans le domaine mécanique et que nous nous bornions à copier les modèles qui nous viennent de nos ancêtres ; mais cela

n'a pas beaucoup d'importance : ce n'est pas l'aspect matériel des choses qui nous intéresse. Sans doute les hommes pourraient-ils nous apprendre à voyager deux fois plus vite, à aller dans la lune, à tuer plus facilement et plus sûrement. Mais il ne nous semble pas que l'acquisition de ces connaissances compenserait pour nous le fait d'être de nouveau réduites en esclavage... Non, notre monde actuel nous convient mieux à toutes, excepté à quelques rares réactionnaires. Vous avez vu nos servantes : peut-être sont-elles un peu timides, mais vous ont-elles paru tristes ou opprimées ? Ne gazouillent-elles pas aussi gaiement et avec autant d'insouciance que des moineaux ? Et nos ouvrières — celles que vous appelez Amazones — ne sont-elles pas robustes, bien portantes et joyeuses ? »

— « Mais vous les avez dépouillées de... de tout ce à quoi leur naissance leur donnait le droit de prétendre ! »

— « Trêve de boniments, ma chère ! » interrompit la vieille dame. « Votre système social ne conspirait-il pas à dépouiller de ce qui leur appartenait par « droit de naissance » les femmes qui ne se mariaient pas ? Et celles-ci le savaient : on avait pris soin de leur faire comprendre qu'au point de vue social elles étaient différentes des femmes mariées. Chez nous, les servantes et les ouvrières, n'ayant nullement conscience d'avoir été « dépouillées », comme vous dites, ne souffrent pas d'un complexe de frustration. Elles comprennent, comme nous toutes, que le rôle de reproductrices appartient exclusivement aux mères. »

— « Elles n'en sont pas moins dépossédées de leurs droits, » insistai-je en secouant la tête. « Toute femme a le droit d'aimer... »

Pour la première fois je perçus une note d'impatience dans le ton de la vieille dame lorsqu'elle m'interrompit pour s'écrier :

— « Vous persistez à me servir la propagande de votre époque ! Mais, ma chère, l'amour dont vous parlez existait seulement dans une toute petite partie bien abritée de votre univers, où il ne subsistait que grâce à des conventions sociales ! Vous n'avez certainement jamais eu l'occasion de voir son autre visage, dénué du charme et du prestige que donne le romanesque. Vous n'avez jamais été ouvertement achetée, comme une bête à la foire ; vous n'avez jamais eu besoin de vous vendre au premier venu, simplement pour continuer à vivre ; vous n'étiez pas du nombre de ces malheureuses femmes qui, au cours des âges, ont souffert et sont mortes sous la botte de l'envahisseur dans une ville assiégée et mise à sac ; jamais on ne vous a obligée à vous immoler sur le

bûcher où votre mari avait péri; vous n'avez pas passé toute votre vie enfermée dans un harem ; vous n'avez jamais fait partie d'une cargaison d'esclaves ; jamais votre existence n'a été soumise au bon plaisir d'un seigneur et maître....

» C'est là l'autre aspect d'un état de choses qui s'est maintenu pendant des siècles. Mais nous n'en voulons plus. Toutes ces misères sont enfin terminées. Et vous voudriez que nous les fassions renaître, que nous les endurions de nouveau ? »

— « Mais la plupart d'entre elles avaient déjà disparu à l'époque dont nous parlons, » objectai-je. « Le monde était en voie d'amélioration. »

— « Vraiment ? » dit la vieille dame. « Je me demande si c'est là ce que pensaient les femmes de Berlin lorsque leur ville est tombée. Croyez-vous vraiment que le monde était en voie d'amélioration ? Ne se trouvait-il pas plutôt à l'aube d'une nouvelle ère de barbarie ? »

— « Mais, » dis-je, « si on ne peut se débarrasser du mal qu'en rejetant aussi le bien, que reste-t-il ? »

— « Beaucoup de choses, » répondit mon interlocutrice. « L'homme n'était pour nous qu'un moyen d'atteindre un but : nous avions besoin de lui pour avoir des enfants. Mais le reste de ses forces n'était employé qu'à accroître les malheurs du monde. Nous sommes beaucoup mieux sans lui. »

— « Ainsi, » demandai-je, « vous estimez avoir perfectionné la nature ? »

— « Chut ! » s'écria-t-elle, irritée par le ton railleur de ma voix. « Oui, la civilisation constitue un perfectionnement par rapport à l'état de nature. Voudriez-vous vivre dans une caverne et voir vos enfants mourir en bas âge ? »

— « Il y a des principes fondamentaux... » commençai-je. Mais, d'un geste de la main, ma compagne m'imposa le silence.

Dehors, de grandes ombres se dessinaient sur la pelouse et, dans le calme du soir, on entendait un chœur de voix féminines s'élever dans le lointain. Nous prêtâmes un moment l'oreille à leur chant, puis la vieille dame s'écria :

— « Magnifique ! Croyez-vous que les anges eux-mêmes puissent chanter de façon plus mélodieuse ? Elles ont l'air joyeux, n'est-il pas vrai ? Deux de mes petites-filles se trouvent au nombre de ces enfants. Elles sont heureuses et ont de bonnes raisons de l'être,

car elles ne grandiront pas dans un monde où elles devront dépendre pour vivre du bon vouloir de l'homme. Elles n'auront jamais à ployer sous le joug d'un maître et seigneur, et jamais non plus elles ne courront le risque d'être violées ou massacrées. Ecoutez-les ! »

Les échos d'une nouvelle chanson nous parvenaient dans l'obscurité.

« Pourquoi pleurez-vous ? » me demanda la vieille dame lorsque la chanson se tut.

— « Je sais que c'est stupide, » répondis-je. « Je ne crois pas que rien de tout cela soit réellement tel que les apparences le montrent... alors je suppose que je pleure sur tout ce que vous auriez perdu si c'était vrai... En ce moment, » ajoutai-je, « il devrait y avoir sous ces arbres des couples d'amoureux qui écouteraient cette chanson, la main dans la main, en regardant la lune s'élever dans le ciel... Mais il n'y a pas d'amoureux... il n'y en aura plus... »

Je la regardai d'un air désemparé et poursuivis :

« Avez-vous jamais lu ces lignes : « *Bien des fleurs sont nées pour éclore à l'abri des regards et répandre leur doux parfum dans l'air du désert* » ? Ne voyez-vous pas la désolation de cet univers que vous avez créé ? Ne comprenez-vous pas combien il est morne et vide ? »

— « Je sais que vous n'avez encore rencontré que peu d'entre nous, mais ne commencez-vous pas à vous rendre compte de ce que peut être un monde où les femmes ne sont plus contraintes de se disputer les faveurs des hommes ? » rétorqua-t-elle.

Nous poursuivîmes cette conversation jusqu'au moment où le crépuscule fit place à la nuit et où les lumières des autres maisons commencèrent à scintiller à travers les arbres. La vieille dame avait beaucoup lu et ses lectures avaient fait naître en elle un réel attachement à l'égard de certaines périodes de l'Histoire. Mais son admiration pour la sienne n'en demeurait pas moins inébranlable. Loin de considérer son époque comme morne ou aride, elle estimait que c'était le fait d'avoir été « conditionnée » qui m'empêchait de comprendre que l'âge d'or de la femme avait commencé.

— « Vous vous attachez à trop de mythes, » me dit-elle. « Vous parlez de vie bien remplie et prenez pour exemple celle d'une malheureuse femme qui traîne ses chaînes dans une villa de banlieue. Une vie bien remplie, cela ! La bonne histoire ! Mais, pour

les besoins du commerce, il était nécessaire de faire croire aux femmes que traîner leurs chaînes était le but de leur existence. Dans n'importe quelle forme de société, une vie, pour être bien remplie, devrait être extrêmement brève. »

Et ainsi de suite...

Enfin, la petite femme de chambre reparut pour dire que mes infirmières étaient prêtes à me ramener à la maison quand bon me semblerait. Mais il y avait quelque chose que je tenais absolument à savoir avant de partir. Aussi demandai-je à la vieille dame :

— « Dites-moi, je vous prie, comment c'est... comment cela a pu... arriver. »

— « Simplement par accident, ma chère, » répondit-elle. « Un genre d'accident bien caractéristique de l'époque ; des recherches qui avaient été entreprises ont abouti à des résultats secondaires tout à fait inattendus, voilà tout. »

— « Mais de quelle façon ? » insistai-je.

— « Oh ! d'une façon assez bizarre et imprévue... Avez-vous jamais entendu parler du docteur Perrigan ? »

— « Perrigan ? » répétai-je. « Non, je ne crois pas. C'est un nom peu courant. »

— « Il est devenu universellement connu, » affirma-t-elle. « Le docteur Perrigan était un biologiste dont le principal souci était l'extermination des rats, en particulier des rats surmulots qui faisaient beaucoup de ravages.

» Pour résoudre le problème, il lui fallait découvrir une maladie qui les frappât mortellement. Dans ce but, il prit pour base une affection à virus qui s'était souvent révélée fatale pour les lapins — ou, plus exactement, un groupe d'affections à virus susceptibles de grandes variations. En fait, ces variations étaient telles que, lorsque le savant voulut inoculer la maladie à des lapins d'Australie, il n'y parvint qu'à la sixième tentative : tous les autres germes étaient morts sans provoquer de maladie chez les lapins, qui s'étaient ainsi trouvés immunisés. D'autres essais furent faits dans divers pays, mais sans grand succès, jusqu'au jour où un germe plus efficace fut découvert en France et inoculé peu à peu aux lapins de la plupart des pays d'Europe.

» Donc, en prenant pour base quelques-uns de ces virus, Perrigan réussit, par des rayons et par d'autres moyens, à produire une variante de la maladie capable d'attaquer les rats. Ce

n'était pas suffisant, cependant, et il poursuivit ses travaux jusqu'à ce qu'il eût mis au point un germe qui attaquât uniquement, et avec beaucoup de virulence, les surmulots.

» Le docteur Perrigan a ainsi débarrassé le monde d'un fléau, car il n'y a plus de surmulots. Mais quelque chose est allé de travers... On peut se demander si le virus grâce auquel il avait réussi à inoculer la maladie aux rats a subi une nouvelle modification, ou si l'un des virus préalablement essayés a été transporté par un rat qui avait réussi à échapper à la mort; mais ce sont là des questions oiseuses. Ce qui est important, c'est qu'un germe capable de s'attaquer à l'être humain s'est trouvé libéré d'une façon ou d'une autre, et qu'il s'était déjà largement répandu avant qu'on eût réussi à découvrir sa trace. Il faut dire aussi qu'une fois libéré, il se propagea à une vitesse telle qu'on n'eut pas le temps de prendre les mesures nécessaires pour enrayer sa course.

» On constata bientôt que la majorité des femmes étaient immunisées contre ce mal, et, parmi les quelque dix pour cent d'entre elles auxquelles il s'attaqua, huit pour cent guérirent. Mais, chez les hommes, il n'y avait pratiquement pas d'immunité, et on n'enregistra que quelques rares guérisons, pour la plupart partielles. Quelques hommes, cependant, avaient réussi, grâce à d'infinies précautions, à rester à l'abri du mal; mais ils ne pouvaient demeurer continuellement enfermés et, en fin de compte, ils furent frappés à leur tour. »

Mon intérêt professionnel étant éveillé, je ne pus m'empêcher de poser un certain nombre de questions à la vieille dame. Mais celle-ci se contenta de hocher la tête en répondant :

— « Je crains de ne pouvoir vous aider, car mes connaissances en la matière sont à peu près nulles. Peut-être les membres du corps médical accepteraient-ils de vous fournir des explications, » ajouta-t-elle. Mais, à l'expression de son visage, je compris qu'elle en doutait fort.

Je manœuvrai pour me mettre en position assise au bord du lit et repris :

— « Je vois... Un simple accident... oui. Je suppose qu'il est impossible de croire que cela ait pu se produire autrement que par accident ? »

— « A moins, » dit la vieille dame, « qu'on ne voie là une intervention divine. »

— « Ne serait-ce pas un peu sacrilège ? » demandai-je.

— « Je pensais à la mise à mort du premier né... » poursuivit-elle d'un air pensif.

Ne sachant que répondre à cela, je lui posai une nouvelle question :

— « Pouvez-vous affirmer en toute franchise que vous n'avez jamais l'impression de vivre un affreux cauchemar ? »

— « Jamais, » déclara-t-elle. « Le cauchemar est terminé à présent. Ecoutez ! »

Le chœur, soutenu maintenant par un orchestre, faisait entendre ses chants dans le lointain. Non, les voix de ces enfants n'étaient pas tristes : elles rendaient même un son joyeux. Mais comment les pauvres petites auraient-elles pu comprendre... ?

Mes infirmières entrèrent et m'aidèrent à me lever. Je remerciai la vieille dame pour la patience et la bienveillance dont elle avait fait preuve à mon égard, mais elle hocha la tête en répondant :

— « C'est moi qui vous dois de la reconnaissance, ma chère. En peu de temps, j'en ai appris davantage sur la façon dont les femmes étaient conditionnées dans une société mixte que mes lectures ne m'en avaient fait connaître pendant tout le reste de ma vie ! J'espère, ma chère enfant, que les médecins trouveront le moyen de vous faire oublier votre passé afin que vous puissiez vivre heureuse parmi nous. »

A la porte, toujours soutenue par les infirmières, je m'arrêtai et me tournai vers elle.

— « Laura, » dis-je, utilisant son prénom pour la première fois, « beaucoup de vos arguments sont justes, mais, dans l'ensemble, je vous assure que... que vous vous trompez. Vos livres ne vous ont-ils rien appris sur les passions amoureuses ? Lorsque vous étiez jeune, n'avez-vous jamais soupiré après un Roméo qui vous aurait déclaré : *Voici l'Est et Laura est le soleil* ? »

— « Je ne crois pas, » répondit-elle, « bien que j'aie lu la pièce. Une jolie histoire, d'ailleurs... Je me demande de combien de Juliettes en puissance elle a contribué à briser le cœur... Mais à mon tour de vous poser une question, ma chère Jane ; avez-vous jamais vu les eaux-fortes de Goya intitulées *Les désastres de la guerre* ? »

La voiture rose ne me ramena pas au Foyer. Notre lieu de destination était un bâtiment d'apparence plus austère, qui

ressemblait davantage à un hôpital et où, entourée des plus grands soins, je fus mise au lit et laissée seule dans ma chambre. Le lendemain matin, après mon copieux petit déjeuner, je reçus la visite de trois nouveaux médecins. Leurs manières étaient plus courtoises que professionnelles et nous causâmes agréablement pendant une demi-heure. Elles étaient évidemment au courant de ma conversation avec la vieille dame et ne firent montre d'aucune réticence pour répondre à mes questions. En fait, beaucoup de celles-ci parurent même les amuser, quoique, pour ma part, je me sentisse bien plus alarmée qu'amusée par ce qu'elles me disaient. Bientôt, cependant, leur humeur changea et l'une d'elles me dit, du ton de quelqu'un qui entre enfin dans le vif du sujet :

— « Vous comprenez, je suppose, que vous constituez pour nous un problème. Naturellement, vos compagnes, les autres mères, ne sauraient se laisser gagner à des théories réactionnaires — bien que vous ayez réussi, en peu de temps, à les troubler considérablement — mais votre influence sur des personnes moins solides risquerait d'être néfaste. Il ne s'agit pas uniquement de ce que vous pouvez dire : votre attitude seule suffit à vous différencier des autres. Vous n'y pouvez rien et, franchement, nous ne voyons pas comment vous, femme instruite et évoluée, pourriez acquérir la placide et sereine résignation que l'on est en droit d'attendre d'une mère. Au milieu de vos compagnes, vous vous sentiriez intolérablement frustrée. De plus, ayant été conditionnée comme vous l'avez été dans votre société, il est évident que vous ne pouvez éprouver aucune bienveillance envers la nôtre. »

C'était là une affirmation sans détours et dont je ne pouvais — ni ne voulais — contester l'exactitude. A la perspective de passer le reste de ma vie parmi des analphabètes roses et parfumées, bercée au son d'une musique mièvre et ne sortant de cet état de léthargie que pour aller mettre au monde, à intervalles réguliers, des bébés quadruplés, tous de sexe féminin, je me sentais déjà sortir de mes gonds !

— « Mais... alors ? » demandai-je. « Pouvez-vous ramener cette énorme carcasse à des proportions normales ? »

La doctoresse secoua négativement la tête et répondit : « Je ne le pense pas... bien que j'ignore si cela a été tenté. Mais, même si c'était possible, vous n'en seriez pas moins une inadaptée parmi les membres du corps médical — et votre influence réactionnaire représenterait pour nous un danger. »

Ce raisonnement me paraissait juste, lui aussi.

— « Mais... alors ? » demandai-je de nouveau.

Elle hésita, puis répondit d'une voix douce :

— « La seule chose pratique que nous puissions vous proposer, c'est de vous soumettre à un traitement hypnotique qui vous fera perdre complètement la mémoire. »

Lorsque j'eus réellement saisi le sens de ces paroles, il me fallut faire un effort pour lutter contre la panique. Après tout, me disais-je, ces médecins se montraient raisonnables à mon égard et je devais, moi aussi, faire preuve de bon sens. Cependant, je laissai s'écouler quelques minutes avant de répondre, d'un ton hésitant :

— « Vous me demandez, en quelque sorte, de me suicider. Mes souvenirs font partie de moi. Si je les perds, je mourrai tout aussi sûrement que si je détruisais mon... ce corps. »

Elles ne trouvèrent naturellement rien à répondre à cela.

Mon existence, me disais-je, ne vaut que par le souvenir que je conserve de mon bien-aimé Donald. Il vit dans ma mémoire. En l'en chassant, je le ferais mourir une nouvelle fois... et à jamais.

« Non ! » criai-je aux médecins. « Non, je ne veux pas ! »

A plusieurs reprises au cours de la journée, de petites servantes, chancelant sous le poids des plateaux, m'apportèrent mes repas. Entre leurs visites, je n'avais que mes pensées pour me tenir compagnie — et ce n'était pas là une compagnie bien agréable.

— « Sincèrement, » m'avait dit l'une des doctoresses d'un ton compatissant, « nous ne voyons pas d'autre alternative. Pendant les premières années qui ont suivi la disparition des hommes, le chiffre sans cesse croissant des dépressions nerveuses a été notre principal souci. Bien que les femmes eussent alors largement de quoi s'occuper, étant donné le travail considérable qu'il y avait à faire, beaucoup d'entre elles ne parvenaient pas à s'adapter. Et, en ce qui vous concerne, nous ne pouvons même pas vous offrir de travail. »

Je savais qu'elle me donnait là un avertissement loyal et je comprenais que, si les hallucinations — qui semblaient devenir de plus en plus réelles au fur et à mesure que le temps passait — ne se dissipaient pas, j'étais prise au piège.

Pendant toute cette longue journée et la nuit qui suivit, je fis de mon mieux pour retrouver l'objectivité dont j'avais fait montre précédemment, mais sans y réussir. Toute cette dialectique était

trop forte pour moi à présent; mes sens étaient trop en éveil, ma conscience de ce qui m'entourait trop nette, et il y avait dans le déroulement des faits trop de persistante cohérence...

Après m'avoir laissé vingt-quatre heures de réflexion, les trois médecins revinrent me rendre visite.

— « Je crois que je comprends mieux maintenant, » leur dis-je. « Ce que vous m'offrez, c'est un oubli sans douleur au lieu d'une dépression suivie d'oubli ; et vous ne voyez pas d'autre solution... c'est bien cela ? »

— « En effet, » reconnut leur porte-parole, tandis que les deux autres approuvaient de la tête. « Mais, bien entendu, pour le traitement hypnotique, nous aurons besoin de votre collaboration. »

— « Je m'en rends bien compte, » répondis-je, « et je comprends aussi qu'étant donné les circonstances il serait vain de ma part de m'opposer à ce traitement. Je suis donc... oui, je suis disposée à vous donner mon consentement... mais à une condition. »

Et, comme elles me regardaient d'un air interrogateur, j'expliquai :

— « Cette condition, c'est que vous essayiez d'abord un autre traitement. Je veux que vous me fassiez une piqûre de chuinjuatin exactement de la même force que celle qui m'a déjà été faite. Je peux vous indiquer la dose.

» Voyez-vous, » ajoutai-je, « qu'il s'agisse d'une hallucination ou d'une transposition de la perception ayant des effets similaires, ce que je ressens doit avoir un rapport avec cette drogue. J'en suis sûre, car rien de semblable ne m'était jamais arrivé. C'est pourquoi j'ai pensé que, si je pouvais me retrouver dans les mêmes conditions — ou, si vous préférez, croire que je me retrouve dans les mêmes conditions — peut-être y aurait-il une chance pour... Je ne sais pas... Sans doute est-ce stupide de ma part. Mais... même s'il ne sort rien de bon de cette expérience, il ne peut rien en sortir de mauvais non plus, n'est-ce pas ? Alors, si vous vouliez bien me la laisser tenter... »

Les trois doctoresses réfléchirent pendant quelques minutes.

— « Je ne vois aucune raison qui puisse nous en empêcher, » dit enfin l'une d'elles.

— « Et je ne pense pas qu'on nous refuse l'autorisation... » renchérit une autre. « Si vous désirez tenter cette expérience, il est juste de vous permettre de le faire... Mais, à votre place, je ne fonderais pas trop d'espoir là-dessus... »

Dans le courant de l'après-midi, une demi-douzaine de petites

servantes vinrent préparer ma chambre, en bourdonnant comme des abeilles affairées et inquiètes. Elles étaient suivies d'une de leurs compagnes dont la tête arrivait à peine à la hauteur du chariot chargé de flacons, de pansements et de fioles qu'elle poussait vers mon lit.

Les trois médecins firent leur entrée ensemble. L'une des petites servantes se mit en devoir de rouler la manche de ma chemise, tandis que la doctoresse qui avait servi de porte-parole aux autres me disait, en me regardant avec une bienveillance mêlée de gravité :

— « C'est vraiment un coup de dés ; vous le savez, n'est-ce pas ? »

— « Oui, » répondis-je, « mais c'est la seule chance qui me reste et je suis prête à la courir. »

Elle acquiesça, saisit la seringue et la remplit pendant que la petite infirmière passait sur mon bras monstrueux un morceau d'ouate imbibé d'alcool. Puis elle s'approcha de mon lit, l'air encore hésitant.

— « Allez-y, » lui dis-je. « De toute façon, que puis-je attendre de la vie, ici ? »

D'un geste sec, elle m'enfonça l'aiguille dans le bras...

C'est dans un but précis que j'ai écrit les pages qui précèdent. Je vais déposer ce compte rendu des faits à ma banque, où il restera secret à moins qu'il ne devienne un jour nécessaire d'en faire connaître le contenu.

Je n'en ai parlé à personne. Le rapport sur l'effet du chuinjuatin que j'ai fait au docteur Hellyer, et dans lequel je déclare avoir eu simplement l'impression de flotter dans l'espace, était faux. Ma véritable expérience, je l'ai racontée dans les pages qu'on vient de lire.

Si j'ai dissimulé la vérité, c'est parce que, en revenant à moi, lorsque j'ai constaté que j'avais réintégré mon propre corps et retrouvé mon univers habituel, cette expérience a continué à me hanter d'une façon aussi tenace que si j'avais été en train de la vivre. Les détails étaient trop précis, trop vivaces, pour que je puisse les chasser de mon esprit. Il me semblait qu'une menace, dont je ne parvenais pas à me débarrasser, planait au-dessus de ma tête...

Je n'ai pas osé faire part de mes inquiétudes au docteur Hellyer de crainte qu'il ne voulût me faire subir un traitement. Quant à

mes autres amis, s'ils n'avaient pas pris la chose assez au sérieux pour me conseiller de me faire soigner, ils auraient ri de moi et se seraient amusés à chercher le symbole caché de cette histoire. C'est pourquoi je l'ai gardée pour moi.

Mais, à force d'y réfléchir, je m'en suis voulu de ne pas avoir demandé à la vieille dame plus de détails, notamment au sujet des dates. Si, d'après elle, tout cela avait commencé il y a deux ou trois ans, alors cette impression qu'une menace était suspendue au-dessus de ma tête aurait perdu toute valeur. Mais il ne m'était pas venu à l'esprit de lui poser cette question cruciale... Cependant, au cours de mes méditations, je me suis rendu compte qu'il y avait au moins un renseignement dont je pouvais avoir confirmation, et je me suis livrée à une enquête. Je souhaiterais, à présent, ne pas l'avoir fait, mais, sur le moment, je m'y suis sentie contrainte...

Voici ce que j'ai découvert :

Il existe bien un docteur Perrigan, qui est biologiste et s'occupe de l'extermination des lapins et des rats...

Il est bien connu dans sa spécialité et a publié dans de nombreux journaux des articles sur la lutte contre ce fléau. Ce n'est un secret pour personne qu'il est en train de préparer de nouveaux germes de myxomatose destinés à attaquer les rats ; en fait, il en a déjà produit un certain nombre auxquels il a donné le nom de mucosimorbes, mais il n'a pas réussi à les rendre suffisamment stables pour les utiliser d'une façon courante.

Cependant, je n'avais jamais entendu parler de cet homme et de ses travaux avant que son nom fût prononcé par la vieille dame au cours de mon « hallucination »...

J'ai beaucoup réfléchi à la question et je me suis demandé quelle était la nature de l'expérience que j'ai décrite ci-dessus. S'il s'agit d'une sorte de vision d'un avenir prédéterminé, tout ce qu'on pourra faire n'y changera rien. Mais cela ne me paraît pas possible, car c'est uniquement ce qui est déjà arrivé, ou ce qui est en train de se passer, qui détermine l'avenir. Par conséquent, il doit exister un grand nombre d'avenirs possibles qui, tous, découlent de ce qui se passe en ce moment. Et il me semble que, sous l'effet du chuinjuatin, j'ai vu se dérouler l'un de ces avenirs...

C'était, je crois, un avertissement — une mise en garde contre ce qui pourrait arriver si on ne prenait pas des mesures pour l'empêcher...

Cette perspective est tellement affreuse, tellement aberrante,

qu'en négligeant de prendre garde à l'avertissement donné, il me semble que je manquerais à tous mes devoirs envers ma race.

C'est pourquoi, de mon propre chef et sans me confier à quiconque, j'ai décidé de faire de mon mieux pour qu'une telle éventualité ne se présente pas.

S'il arrivait qu'une autre personne fût injustement accusée de complicité dans l'acte que j'ai l'intention de commettre, ce document serait produit à sa décharge... — et c'est pourquoi je l'ai rédigé.

C'est seule, et de mon plein gré, que je vais prendre les mesures nécessaires pour empêcher le docteur Perrigan de pouruivre ses travaux.

Signé : Jane Waterleigh.

L'avocat garda un moment les yeux fixés sur cette signature, puis hocha la tête en disant :

— « Ensuite, elle a pris sa voiture pour aller chez Perrigan... et vous connaissez le tragique résultat de cette visite.

» D'après le peu que je sais d'elle, je pense qu'elle a dû faire de son mieux pour tenter de persuader le biologiste de renoncer à ses travaux — bien que ne pouvant guère s'attendre à ce que cette entreprise fût couronnée de succès : il est difficile d'imaginer qu'un homme puisse accepter d'abandonner des recherches poursuivies depuis des années, à cause de ce qui devait lui apparaître comme une simple prédiction de bohémienne ! De toute évidence, donc, elle s'était préparée à recourir en cas de besoin à l'action directe. Il semble que la police ait raison de penser qu'elle a délibérément tué Perrigan d'un coup de revolver, mais se trompe en supposant qu'elle a mis le feu à la maison pour faire disparaître la preuve de son crime : il est évident que, ce faisant, elle n'avait d'autre intention que d'anéantir les travaux du biologiste. »

Il hocha de nouveau la tête et reprit :

« Pauvre fille ! D'après la dernière page de son rapport, il semble que ce qu'elle considérait comme son devoir lui soit apparu avec cette netteté et cette simplicité qui poussent certains êtres au martyre. Elle n'a jamais nié avoir commis ce crime : ce qu'elle s'est refusée à faire connaître à la police, c'est la raison pour laquelle elle l'avait commis. »

Il s'interrompit un instant avant d'ajouter : « Enfin, Dieu merci, nous avons entre les mains ce document qui devrait lui sau-

ver la vie : en se basant là-dessus on pourra invoquer la folie. » Du doigt il tapa sur la pile de feuillets manuscrits posés devant lui et acheva : « C'est une bonne chose qu'elle ait finalement renoncé à le déposer à sa banque. »

— « Je m'adresse d'amers reproches pour tout ce qui est arrivé, » déclara le docteur Hellyer dont le front soucieux se creusait de rides profondes. « Jamais je n'aurais dû la laisser expérimenter cette saleté de drogue ! Mais je la savais sous le coup de la mort de son mari. Elle cherchait à s'occuper le plus possible et a offert ses services avec beaucoup d'empressement. Vous savez combien elle est désireuse de se rendre utile, et combien elle est tenace dans ses désirs ! Elle a vu là une occasion d'apporter sa contribution à la science... — ce qui était le cas, bien entendu. Mais j'aurais dû me montrer plus prudent et me rendre compte très vite que quelque chose allait de travers. C'est moi qui porte la véritable responsabilité de cette triste affaire. »

— « Hum... en fondant la défense sur cette allégation, nous risquerions fort de nuire à votre carrière, » fit remarquer son interlocuteur.

— « C'est possible, » répondit le médecin. « Nous en reparlerons le moment venu. Mais il n'en est pas moins certain qu'en tant que membre de mon équipe, elle se trouvait placée sous ma responsabilité. Il est indéniable que, si j'avais décliné son offre, rien de tout cela ne serait arrivé. On devrait donc pouvoir arguer d'une folie temporaire et prouver que son esprit était troublé par la drogue que je lui avais administrée. Si on y parvient, elle sera envoyée en observation et soumise à un traitement qui ne sera peut-être que de brève durée. »

— « Je ne sais pas, » dit l'avocat, « mais nous devrions soumettre la question à un de mes confrères et lui demander ce qu'il en pense. »

— « C'est une allégation valable, d'ailleurs, » insista le docteur Hellyer. « Des gens comme Jane ne commettent pas de crimes lorsqu'ils sont sains d'esprit, à moins d'y être réellement acculés — et, dans ce cas, ils s'y prennent plus adroitement. En tout cas, ils n'iraient pas tuer quelqu'un qui leur est complètement inconnu. Il est hors de doute que la drogue a provoqué chez Jane une hallucination suffisamment forte pour lui brouiller les idées au point qu'elle était devenue incapable de distinguer un fait réel d'un fait hypothétique. Dans l'état où elle se trouvait, elle a pris le mirage pour la réalité et a agi en conséquence. »

— « Oui... oui, je suppose qu'on peut considérer les choses de cette façon, » reconnut l'avocat. De nouveau, il jeta un coup d'œil sur les papiers posés devant lui et reprit : « Cet exposé est tout à fait extravagant, bien sûr ; et, pourtant, d'un bout à l'autre on le sent imprégné de véracité. Je me demande... » Il s'interrompit, puis acheva d'un ton pensif : « Elle semble juger cette disparition de l'espèce mâle plus regrettable qu'incroyable. Cela paraît évidemment bizarre à un homme de loi qui a admis une fois pour toutes l'ordre naturel des choses ; mais vous, Hellyer, en tant que médecin, estimez-vous que... que ce ne soit pas impossible en théorie ? »

— « C'est une sorte de question qui demande à être soigneusement approfondie, » répondit le docteur Hellyer en fronçant les sourcils. « Il serait téméraire d'affirmer que c'est « impossible ». En considérant ce problème d'un point de vue purement abstrait, je vois deux ou trois façons de le résoudre. Mais, naturellement, si — comme c'est d'ailleurs tout à fait improbable — une situation nouvelle devait se présenter, donnant lieu à des recherches poussées... alors, qui sait... ? » La phrase s'acheva par un haussement d'épaules.

— « C'est justement là où je voulais en venir, » reprit l'avocat. « En somme, tout cela est juste assez plausible pour être légèrement troublant. Notez bien qu'en ce qui concerne la défense, l'air de profonde conviction de l'accusée, joint à la quasi-plausibilité de la chose, sera probablement un atout. Quant à moi, c'est justement cela qui me met un peu mal à l'aise. »

Le médecin lui jeta un regard perçant et s'écria :

— « Allons donc ! Vraiment ? Un vieux dur à cuire comme vous ! Ne me dites pas que vous gobez ce genre d'histoires fantastiques ! D'ailleurs, si c'était le cas, il faudrait en inventer une autre ; la pauvre Jane a fait en sorte qu'il n'y ait pas d'avenir pour cette fantaisie-là : Perrigan est mort et le résultat de toutes ses recherches est parti en fumée. »

— « Hum... » fit de nouveau l'homme de loi. « Quoi qu'il en soit, je me sentirais plus satisfait si je pouvais penser qu'elle a connu Perrigan et ses travaux d'une autre manière que celle-ci. » Du doigt, il frappa sur la pile de feuillets et ajouta : « Mais, pour autant que nous le sachions, il n'y avait aucune raison pour que le nom de ce biologiste soit venu à sa connaissance... à moins qu'elle ne se soit intéressée aux questions vétérinaires ? »

— « Je puis vous affirmer qu'il n'en est rien, » répondit le docteur Hellyer en secouant la tête.

— « C'est donc là un aspect un peu troublant de l'histoire, » reprit son interlocuteur. « Et en voici un autre : je suis sûr que vous allez me trouver ridicule — et l'avenir prouvera sans doute que vous aviez raison — mais je dois avouer que je me sentirais l'esprit plus en repos si Jane, avant d'accomplir son acte, avait poussé un peu plus avant ses investigations. »

— « Que voulez-vous dire ? » demanda le docteur Hellyer d'un air intrigué.

— « Simplement qu'elle semble n'avoir pas pensé que Perrigan pouvait avoir un fils... Or, ce fils existe, voyez-vous. Il paraît s'être beaucoup intéressé aux travaux de son père et semble résolu à tout mettre en œuvre pour que le résultat de ceux-ci ne soit pas perdu. En fait, il a déclaré qu'il ferait de son mieux pour poursuivre ces travaux à l'aide des rares spécimens qu'on a réussi à sauver de l'incendie...

» C'est faire montre d'un esprit filial extrêmement louable, certes. Néanmoins, j'éprouve une certaine gêne à l'idée que lui aussi est docteur en sciences et biologiste et que, cela va de soi, son nom est également Perrigan... »

Traduit par Denise Hersant.
Titre original : Consider her ways.

RAY

BRADBURY

Sceptre ultime, durable couronne

Pour nous, Français, Bradbury a été un phare et un flambeau aux premiers temps bénis de notre découverte de la science-fiction américaine. Par la suite, nous nous sommes aperçus qu'il n'était en fait que marginal au genre (bien que sa carrière ait débuté à l'intérieur de celui-ci), et qu'aussi, comme beaucoup de « porteurs de message », il avait une fâcheuse propension à radoter un peu et à se répéter. Beaucoup d'entre nous ont alors eu tendance à brûler ce qu'ils avaient adoré et à rejeter Bradbury dans les ténèbres extérieures. Aujourd'hui, on peut le juger avec plus de sérénité. Bradbury n'est sans doute pas l'écrivain capital qu'on avait cru voir en lui. Mais il reste quand même l'auteur des Chroniques martiennes, *qui sont un bien beau livre. Et le fait qu'il écrive bien et soit immédiatement accessible offre un avantage : il permet de le donner à lire à des néophytes qui ne connaissent rien à la science-fiction et qui, par son intermédiaire, peuvent être tentés de s'y intéresser. Nous connaissons beaucoup de vocations de lecteurs de SF qui sont nées grâce à lui.*

La nouvelle qui suit est extraite du dernier recueil de Bradbury, paru il y a quelques mois aux Etats-Unis et encore inédit en France : I sing the body electric.

A. D.

« Le voilà ! »

Les deux hommes se penchèrent. Leur mouvement fit incliner l'hélicoptère. La côte défilait rapidement au-dessous d'eux.

— « Non. Rien qu'un bout de rocher avec de la mousse... »

Le pilote leva la tête, signal auquel l'hélicoptère pivota et s'éloigna à toute allure. Les blanches falaises de Douvres disparurent. Ils débouchèrent au-dessus de vertes prairies et décrivirent des allées et venues, telle une libellule géante vagabondant dans les nuées de l'hiver qui aspergeaient leurs pales de neige fondue.

— « Attends ! Là ! Descends ! »

L'appareil plongea ; l'herbe vint à sa rencontre. Le second homme repoussa en grommelant la porte transparente du cockpit et, comme s'il avait besoin d'huile dans ses articulations, se laissa glisser à terre avec précaution. Il courut. Le souffle lui manqua aussitôt et il ralentit pour crier tristement contre le vent :

— « Harry ! »

A son appel, une silhouette dépenaillée se dressa en trébuchant sur la pente, devant lui, et se mit à courir.

— « Je n'ai rien fait ! »

— « Ce n'est pas la police, Harry. C'est moi, Sam Welles ! »

Le vieil homme qui fuyait devant lui ralentit son allure, puis s'arrêta, raide, au bord de la falaise qui dominait la mer, tenant sa longue barbe dans ses deux mains gantées.

Samuel Welles, essoufflé, monta péniblement derrière lui mais ne le toucha pas de crainte de provoquer sa fuite.

« Harry, espèce d'idiot, cela fait des semaines ! J'avais peur de ne pas pouvoir te trouver. »

— « Et moi, j'avais peur que tu me trouves ! »

Harry, dont les yeux étaient restés complètement fermés, les ouvrit alors pour les abaisser en tremblant sur sa barbe, ses gants, puis pour regarder son ami Samuel. Ils étaient là, deux hommes âgés, tout gris, tout gelés, sur une crête de roc nu, un jour de décembre. Ils se connaissaient depuis si longtemps, depuis tant d'années, qu'ils s'étaient emprunté bien des fois l'expression de leurs visages. Leurs bouches et leurs yeux étaient donc semblables. Ils auraient pu être de vieux frères. La seule différence venait de l'homme qui était sorti de l'hélicoptère. Sous ses vêtements sombres, on distinguait une chemise de sport incongrue aux coloris hawaïens. Harry s'efforça de ne pas la regarder.

D'ailleurs, à présent, leurs yeux à tous les deux étaient humides.

— « Harry, je suis venu te prévenir. »

— « Pas besoin. Pourquoi crois-tu que je me cache ? Est-ce le dernier jour ? »

— « Le dernier, oui. »

Ils restèrent debout, immobiles, à y réfléchir.

Demain : Noël. Et maintenant, en cet après-midi de veille de Noël, les derniers bateaux s'en allaient. Et l'Angleterre, rocher dans un océan de brume et d'eau, serait son propre monument funéraire livré aux empreintes de la pluie et enfoui dans le brouillard. A partir d'aujourd'hui, les mouettes seraient les seules propriétaires de l'île. Et, en juin, un milliard de danaïs (ces grands papillons migrateurs) qui s'élèveraient, comme des cortèges de fête éparpillés, au-dessus des flots.

Harry, les yeux fixés sur le rivage envahi par la marée, parla.

— « Au coucher du soleil, est-ce que tous ces bougres d'imbéciles de fous abrutis vont quitter l'Ile ? »

— « Ça en prend la tournure. »

— « Et c'est une tournure effrayante. Et toi, Samuel, es-tu venu pour me kidnapper ? »

— « Persuader est plus exact. »

— « Persuader ? Grands dieux, Sam, est-ce que tu ne me connais pas encore au bout de cinquante ans ? Est-ce que tu n'as pas compris que je voudrais être le dernier homme dans toute la Bretagne — non, cela ne sonne pas juste — la *Grande* Bretagne? »

Le dernier homme de Grande-Bretagne, songea Harry. Dieu, écoute. Le glas tinte. C'est la grande cloche de Londres qui résonne à travers toutes les bruines des siècles jusqu'à ces jours étranges où les derniers, les tout derniers sauf un, quittent ce tertre funéraire de notre race, cette touche tombale de vert posée sur un océan de lumière froide. Les derniers. Les derniers.

« Samuel, écoute. Ma tombe est creusée. Je ne pourrais pas supporter de l'abandonner. »

— « Qui t'y déposera ? »

— « Moi, quand l'heure sera venue. »

— « Et qui la comblera ? »

— « Allons, il y a de la poussière pour couvrir la poussière, Sam. Le vent y pourvoira. Ah ! Dieu ! » Sans le vouloir, les mots avaient jailli de sa bouche. Il fut stupéfait de voir s'éparpiller dans l'air des larmes issues de ses yeux clignotants. « Que faisons-nous ici ? Pourquoi ces adieux ? Pourquoi sont-ils partis, les derniers bateaux de la Manche et les derniers avions à réaction ? Où

sont allés les gens, Sam? Que s'est-il passé? Que s'est-il donc passé ? »

— « Eh bien, » dit à mi-voix Samuel Welles, « c'est simple, Harry. Ici, le climat est mauvais. Il l'a toujours été. Personne n'osait en parler, car on n'y pouvait rien. Alors, maintenant, l'Angleterre est finie. L'avenir appartient... »

Leurs yeux se dirigèrent en même temps vers le sud.

— « A ces maudites îles Canaries ? »

— « A Samoa. »

— « Aux rivages du Brésil ? »

— « N'oublie pas la Californie, Harry. »

Tous deux rirent, doucement.

— « La Californie. Ce qu'on en a plaisanté. Ce drôle de pays! Et pourtant n'y a-t-il pas un million d'Anglais de Sacramento à Los Angeles en cette heure de midi ? »

— « Et un autre million en Floride. »

— « Deux millions aux antipodes, rien que pour les quatre dernières années. »

Ils hochèrent la tête à ces chiffres.

— « Que veux-tu, Samuel, l'homme dit une chose, le soleil en dit une autre. Alors l'homme se règle sur ce que sa peau dit à son sang. Et à la fin le sang dit : le Sud. Il le dit depuis deux mille ans. Mais nous avions fait semblant de ne pas entendre. Un homme qui subit son premier coup de soleil est un homme plongé dans une nouvelle idylle, qu'il s'en rende compte ou non. Finalement, il va s'étendre sous quelque vaste ciel étranger et dit à la lumière aveuglante : « Instruis-moi, ô Dieu, doucement, instruis-moi. »

Samuel Welles secoua la tête avec respect. « Continue à parler ainsi et je n'aurai pas besoin de te kidnapper ! »

— « Non, le soleil a pu t'instruire, Samuel, mais il ne peut pas me convaincre entièrement. Je souhaiterais qu'il le pût. A la vérité, ce ne sera pas drôle d'être seul ici. Ne puis-je te persuader, Sam, de rester, la vieille équipe, toi et moi, comme quand nous étions enfants, hein ? » Il assena une claque sur le coude de l'autre avec rudesse, avec affection.

— « Bon Dieu! Tu me donnes l'impression que je déserte le Roi et la Patrie. »

— « Non, tu ne désertes rien, car il n'y a personne ici. Qui aurait imaginé quand nous étions gosses, en 1980, qu'un jour vien-

drait où la promesse d'un été continuel entraînerait John Bull aux quatre coins du monde ? »

— « Harry, j'ai eu froid toute ma vie. Trop d'années à endosser de trop nombreux chandails et où il n'y avait pas assez de charbon dans le seau. Trop d'années où le ciel ne laissait même pas apparaître un fil de bleu le premier jour de juin, ni une odeur de foin en juillet, ni un jour sec, où l'hiver commençait chaque année le premier août. Je ne peux plus le supporter, Harry. Je ne peux plus. »

— « Hé ! Tu n'en as pas besoin. Notre race a prouvé son endurance. Vous l'avez bien gagnée, vous tous, vous l'avez méritée cette longue retraite à la Jamaïque, à Port-au-Prince et à Pasadena. Donne-moi cette main. Serrons-nous la main fermement de nouveau. C'est un grand moment de l'Histoire. Toi et moi, nous sommes en train de le *vivre* ! »

— « Tu l'as dit, pardieu ! »

— « Maintenant, écoute, Sam. Quand tu seras parti et installé en Sicile, à Sydney ou à Navel Orange en Californie, raconte ce *moment* aux journaux. Ils pourraient publier un article sur toi. Et les livres d'Histoire ? Voyons, ne devrait-il pas y avoir dedans une demi-page pour toi et moi, le dernier parti et le dernier resté en arrière ? Sam, Sam, tu me broies les os, mais continue à serrer fort, c'est notre dernière empoignade. »

Ils se lâchèrent, haletants, les yeux humides.

— « Maintenant, Harry, veux-tu m'accompagner jusqu'à l'hélicoptère ? »

— « Non. Je redoute ce maudit engin. La pensée du soleil par ce jour sombre pourrait me faire sauter dedans et m'envoler avec vous. »

— « Et quel mal à ça ? »

— « Quel mal ? Voyons, Samuel, je dois garder notre côte contre l'invasion. Les Normands, les Vikings, les Saxons. Dans les années à venir, je parcourrai toute l'île et j'assumerai sa garde depuis Douvres au nord autour des récifs et retour par Folkestone pour revenir ici. »

— « Est-ce que Hitler envahira, camarade ? »

— « Avec ses démons de fer, il le pourrait bien. »

— « Et comment le combattras-tu, Harry ? »

— « Crois-tu que je marche seul ? Non. En route, je trouverai peut-être César sur le rivage. Il l'adorait, aussi a-t-il laissé une ou deux routes. Ces routes, je les suivrai, et j'emprunterai seulement

les fantômes des envahisseurs de choix pour rejeter les autres. C'est mon affaire d'engager ou non des fantômes, de choisir ou non dans toute cette fichue histoire du pays. »

— « Oui, certes. Oui. »

Le dernier homme se tourna vers le nord, puis vers l'ouest et ensuite vers le sud.

« Et quand j'aurai vu que tout va bien de ce château, ici, à ce phare, là-bas, quand j'aurai écouté les batailles de canons dans le fond du Firth et sonné à travers l'Ecosse avec une pauvre cornemuse aigre, à chaque première semaine du Nouvel An, Sam, je descendrai la Tamise à la rame et là, chaque 31 décembre jusqu'à la fin de mes jours, le veilleur de nuit de Londres, autrement dit moi, oui, moi, fera sa ronde des heures et dira la chanson des cloches des vieilles églises. *Oranges et citrons (1), disent les cloches de St. Clement.* Le « dit » des cloches de Bow (1). De Ste Marguerite. De St. Paul. Je danserai au bout de la corde pour toi, Sam, et j'espère que le vent froid soufflant en direction du sud vers le vent chaud fera vibrer quelques poils gris dans tes oreilles brûlées par le soleil, où que tu sois. »

— « J'écouterai, Harry. »

— « Ecoute encore ! Je siégerai à la Chambre des Lords et au Parlement et discuterai, perdant une heure pour gagner la suivante. Et je dirai que jamais encore dans l'Histoire il n'y a eu autant de gens qui aient autant d'obligations envers si peu, et j'entendrai à nouveau les sirènes des vieux disques conservés et les choses diffusées avant notre naissance.

» Et quelques secondes avant le 1er janvier je grimperai m'installer avec les souris dans Big Ben quand elle frappera le signal du changement d'année.

» Et quelque part en cours de route, certainement, je m'assiérai sur la Pierre du Couronnement. »

— « Tu ne ferais pas ça ! »

— « Pourquoi pas ? Ou, en tout cas, à l'endroit où elle se trouvait avant qu'on l'ait expédiée au sud dans la Baie de l'Eté. Et je me donnerai un sceptre d'une forme ou l'autre, un serpent gelé peut-être, étourdi par la neige dans quelque jardin de décembre. Et j'ajusterai sur ma tête une espèce de couronne en carton. Et je me dirai ami de Richard, de Henry, parent exilé des Elizabeth Ire et II. Seul dans le désert de Westminster avec Kipling silencieux et l'Histoire sous mes pieds — très vieux, peut-être fou, ne pour-

(1) Allusion aux « nursery rhymes ».

rais-je pas, dirigeant et dirigé, m'élire moi-même roi des îles brumeuses ? »

— « Tu pourrais, et qui t'en empêcherait ? »

Samuel Welles l'étreignit de nouveau farouchement, puis le lâcha et partit presque en courant vers son appareil qui attendait. A mi-chemin, il se retourna pour crier :

« Grands dieux, je viens seulement d'y penser. Ton nom est Harry. Quel beau nom pour un roi ! »

— « Pas mal. »

— « Tu me pardonnes de partir ? »

— « Le soleil pardonne tout, Samuel. Va où il t'appelle. »

— « Mais l'Angleterre pardonnera-t-elle ? »

— « L'Angleterre est là où sont les siens. Je reste avec les vieux ossements. Tu vas vers sa chair tendre, Sam, sa belle peau dorée par le soleil et son corps racé. Va ! »

— « Adieu. »

— « Dieu soit aussi avec toi... Oh ! toi et ta chemise de sport jaune vif. »

Et le vent s'insinua entre eux et, bien que tous deux aient encore crié d'autres choses, ni l'un ni l'autre n'entendirent. Ils firent des signes de la main et Samuel se hissa dans l'appareil qui s'éloigna comme une énorme fleur blanche d'été.

Et le dernier homme resté en arrière s'apostropha au milieu de gros hoquets et de sanglots :

Harry ! Détestes-tu le changement ? Es-tu contre le progrès ? Tu vois, n'est-ce pas, les raisons de tout cela ? Que les navires et les avions, ordinaires ou à réaction, et la promesse du beau temps ont ensorcelé tous les gens ? Je vois, dit-il, je vois. Comment auraient-ils pu résister quand enfin l'août éternel se trouve à portée de la main ? Une fois que ce ne fut plus qu'une question d'une demi-heure, non, de cinq minutes, de secondes seulement, pour atteindre le soleil et l'éternel été, alors les rêves, les gens et les appareils partirent vers le sud comme de grands oiseaux qui, une fois arrivés, oublièrent à jamais comment voler de nouveau vers le nord pour s'accoupler ; ils firent donc leurs nids par volées nomades le long des sables équatoriaux.

Statistique. Deux millions de gens apparurent du jour au lendemain, ou presque, en Amérique du Sud. Cinq millions s'éparpillèrent parmi les brûlants pâturages de l'Afrique. Dix millions avaient tout juste débarqué du Cap Kennedy à Taos et à Santa

Barbara. Dix millions — à un million près — en Australie, à Madagascar et à travers la mer de Tasmanie. Comme le chambardement total des saisons et quatre-vingt-dix mille appareils de haut vol et de tarif modéré avaient ébranlé les hommes et les avaient tentés de déraciner leurs anciennes possessions, pour les répandre en grains dorés sur les oasis du désert et y vivre à jamais à peu de frais !

Oui, oui ! Il pleura et grinça des dents, il s'appuya au bord de la falaise pour brandir les poings vers l'appareil qui disparaissait dans le ciel.

— « Traîtres ! Revenez ! »

Vous ne pouvez pas quitter la vieille Angleterre, vous ne pouvez pas abandonner Pip et Humbug, le Duc de Fer et Trafalgar, la Horse Guard sous la pluie, Londres en feu, les V-1 et les sirènes, le nouveau-né présenté au balcon du palais, le cortège funèbre de Churchill encore dans la rue, oui, *encore* dans la rue ! Et César qui n'est pas allé à son Sénat, et d'étranges événements cette nuit à Stonehenge ! Laisser tout cela, cela, *cela* !

A genoux, au bord de la falaise, le dernier et ultime roi d'Angleterre, Harry Smith, pleurait, solitaire.

L'hélicoptère avait maintenant disparu, attiré vers les îles d'août où l'été chantait sa douceur à travers les oiseaux.

Le vieil homme se retourna pour regarder la campagne et songea : Eh bien, voici comment c'était il y a cent mille ans. Un grand silence et un grand désert et maintenant, très tard, les carcasses vides des cités et le roi Henry, le Vieil Harry, Neuvième du nom.

Il fouilla presque à l'aveuglette dans l'herbe et trouva ce qu'il avait perdu, sa sacoche de livres et des bouts de chocolat dans un sac ; il souleva sa Bible, son Shakespeare, son Johnson tant feuilleté, son Dickens, son Dryden et son Pope tant relus à haute voix, et il alla sur la route qui menait tout autour de l'Angleterre.

Demain : Noël. Ses meilleurs vœux au monde. Ses compatriotes s'étaient déjà offert le soleil dans toutes les parties du globe. La Suède restait vide. La Norvège avait fui à tire-d'aile. Personne ne vivait plus dans les climats froids de Dieu. Tous se chauffaient aux âtres continentaux de Ses meilleurs pays où soufflaient des vents favorables sous des cieux cléments. Plus de combats pour simplement survivre. Les hommes renaissant comme le Christ demain, dans des contrées méridionales, étaient vraiment revenus à une crèche éternelle et toute fraîche poussée.

Ce soir, dans une église, il demanderait pardon de les avoir appelés traîtres.

— « Une dernière chose, Harry. Le bleu. »

— « Le bleu ? » se demanda-t-il.

— « Quelque part sur la route, trouve de la craie bleue. Est-ce que les Anglais ne se sont pas à un moment donné colorés de cette façon ? »

— « Les hommes bleus, oui, de la tête aux pieds ! »

— « Notre fin est dans notre commencement, hein ? »

Il enfonça son bonnet. Le vent était froid. Il savoura les premiers flocons de neige qui tombaient.

— « O merveilleux enfant ! » dit-il, se penchant à une fenêtre imaginaire par une belle matinée dorée de Noël, vieillard qui renaissait et haletait de joie. « Hé toi, délicieux garçon, est-ce que le gros oiseau, la dinde, est toujours suspendu à la vitrine du marchand de volailles ? »

— « Il y est suspendu en ce moment même, » dit le garçon.

— « Va l'acheter ! Reviens avec le marchand et je te donnerai un shilling. Reviens dans moins de cinq minutes et je te donnerai une couronne ! »

Et le garçon partit le chercher.

Et, tout en boutonnant son manteau et portant ses livres, le vieil Harry Ebenezer Scrooge Jules César Pickwick Pip et un demi-millier d'autres partit sur la route dans l'air hivernal. La route était longue et magnifique. Les vagues résonnaient en canonnade sur la côte. Le vent soufflait dans le nord comme une cornemuse.

Dix minutes plus tard, quand il eut disparu en chantant, par-delà une colline, on aurait dit que toutes les terres d'Angleterre paraissaient prêtes à recevoir un peuple qui, un jour proche dans l'Histoire, pourrait arriver...

Traduit par Arlette Rosenblum.

Titre original : A final sceptre, a lasting crown.

ROBERT

SILVERBERG

Quand les mythes eurent disparu

Nous l'avons déjà dit dans notre dernier numéro en présentant Quand les arbres ont des dents : *nous aimons bien Silverberg, le Silverberg nouvelle manière qui n'est plus un fabricant en série mais s'efforce chaque fois de faire œuvre originale et inventive. Le précédent récit pouvait encore passer pour une histoire dans la tradition réaliste (quoique aucun auteur d'*Astounding *dans les années cinquante n'aurait osé traiter pareil thème : une adolescente faisant une fixation sur des arbres intelligents !). Mais il n'en va pas de même pour ce conte qui feint de nous transporter dans un lointain futur pour nous peindre une société hautement imaginaire, et en fait purement symbolique. Une belle idée de base, un développement économe qui suggère beaucoup en disant peu, des aperçus moraux non négligeables, et pour finir une conclusion en point d'orgue où passe comme un écho assourdi de* Roum : *voilà tout ce qu'on trouvera dans ces pages.*

A. D.

En ce temps-là, nous évoquions les grands personnages du passé pour voir ce qu'ils avaient été en réalité. C'était vers le milieu des années douze mille, à peu près entre 12 400 et 12 450.

Nous fîmes ainsi appel à César et Antoine, ainsi qu'à Cléopâtre. Nous avions réuni Freud, Marx et Lénine dans une même pièce pour les laisser converser. Winston Churchill nous déçut (il zézayait et buvait trop), mais Napoléon fut magnifique. Pour notre plaisir, nous explorâmes dix mille ans d'Histoire.

Mais, au bout d'un demi-siècle, notre jeu commença à nous lasser. L'ennui nous venait facilement dans les années douze mille et quelques. Alors nous entreprîmes d'évoquer les personnages mythiques, dieux et héros. Cela paraissait plus romantique, et l'ère où nous vivions se caractérisait par un romantisme sans précédent sur Terre.

C'était mon tour de service comme curateur du Palais de l'Homme, où on construisait la machine, aussi en observai-je la marche dès le début. Le responsable était Léor le Constructeur. Il avait déjà fabriqué les machines à évoquer les gens qui avaient réellement existé ; aussi, bien qu'un peu différente, celle-ci ne présentait pas tellement de difficultés pour son talent. Il devrait y introduire des données d'une autre nature, bourrées d'archétypes et de courants psychiques, mais le processus fondamental de reproduction resterait le même. Aussi ne douta-t-il pas un seul instant de sa réussite.

La nouvelle machine de Léor comportait des tiges de cristal et des parois d'argent. Une énorme émeraude était incrustée dans le couvercle à douze angles. De minces rubans de platine irradiant pendaient des étais d'ébène sur lesquels elle reposait.

— « Simple ornementation, » me confia-t-il. « J'aurais pu me contenter d'un boîtier noir ordinaire. Mais l'économie est passée de mode. »

La machine couvrait tout le Pavillon de l'Espoir à la face nord du Palais de l'Homme. Elle cachait le ravissant sol de mosaïque à reflets, mais du moins projetait-elle des images exquises à la surface des vitrines d'exposition. Vers l'an 12 570, Léor annonça qu'il était prêt à mettre la machine en fonctionnement.

Nous organisâmes la météorologie la plus favorable possible. On accorda les vents, déviant légèrement ceux d'ouest et repoussant tous les nuages au sud. On expédia en l'air quelques lunes pour peupler la nuit de danses aux dessins merveilleux, qui

se regroupaient par instants pour écrire le nom de Léor. Les gens vinrent de toute la Terre par milliers pour camper sous les tentes murmurantes de la grande plaine qui commence à la porte du Palais de l'Homme. L'enthousiasme était sincère et l'impatience régnait dans l'atmosphère pure et bleutée.

Léor procéda aux derniers réglages. Le comité des conseillers littéraires discuta avec lui de la succession des réjouissances et il y eut quelques amicales querelles. On fixa un jour pour la première démonstration et le ciel fut teinté de mauve pour l'effet. La plupart d'entre nous revêtirent leurs plus jeunes corps, bien que certains eussent manifesté le désir de paraître dans toute leur maturité en présence des personnages fabuleux sortis de l'aube des temps.

— « Quand vous voudrez que je commence... » dit Léor.

Il y eut d'abord les discours. Le Président Peng fit son habituelle et plaisante allocution. Le Procurateur de Pluton, en visite chez nous, félicita Léor de sa fertilité d'invention. Nistim, qui était Métaboliseur Général pour la troisième ou quatrième fois, encouragea tous les assistants à s'élever à un niveau supérieur. Puis le maître des cérémonies me désigna. « Non, » fis-je en secouant la tête, « je ne suis pas fameux comme orateur ! » Ils répondirent que c'était mon devoir en ma qualité de curateur du Palais de l'Homme d'expliquer ce qui allait se passer.

C'est à regret que je m'avançai.

— « Vous allez voir aujourd'hui se matérialiser les rêves de notre vieille humanité, » dis-je, cherchant mes mots. « Les espoirs du passé vont se promener parmi vous, et aussi, je le crains, ses cauchemars. Nous vous offrons la vision des allégories au moyen desquelles les anciens s'efforçaient de conférer une structure à l'univers. Ces dieux, ces héros, symboles condensés des causes et des effets, servaient de forces organisatrices autour desquelles les cultures pouvaient se cristalliser. Pour nous, ce ne saurait être que très insolite et d'un prodigieux intérêt. Je vous remercie de votre attention. »

On fit alors signe à Léor de commencer.

— « Il faut que je vous explique une chose, » déclara-t-il. « Certains des êtres que vous allez voir étaient purement imaginaires, inventés par les bardes des tribus, comme mon ami vient de vous en avertir. D'autres, cependant, furent des êtres humains bien réels qui, autrefois, foulèrent la Terre comme de simples mortels et qui, transfigurés, dotés de qualités surhumaines, ont alors pris

place dans le Panthéon. Tant qu'elles ne nous apparaîtront pas de façon concrète, nous ne saurons pas dans quelle catégorie ranger ces émanations, mais je puis vous indiquer comment reconnaître leur origine quand elles seront sous nos yeux. Les personnages qui furent des êtres humains avant de devenir mythiques seront enveloppés d'une légère aura, d'une ombre. C'est le vestige de leur humanité originelle, qu'aucun faiseur de mythes ne peut effacer complètement. Je l'ai découvert lors de mes premières expériences. Et maintenant, je suis prêt. »

Léor disparut dans les entrailles de sa machine. Une note unique, haute et pure, vibra dans l'air. Sur la scène dressée face à la plaine apparut soudain un homme nu, clignant les paupières et regardant autour de lui.

De l'intérieur de la machine, la voix de Léor annonça : « Voici Adam, le premier de tous les hommes. »

Ainsi les dieux et les héros revinrent-ils parmi nous en cette belle après-midi des années douze mille, sous les yeux fascinés et enchantés de tous.

Adam traversa la scène pour s'adresser au Président Peng qui le salua avec solennité et lui expliqua ce qui se passait. La main d'Adam était étalée au bas de son ventre. « Pourquoi suis-je nu ? » demanda-t-il. « C'est mal d'être nu. »

Je lui fis remarquer qu'il était nu en venant au monde et que, si nous le rappelions dans cette tenue, c'était par respect de l'authenticité.

— « Mais j'ai mangé la pomme, » protesta-t-il. « Pourquoi m'évoquez-vous avec la conscience de ma honte et sans rien me donner pour la cacher ? Si c'est un Adam nu qu'il vous faut, faites venir un Adam qui n'ait pas encore mordu à la pomme. Mais... »

La voix de Léor le coupa : « Et voici Eve, notre mère à tous ! »

Eve s'avança, également nue, mais les seins dissimulés par sa longue et soyeuse chevelure. Sans honte, elle sourit et tendit la main vers Adam qui se précipita vers elle en criant : « Couvre-toi ! Couvre-toi ! »

Tout en regardant les milliers de spectateurs, Eve répliqua sans s'émouvoir : « Mais pourquoi, Adam ? Tous ces gens sont nus eux aussi et nous devons être de nouveau dans le jardin d'Eden. »

— « Ce n'est pas l'Eden, » dit-il. « C'est le monde des enfants des enfants des enfants de nos enfants ! »

— « Il me plaît, ce monde. Détends-toi ! »

Léor annonça l'arrivée de Pan le chèvrepied.

Adam et Eve étaient entourés l'un et l'autre de l'aura sombre qui trahissait leur humanité. J'en fus surpris, car je doutais qu'il y ait jamais eu un Premier Homme et une Première Femme comme fondement aux légendes ; mais je présumai que c'était sans doute une représentation symbolique du concept de l'évolution humaine. Toutefois, Pan, le monstre semi-humain, portait aussi l'aura. Y avait-il donc eu un être semblable dans le monde réel ?

Je ne compris pas sur le moment, mais par la suite j'en vins à considérer que s'il n'y avait jamais eu d'homme aux pieds de chèvre, il n'y avait pas moins eu des hommes qui se conduisaient comme Pan et qui avaient donné naissance au mythe de ce dieu lubrique. Quant au Pan sorti de la machine de Léor, il ne resta pas longtemps sur la scène. Il bondit au milieu de l'assistance en riant et en agitant les bras, gambadant de ses deux pieds fourchus. « Le Grand Pan vit ! » criait-il. « Le Grand Pan vit ! » Il saisit dans ses bras Milian, qui était pour un an l'épouse de l'Archiviste Divud, et l'emporta vers un bosquet d'arbres-à-plumes.

— « Il me fait grand honneur, » déclara Divud, l'époux annuel de Milian.

Léor continuait de s'escrimer dans sa machine.

Il fit venir Hector et Achille, Orphée, Persée, Loki et Absalon. Il évoqua Médée, Cassandre, Ulysse, Œdipe. Il nous ramena Thoth, le Minotaure, Enée, Salomé. Puis Çiva et Gilgamesh, Viracocha et Pandore, Priape et Astarté, Diane, Diomède, Dionysos, Deucalion. L'après-midi s'avança et les lunes étincelantes évoluèrent dans le ciel, et Léor travaillait toujours. Il nous donna Clytemnestre et Agamemnon, Hélène et Ménélas, Isis et Osiris. Il nous présenta Damballa, Guédé-nibo, et Papa Legba. Puis Baal. Et Samson. Et Krishna. Il réveilla Quetzalcoatl, Adonis, Holger Dansk, Kâli, Ptah, Thor, Jason, Nemrod, Seth.

Les ténèbres grandissaient et les créatures mythiques se bousculaient en arrivant sur la scène avant de déborder dans la plaine. Elles se mêlaient les unes aux autres, d'anciens ennemis bavardaient entre eux, de vieux amis se serraient la main, les membres de mêmes panthéons s'embrassaient ou lançaient des regards méfiants à leurs rivaux. Ils se mêlaient aussi à nous, les héros choisissant des femmes, les monstres s'efforçant de paraître moins monstrueux, les dieux cherchant des adorateurs.

Peut-être cela suffisait-il. Mais Léor ne voulait plus s'arrêter. C'était son heure de gloire.

De la machine sortirent Roland et Olivier, Rustum et Sohrab, Caïn et Abel, Damon et Pythias, Oreste et Pylade, Jonathan et David. Il en sortit saint George, saint Guy, saint Valentin, saint Jude, saint Nicolas, saint Christophe. Et les Furies, les Harpies, les Pléiades, les Parques, les Nornes. Léor était romantique, il ne savait pas se modérer.

Tous ceux qui vinrent portaient l'aura humaine.

Mais le merveilleux perd vite de son éclat. Les habitants de la Terre des années douze mille se laissaient facilement distraire, tombaient vite dans l'ennui. La corne d'abondance du miraculeux était loin d'être épuisée, mais à la frange de la foule, je vis des gens prendre leur essor pour regagner leur domicile. Nous qui étions près de Léor, nous étions forcés de rester, bien sûr, malgré notre indigestion devant cette abondance d'êtres imaginaires.

Un vieil homme à barbe blanche, enveloppé d'une lourde aura, quitta la machine. Il portait un mince tube de métal. « C'est Galilée, » dit Léor.

— « Qui était-il ? » me demanda le Procurateur de Pluton, car Léor se fatiguait et ne décrivait plus les fantômes qu'il évoquait.

Je dus demander le renseignement à l'informateur dans le Palais de l'Homme. « Un dieu de la science venu plus tard, » dis-je au Procurateur, « auquel on attribue la découverte des étoiles. On pense que c'était un personnage historique avant sa déification, qui lui fut conférée après son martyre par les mains des religieux conservateurs. »

Maintenant, Léor faisait apparaître d'autres dieux de la science, Newton et Einstein, Hippocrate et Copernic, Oppenheimer et Freud. Nous avions déjà rencontré certains d'entre eux, à l'époque où nous évoquions des gens réels du temps passé, mais à présent ils étaient vêtus différemment, car ils étaient passés dans les mains des faiseurs de mythes. Ils portaient les emblèmes de leurs fonctions particulières et se promenaient parmi nous en nous offrant de nous guérir, de nous enseigner, de nous expliquer. Ils ne ressemblaient en rien aux Newton, Einstein et Freud réels que nous avions vus. Ils avaient une stature trois fois supérieure à celle de l'homme et des éclairs se jouaient autour de leur front.

Puis un homme de haute taille, barbu, le crâne ensanglanté, se présenta. « Abraham Lincoln, » dit Léor.

— « L'ancien dieu de l'émancipation, » expliquai-je au Procurateur après quelques recherches.

Ce fut ensuite un élégant jeune homme au sourire étincelant, à la tête ensanglantée, lui aussi. « John Kennedy, » présenta Léor.

— « L'ancien dieu de la jeunesse et du printemps, » dis-je au Procurateur. « Symbole du changement des saisons, de la défaite de l'hiver par l'été. »

— « Mais il y avait déjà Osiris, » protesta le Procurateur. « Pourquoi sont-ils deux ? »

— « Il y en a eu beaucoup d'autres, » répondis-je. « Baldur, Tammuz, Mithra, Attis. »

— « Pourquoi leur en fallait-il tant ? » fit-il.

Léor trancha : « Maintenant, je m'arrête. »

Les dieux et les héros étaient parmi nous. Une saison de réjouissances commençait.

Médée partit avec Jason, et Agamemnon se réconcilia avec Clytemnestre, tandis que Thésée et le Minotaure cherchaient à se loger ensemble. D'autres préféraient la compagnie des humains. Je bavardai un moment avec John Kennedy, le dernier des mythes sortis de la machine. Comme le premier, Adam, il était bouleversé de se trouver là.

— « Je n'étais pas un mythe, » insistait-il. « Je vivais, j'étais réel. Je me suis présenté aux élections, j'ai prononcé des discours. »

— « Mais vous êtes devenu un mythe, » répondis-je. « Vous avez vécu et vous êtes mort, et votre mort vous a transfiguré. »

Il rit : « En Osiris? En Baldur ? »

— « Cela paraît vous convenir. »

— « A vos yeux, peut-être. On avait cessé de croire à Baldur mille ans avant ma naissance. »

— « Pour moi, vous, Osiris et Baldur êtes contemporains. Vous appartenez à l'ancien monde. Vous êtes à des milliers d'années de nous. »

— « Et je suis le dernier mythe que vous ayez extrait de votre machine ? »

— « Oui. »

— « Pourquoi ? Les hommes auraient-ils cessé de se fabriquer des mythes après le XXe siècle ? »

— « Il faudrait le demander à Léor. Mais je pense que vous

voyez juste. Votre période a marqué la fin de la fabrication des mythes. Après votre époque, il est devenu impossible de croire à des mythes. Nous n'en avions plus *besoin*. Après avoir franchi l'ère des troubles, nous sommes entrés dans une sorte de paradis où chacun de nous vivait son propre mythe, alors pourquoi aurions-nous dressé parmi nous des hommes à une plus haute stature ? »

Il me lança un étrange regard. « Le croyez-vous vraiment ? Que vous vivez au paradis ? Que les hommes sont devenus des dieux ? »

— « Passez un certain temps dans notre monde et vous verrez, » rétorquai-je.

Il partit dans le monde, mais je ne sus jamais rien de ses conclusions car je n'eus plus l'occasion de lui parler. Je rencontrais souvent des dieux et des héros en promenade, cependant. Ils se querellaient, pillaient, tuaient — certains d'entre eux — mais cela ne nous perturbait guère car nous attendions ce comportement de la part d'archétypes des temps primitifs. Et quelques-uns d'entre eux étaient très doux. J'eus une courte liaison avec Perséphone. Pris sous le charme, j'écoutai chanter Orphée. Krishna dansa pour moi.

Dionysos remit en pratique l'art perdu de la distillation des alcools et nous enseigna à boire et nous enivrer.

Loki exécutait à notre bénéfice des tours de magie avec des flammes.

Taliesin nous psalmodiait des ballades incompréhensibles mais admirables.

Achille lançait le javelot sous nos yeux.

Saison des étonnements et des merveilles. Mais l'émerveillement passa. Les êtres mythiques commençaient à nous lasser. Ils étaient trop nombreux, trop bruyants, trop actifs, trop exigeants. Ils voulaient que nous les aimions, que nous les écoutions, que nous nous prosternions devant eux, que nous écrivions des poèmes sur eux. Ils posaient des questions — certains, du moins — ils fouillaient dans les entrailles de notre monde et nous mettaient dans l'embarras car nous savions à peine que leur répondre. Ils devinrent méchants, fomentant des complots les uns contre les autres, d'où naissaient parfois pour nous-mêmes bien des périls.

Léor nous avait fourni un moyen splendide de nous distraire. Mais nous convenions tous qu'il était temps pour les mythes de rentrer chez eux. Ils vivaient parmi nous depuis cinquante ans, et c'était assez.

On les rassembla et on entreprit de les remettre dans la machine. Malgré leur force, les héros furent les plus faciles à attraper. On soudoya Loki pour les attirer par stratagème dans le Palais de l'Homme. « De grands travaux vous y attendent, » leur affirma-t-il, et ils s'y précipitèrent pour démontrer leur courage. Loki les mena jusqu'à la machine puis s'esquiva. Et Léor les renvoya, Héraklès, Achille, Hector, Persée, Cuchulainn et tout le reste de cette énergique engeance.

Après quoi nombre de démoniaques vinrent d'eux-mêmes, disant que nous les ennuyions au moins autant qu'ils nous embêtaient. Ils entrèrent dans la machine sans se faire prier. Ainsi partirent Kâli, Legba, Seth et de nombreux autres.

Il fallut en saisir par surprise ou par force. Ulysse avait pris l'apparence de Breel, secrétaire du Président Peng, et aurait continué à nous donner le change à jamais si le vrai Breel, rentrant de ses vacances sur Jupiter, n'avait dévoilé la supercherie. Et Ulysse se débattit. Loki nous posait des problèmes. Œdipe lança des imprécations ardentes quand on alla le chercher. Dédale s'accrocha de façon touchante à Léor en le suppliant : « Laisse-moi rester, mon frère ! Laisse-moi rester ! » et il fallut le jeter dans la machine.

D'année en année la chasse aux mythes se poursuivit. Puis, un jour, on sut qu'ils avaient tous été repris. La dernière à partir fut Cassandre, qui s'était installée seule, en haillons, dans une île lointaine.

— « Pourquoi nous avoir fait venir ? » demanda-t-elle. « Et pourquoi, nous ayant fait venir, nous renvoyez-vous ? »

— « Le jeu est terminé, » lui répondis-je. « Nous allons maintenant chercher d'autres distractions. »

— « Vous auriez dû nous garder, » répliqua Cassandre. « Les gens qui n'ont pas de mythes feraient bien d'emprunter ceux des autres, et pas seulement pour la distraction. Qui consolera vos âmes dans les sombres temps à venir ? Qui soutiendra votre courage quand les souffrances commenceront ? Qui expliquera les maux qui s'abattront sur vous ? Malheur ! Malheur ! »

— « Les malheurs de la Terre sont dans le passé de la Terre, » lui dis-je d'une voix adoucie. « Nous n'avons pas besoin de mythes. »

Cassandre sourit, s'engagea dans la machine et disparut.

Et alors s'ouvrit l'ère du feu et des tourments, car une fois

les mythes rentrés chez eux, les envahisseurs arrivèrent, jaillissant des cieux. Et nos tours s'abattirent et nos lunes tombèrent. Et les êtres d'ailleurs, avec leurs yeux froids, se promenèrent parmi nous, faisant tout ce qui leur plaisait.

Et ceux d'entre nous qui survécurent en appelaient aux dieux anciens, aux héros disparus.

Loki, reviens !

Achille, défends-nous !

Çiva, libère-nous !

Héraklès ! Thor ! Gavin !

Mais les dieux restent silencieux et les héros ne viennent plus. La machine qui scintillait dans le Palais de l'Homme est brisée. Et son constructeur Léor n'est plus de ce monde. Les chacals courent par nos jardins, et nos maîtres arpentent nos rues, et nous ne sommes plus que des esclaves. Et nous sommes seuls sous le ciel terrifiant. Et nous restons seuls.

Traduit par Bruno Martin.
Titre original : After the myths went home.

ISAAC

ASIMOV

Intuition féminine

Le « bon docteur » Asimov (comme l'appellent les Américains) est tellement occupé par la rédaction de ses nombreux articles scientifiques et ouvrages de vulgarisation qu'il n'avait pas eu le temps d'écrire une nouvelle histoire de robot depuis des années (ce qui, pour le père de la robotique, est une carence grave, on en conviendra). Cédant enfin aux pressions constantes des éditeurs de Fantasy and Science Fiction, *il vient de sacrifier un peu de son précieux temps, a branché les circuits voulus dans son cerveau aux aptitudes multiples...* and he did it again (period !). *Autrement dit, il a renoué le fil qui depuis trente années, à la lumière sacrée des Trois Lois, a engendré toutes les histoires que nous avons réunies en France dans* Le livre des robots. *Et il a remis en scène son personnage favori, Susan Calvin, dans une histoire où intervient pour la première fois un robot de sexe (oui, nous disons bien de sexe) féminin.*

A. D.

LES TROIS LOIS DE LA ROBOTIQUE

1 — Un robot ne peut porter atteinte à un être humain ni, restant passif, laisser cet être humain exposé au danger.
2 — Un robot doit obéir aux ordres donnés par les êtres humains, sauf si de tels ordres sont en contradiction avec la Première Loi.
3 — Un robot doit protéger son existence dans la mesure où cette protection n'est pas en contradiction avec la Première ou la Deuxième Loi.

POUR la première fois dans l'histoire de l'U.S. Robots et Hommes Mécaniques, un robot avait été accidentellement détruit sur la Terre même.

Personne n'avait à encourir de reproches. Le véhicule aérien avait été démoli en plein vol et la commission d'enquête, effarée, se demandait si elle oserait vraiment annoncer qu'il était prouvé que l'engin avait été frappé par une météorite. Rien d'autre n'aurait été assez rapide pour empêcher l'esquive automatique : rien d'autre n'aurait pu causer de tels dommages, sinon une explosion nucléaire, et c'était hors de question.

Ceci lié à un compte rendu d'éclair dans le ciel nocturne juste avant l'explosion du véhicule — compte rendu émanant de l'observatoire de Flagstaff et non pas de quelque amateur — ainsi qu'à la découverte d'une masse de fer météorique de bonnes dimensions et bien reconnaissable enfoncé dans le sol à un kilomètre du lieu, ne permettait pas d'aboutir à une autre conclusion.

Cependant il n'était encore jamais rien arrivé de semblable et le calcul des probabilités « contre » donnait des chiffres monstrueux. Toutefois il se produit parfois des improbabilités encore plus colossales.

Pour les bureaux de l'U.S. Robots, le comment et le pourquoi passaient au second plan. Le fait tangible, c'était qu'un robot avait été détruit.

C'était désolant en soi.

Que JN-5 eût été un prototype, le premier après quatre tentatives antérieures à être soumis à des essais suivis, était encore plus désolant.

Que JN-5 fût un modèle entièrement nouveau de robot, tout à

fait différent de tout ce qu'on avait construit jusqu'alors, incitait à la désolation la plus profonde.

Qu'avant sa destruction JN-5 eût apparemment accompli quelque chose d'une importance incalculable et que le résultat en fût peut-être à jamais perdu, cela portait la désolation au-delà de toute expression.

Il paraissait à peine nécessaire de mentionner qu'en même temps que le robot, le robopsychologue en chef de la firme avait péri.

Clinton Madarian était entré une dizaine d'années auparavant dans la firme U.S. Robots et Hommes Mécaniques. Durant cinq de ces années, il avait travaillé sans jamais se plaindre sous la direction revêche du Dr Susan Calvin.

Les qualités de Madarian étaient fort évidentes et Susan Calvin lui avait tranquillement donné de l'avancement au détriment d'employés plus anciens. En aucun cas elle n'en eût exposé les raisons au Directeur de la Recherche, Peter Bogert, mais en fait il n'en était pas besoin. Ou plutôt les raisons s'imposaient d'elles-mêmes. Madarian était littéralement à l'opposé de la prestigieuse Susan Calvin, à plusieurs remarquables points de vue. Il n'était pas tout à fait aussi pesant que l'eût fait supposer son double menton bien apparent, mais il avait néanmoins une présence écrasante, alors que Susan passait à peu près inaperçue. Le visage massif de Madarian, sa tignasse d'un rouge brun brillant, son teint rougeaud, sa voix tonnante et son rire tonitruant — mais surtout son imperturbable assurance et son impatience à faire connaître ses réussites — donnaient à tous ceux qui se trouvaient dans la même pièce que lui l'impression d'une pénurie d'espace vital.

Quand Susan Calvin prit enfin sa retraite (refusant d'avance de participer à tout banquet symbolique qu'on eût organisé en son honneur, d'un ton si ferme qu'on n'informa même pas les services de presse de cette retraite), Madarian prit sa place.

Il y avait exactement une journée qu'il occupait son nouveau poste quand il mit en train le projet JN.

Cela avait entraîné le plus gros engagement de fonds pour un projet isolé dont la firme eût encore eu à débattre, mais Madarian avait écarté ce détail d'un geste désinvolte de la main.

— « Cela en vaut la peine jusqu'au dernier centime, Peter, »

avait-il dit, « et je compte sur vous pour en convaincre le conseil d'administration. »

— « Exposez-moi vos raisons, » avait répondu Bogert, se demandant si Madarian y consentirait. Susan Calvin n'avait jamais fourni de raisons.

Mais Madarian reprit : « Bien sûr, » et s'installa dans le vaste fauteuil face au bureau du directeur.

Bogert examinait son vis-à-vis avec un sentiment qui ressemblait à une crainte superstitieuse. Ses cheveux qui avaient été noirs avaient maintenant entièrement blanchi et, avant dix ans, il prendrait à son tour sa retraite. Cela marquerait la fin de l'équipe qui, à l'origine, avait fait de l'U.S. Robots et Hommes Mécaniques une entreprise mondiale, rivale des gouvernements nationaux en complexité et en importance. Ni lui ni ses prédécesseurs n'avaient jamais eu l'idée de l'expansion fantastique de la firme.

Mais c'était maintenant une nouvelle génération. Les hommes nouveaux étaient à l'aise devant le colosse. Ils étaient dépourvus de la faculté d'étonnement qui les eût forcés à marcher sur la pointe des pieds sans en croire leurs yeux. Aussi allaient-ils de l'avant, ce qui était une bonne chose.

Madarian dit : « Je propose de commencer la construction de robots dépourvus de restrictions. »

— « Sans les Trois Lois ? Mais... »

— « Non, Peter. N'y a-t-il que ces restrictions-là auxquelles vous puissiez songer ? Bon Dieu ! Vous avez vous-même contribué à la conception des premiers cerveaux positroniques ! Dois-je vous rappeler qu'indépendamment des Trois Lois il n'existe pas dans ces cerveaux une notion qui n'ait été étudiée avec soin et instillée ? Nous avons des robots prévus pour des besognes déterminées, dotés de capacités particulières. »

— « Et vous envisagez... »

— « Qu'à tout niveau subordonné aux Trois Lois, les possibilités restent ouvertes. Ce n'est pas difficile. »

Bogert rétorqua d'un ton sec : « Pas difficile, en vérité. Les inutilités ne posent jamais de difficultés. Le difficile, c'est de fixer les voies à suivre et de rendre le robot utile. »

— « Nous compliquons les choses à plaisir. Fixer les voies exige de gros efforts parce que le principe du hasard est important quand il s'agit des particules qui constituent la masse des positrons et qu'en général nous avons l'impression qu'il faut minimiser l'effet de hasard. Mais pourquoi le faudrait-il ? Si nous nous arran-

gions pour que le principe soit juste assez assoupli pour permettre le recoupement des voies assignées, dans des conditions imprévisibles... »

— « Nous aurions un robot imprévisible. »

— « Nous aurions un robot *créateur,* » riposta Madarian avec une ombre d'impatience. « Peter, s'il est un élément dont dispose le cerveau humain et que le cerveau robotique n'ait jamais eu, c'est cette trace d'imprévisibilité qui découle des effets de l'incertitude au niveau sub-atomique. Je reconnais qu'on n'a jamais fait expérimentalement la démonstration de cet effet, dans le système nerveux, mais sans lui le cerveau humain ne serait pas supérieur à celui des robots, en principe. »

— « Et vous pensez que si vous introduisez cet effet dans le cerveau des robots, le cerveau humain ne sera plus supérieur à celui des robots. »

— « C'est exactement ce que je crois, » confirma Madarian.

Le débat s'était ensuite longuement poursuivi.

Il était clair que le conseil d'administration ne serait pas facile à convaincre.

Scott Robertson, le plus gros actionnaire de l'U.S. Robots, déclara : « Il est déjà assez difficile de maintenir en activité l'industrie des robots alors que l'hostilité du public envers ces mécaniques est sans cesse sur le point de devenir une opposition ouverte. Si le public se met en tête que les robots ne seront plus sous contrôle — non, ne me parlez pas des Trois Lois ! — l'homme moyen ne croira plus que les Trois Lois le protègent s'il entend seulement prononcer le mot : *incontrôlé.* »

— « Alors ne l'employons pas, » dit Madarian. « Qualifions le robot de... d'*intuitif.* »

— « Un robot intuitif ? » marmonna quelqu'un. « Pourquoi pas un robot féminin ? »

Un sourire parcourut la salle de conférence.

Madarian saisit l'occasion aux cheveux. « Tout jute. Un robot-femme. Nos robots sont naturellement asexués, et il en sera de même de celui-ci, mais nous avons pris l'habitude de les considérer comme masculins. Nous leur donnons des noms d'hommes et nous disons *il, lui.* Mais pour celui-ci, si nous tenons compte de la structure mathématique du cerveau que j'envisage, il tombera dans le système de coordonnées JN. Le premier serait donc

JN-1, et j'avais présumé qu'on l'appellerait John 1... Je crains bien que ce ne soit caractéristique du niveau d'originalité d'un roboticien moyen ! Mais pourquoi ne pas l'appeler Jane 1, bon sang ? S'il faut que le public soit informé de ce que nous faisons, eh bien, fabriquons un robot féminin doué d'intuition. »

Robertson secoua la tête. « Qu'est-ce que cela changerait ? Cela revient à dire que vous comptez supprimer la dernière barrière qui en principe maintient le cerveau robotique en état d'infériorité par rapport au cerveau humain. Et quelle sera la réaction du public, à votre avis ? »

— « Avez-vous l'intention d'en informer le public ? » fit Madarian. Il réfléchit un instant et reprit : « Ecoutez. Une croyance répandue dans le grand public, c'est que la femme n'est pas aussi intelligente que l'homme. »

Plus d'un autour de la table releva la tête d'un air craintif, et les regards se promenèrent comme si Susan Calvin eût encore occupé sa place accoutumée.

Madarian poursuivit : « Si nous annonçons un robot-femme, peu importe ce qu'elle sera. Le public présumera d'emblée qu'elle est mentalement arriérée. Nous n'avons qu'à faire de la publicité pour ce robot sous le nom de Jane-1, sans rien de plus. Nous jouons sur le velours. »

— « En fait, » avança Peter Bogert d'un ton calme, « cela ne s'arrête pas là. Madarian et moi avons étudié avec soin les mathématiques appropriées et la série JN, John ou Jane, serait parfaitement sûre. Ils seraient moins complexes et moins capables dans le domaine intellectuel, au sens orthodoxe de ces termes, que d'autres séries que nous avons mises au point. Il n'y aurait qu'un seul facteur supplémentaire... autant prendre l'habitude de l'appeler *intuition.* »

— « Qui sait ce qu'il ferait, ce facteur, » murmura Robertson.

— « Madarian a suggéré une possibilité. Comme vous le savez tous, le saut dans l'espace a été élaboré en théorie. Il est possible aux hommes d'atteindre des supervitesses, d'un ordre plus élevé que celle de la lumière, et d'explorer d'autres systèmes stellaires, pour rentrer après un délai négligeable... quelques semaines au plus. »

Robertson intervint : « Ce n'est là rien de nouveau pour nous. Cela n'aurait pu se faire sans les robots. »

— « Toute juste ! Et cela ne nous sert à rien parce que nous ne pouvons pas utiliser l'hyper-vitesse sauf peut-être de temps à autre à titre de démonstration, si bien qu'il en découle peu

d'avantages pour la firme. Le saut dans l'espace est un risque ; il réclame une dépense prodigieuse d'énergie et de ce fait est extrêmement onéreux. Si nous devons cependant l'utiliser, il serait bien agréable de pouvoir signaler l'existence d'une planète habitable. Appelez cela, si vous voulez, une nécessité psychologique. Mais dépensez une vingtaine de milliards de dollars pour un saut sans rien rapporter d'autre que des données scientifiques et le public exige de savoir pourquoi on gaspille son bon argent. Annoncez qu'il existe un autre monde habitable et vous devenez le Christophe Colomb interstellaire, personne ne se préoccupera des frais. »

— « Alors ? »

— « Alors où allons-nous trouver une planète habitable ? Ou en d'autres termes... quelle étoile à notre portée, dans les limites du saut dans l'espace tel qu'il est possible en ce moment, laquelle des trois cent mille étoiles et constellations dans un rayon de trois cent années-lumière a le plus de chances de posséder une planète habitable ? Nous disposons d'une énorme quantité de détails relatifs à toutes les étoiles de notre voisinage — jusqu'à 300 années-lumière — et nous pensons que chacune possède un système planétaire. Mais laquelle renferme une planète *habitable* ? Laquelle explorerons-nous ?... Nous n'en savons rien. »

Un des directeurs s'enquit : « En quoi ce robot-Jane nous aiderait-il ? »

Madarian allait répondre, mais il adressa un signe à Bogert qui comprit. Le directeur avait plus de poids. Bogert n'était pas tellement satisfait à cette idée ; si la série JN était un fiasco, il allait se mettre assez en avant pour que le doigt du reproche se pointe sur lui et s'y accroche. Par ailleurs, sa retraite n'était plus tellement éloignée et, si la réussite venait, il partirait dans une auréole de gloire. Peut-être n'était-ce que l'assurance de Madarian qui avait déteint sur lui, mais Bogert en était venu à croire sincèrement que tout irait bien.

Il exposa : « Il se peut que quelque part dans nos bibliothèques de données sur ces étoiles il y ait des méthodes permettant d'évaluer les probabilités de présence de planètes du type terrestre. Il suffit que nous comprenions bien ces données, que nous les considérions avec l'attitude créatrice appropriée, que nous établissions les corrélations correctes. Nous ne l'avons pas encore fait. Ou si quelque astronome s'en est occupé, il n'a pas eu la vision voulue pour saisir la valeur de sa découverte.

» Un robot du type JN pourrait établir ces corrélations beaucoup plus vite, et avec une précision bien supérieure, qu'un homme. En une seule journée, il ferait et rejetterait autant de corrélations qu'un homme en dix années. En outre, il travaillerait vraiment au hasard, alors qu'un homme aurait au départ un préjugé, des idées préconçues fondées sur ses croyances. »

Un long silence suivit ce discours. Robertson le rompit enfin : « Mais ce n'est qu'une question de probabilité, n'est-ce pas ? Supposons que ce robot nous dise : « La plus forte probabilité d'existence d'une planète habitable dans un rayon de tant d'années-lumière est dans tel système », et que nous nous y rendions pour découvrir qu'une probabilité n'est jamais qu'une probabilité et qu'en définitive il n'y a pas d'autres planètes habitables que la nôtre. Où en serions-nous ? »

Madarian intervint cette fois : « Nous sommes encore gagnants. Nous savons comment le robot a abouti à sa conclusion parce qu'il — ou elle — nous le dira. Cela nous permettrait d'acquérir des connaissances énormes dans le domaine astronomique et cela justifierait toute l'entreprise même si nous ne réalisions pas le saut de l'espace. De plus, nous pourrions alors extrapoler les cinq emplacements les plus probables de planètes et les chances que l'une d'elles soit habitable s'établiraient alors au moins à 95 %. Ce serait une quasi-certitude... »

Longtemps après, ils en débattaient encore.

Les fonds accordés étaient tout à fait insuffisants, mais Madarian comptait sur la vieille tendance à remettre sans cesse de l'argent dans une mauvaise affaire. Avec deux cents millions sur le point d'être perdus à tout jamais, alors que cent de plus pourraient tout sauver, il savait bien qu'on lui attribuerait ces crédits supplémentaires.

Jane 1 fut enfin construite et exhibée. Peter Bogert l'examina avec gravité. Il demanda : « Pourquoi cette taille mince ? Il en résulte sûrement une faiblesse mécanique ? »

Madarian gloussa. « Ecoutez, si nous devons l'appeler Jane, il est inutile de la faire ressembler à Tarzan ! »

Bogert secoua la tête. « Ça ne me plaît pas. La prochaine fois, vous la renflerez dans le haut pour lui coller des seins ! Et c'est une mauvaise idée. Si les femmes se mettent dans la tête que les robots peuvent leur ressembler, je peux vous dire exactement les

pensées perverses qui leur viendront, et c'est alors que vous vous heurterez *vraiment* à de l'hostilité. »

Madarian répondit : « Vous avez sans doute raison. Aucune femme ne tient à se sentir remplaçable par quelque chose qui n'aurait aucun de ses défauts. D'accord. »

Jane 2 n'avait pas la taille mince. C'était un sombre robot qui ne bougeait ou parlait que rarement.

Pendant la construction, Madarian n'était pas souvent venu communiquer les nouvelles à Bogert, ce qui indiquait clairement que les choses allaient plutôt mal. L'exubérance de Madarian dans la réussite était quelque chose d'énorme. Il n'hésitait pas à faire irruption dans la chambre de Bogert à trois heures du matin avec un élément tout neuf, plutôt que d'attendre au matin. Bogert en était certain.

Maintenant que Madarian paraissait éteint, que son teint généralement haut en couleur tendait à la pâleur, que ses joues rondes se creusaient, Bogert lui dit, se sentant dans le vrai : « Elle refuse de parler. »

— « Oh ! elle parle, » fit Madarian en s'asseyant lourdement et en se mâchonnant la lèvre inférieure. « Du moins quelquefois, » ajouta-t-il.

Bogert se leva pour faire le tour du robot. « Et quand elle parle j'imagine que cela n'a pas de sens... En tout cas, si elle ne parle pas, c'est qu'elle n'est pas femme, pas vrai ? »

Madarian ébaucha un sourire puis y renonça. « Le cerveau, pris à part, répondait à notre attente. »

— « Je sais, » dit Bogert.

— « Mais, une fois qu'on lui a donné charge du matériel robotique, il s'est naturellement modifié. »

— « Naturellement, » acquiesça Bogert, sans tendre la perche.

— « Seulement, c'était la façon imprévisible et décevante. La difficulté, quand on procède à des calculs de hasard à la puissance N, c'est que les choses sont... »

— « Incertaines ? » avança Bogert. Sa propre réaction le surprenait. Les investissements de la firme étaient déjà fort considérables et presque deux années s'étaient écoulées, pour des résultats — pour être poli — déconcertants. Pourtant, il s'apercevait qu'il envoyait des pointes à Madarian et qu'il s'amusait du même coup.

Bogert se demanda un bref instant si ce n'était pas à Susan Calvin absente que s'adressaient ses flèches. Madarian était tellement plus effervescent et communicatif que Susan ne savait l'être... même quand tout allait pour le mieux. Il était également plus vulnérable dans sa dépression quand les choses allaient mal, alors que c'était précisément quand elle était en difficulté que Susan ne se laissait pas abattre. La cible qu'offrait Madarian pouvait lui permettre de faire mouche, en compensation du fait que Susan ne s'était jamais laissé prendre pour cible.

Madarian ne riposta pas plus à la dernière observation de Bogert que ne l'eût fait Susan Calvin; non par mépris, ce qui eût été l'attitude de Susan, mais parce qu'il ne l'avait pas entendue.

Il reprit, d'un ton ergoteur : « L'ennui, c'est la question de discrimination. Jane 2 est magnifique pour les corrélations. Elle en établit sur tous les sujets, mais cela fait, elle ne distingue pas un résultat important d'un inutile. Le problème n'est pas facile : estimer le programme à donner à un robot pour qu'il énonce une corrélation importante, alors qu'on ne sait pas à quel genre de corrélations il va se livrer. »

— « Je présume que vous avez pensé à abaisser la tension au niveau de la diode de jonction W-21 et à faire passer l'arc par... »

— « Non, non, non, non... » La voix de Madarian s'abaissa au murmure. « Nous ne pouvons pas la laisser tout débiter. Cela, nous nous en chargeons. Ce qu'il faut, c'est qu'elle reconnaisse la corrélation cruciale et en tire la conclusion appropriée. Cela fait, un robot-Jane tomberait sur la bonne réponse par intuition. Ce serait un résultat que nous ne serions pas en mesure d'obtenir nous-mêmes, sauf par le plus grand des hasards. »

— « Il me semble, » émit Bogert d'un ton dur, « que si vous disposiez d'un tel robot, vous lui feriez accomplir à tout instant ce que, parmi le genre humain, le génie seul peut réussir. »

Madarian hocha la tête avec vigueur. « Tout juste, Peter. Je l'aurais annoncé moi-même si je n'avais pas craint d'effrayer les grands patrons. Je vous prie, n'allez pas le leur répéter. »

— « Désirez-vous vraiment un robot génial ? »

— « Que sont les mots ? Je cherche à fabriquer un robot nanti de la capacité de procéder à des corrélations de hasard à des vitesses énormes, ainsi que d'un quotient élevé de discrimination des choses d'importance majeure. Et je m'efforce de transposer ces mots en des équations de champ positronique. Et je croyais bien y être arrivé, mais non. Pas encore. »

Il lança à Jane 2 un regard mécontent et demanda :

« Quel est le point le plus important que vous ayez trouvé, Jane ? »

La tête de Jane 2 se tourna vers Madarian, mais elle n'émit pas de son, et Madarian souffla d'un ton résigné : « Elle est en train de passer ça dans ses banques de corrélation. »

Jane 2 finit par répondre d'un ton monocorde : « Je n'en suis pas sûre. » C'était le premier son qu'elle eût émis.

Les yeux de Madarian roulèrent dans ses orbites. « Elle fait une opération équivalente à poser des équations à solutions indéterminées. »

— « Je m'en doutais, dit Bogert. « Pouvez-vous aboutir plus loin désormais, ou retirons-nous nos billes pour bloquer les pertes à un demi-milliard ? »

— « Oh ! je trouverai, » marmonna Madarian.

Jane 3 fut un échec. On ne la mit même pas en activité, Madarian devint furieux.

C'était un cas d'erreur humaine. Sa propre faute, si l'on voulait être parfaitement précis. Pourtant, malgré la terrible humiliation que ressentait Madarian, les autres restaient calmes. Que celui qui n'a jamais commis d'erreurs dans l'infernale complication mathématique d'un cerveau positronique remplisse la première note de blâme !

Près d'une année passa avant que Jane 4 fût prête. Madarian avait retrouvé son exubérance. « Elle marche, » dit-il. « Elle a un bon quotient de haute discrimination. »

Il était assez sûr de lui pour l'exhiber devant le conseil d'administration et lui faire résoudre des problèmes. Pas des problèmes de math, n'importe quel robot pouvant s'en acquitter, mais des problèmes dont les termes étaient volontairement trompeurs sans toutefois être à proprement parler inexacts.

Par la suite, Bogert déclara : « Ce n'est quand même pas terrible, en vérité. »

— « Bien sûr. C'est élémentaire pour Jane 4, mais il fallait bien leur montrer quelque chose, non ? »

— « Savez-vous combien nous avons dépensé à ce jour ? »

— « Peter, savez-vous combien nous avons récupéré ? Ces ma-

chines ne partent pas dans l'oubli. J'ai passé là-dessus trois ans d'enfer, si vous tenez à en être informé, mais j'ai élaboré de nouvelles méthodes de calcul qui nous économiseront au moins cinquante mille dollars pour chaque nouveau modèle que nous concevrons, dorénavant et à jamais. Exact ? »

— « Eh bien... »

— « Pas de « eh bien » avec moi ! C'est un fait. Et j'ai pour ma part l'impression que le calcul des hasards à la puissance N aura bon nombre d'autres usages si nous avons l'intelligence de les découvrir... et mes robots Jane *les trouveront*. Une fois que j'aurai réussi pleinement ce que je veux, la nouvelle série JN se remboursera d'elle-même en moins de cinq ans. Même si nous triplons les dépenses encourues à ce jour. »

— « Qu'entendez-vous par réussir pleinement ce que vous voulez ? Qu'est-ce qui cloche chez Jane 4 ? »

— « Rien. Ou pas grand-chose. Elle est sur la bonne voie, mais elle est susceptible d'améliorations et j'ai l'intention de les y apporter. Je croyais déjà savoir où j'allais quand je l'ai construite. Maintenant, je l'ai soumise aux essais et je *sais* où je vais. Et j'ai bien l'intention d'y arriver. »

Jane 5 était la solution. Il fallut plus d'un an à Madarian pour la mettre au point, et cette fois, il ne faisait plus aucune réserve ; il avait l'assurance la plus absolue.

Jane 5 était plus petite et plus mince que les robots usuels. Sans être une caricature de femme, comme l'avait été Jane 1, elle réussissait à dégager un air de féminité malgré l'absence d'un caractère féminin apparent.

— « C'est sa façon de se tenir debout, » conclut Bogert. Elle disposait ses bras avec grâce et son torse parvenait à donner l'illusion de se courber un peu quand elle se tournait.

Madarian dit : « Ecoutez-la... Comment vous sentez-vous, Jane ? »

— « En excellente santé, je vous remercie, » dit Jane 5 et sa voix était bien celle d'une femme ; c'était un contralto doux et presque troublant.

— « Pourquoi avez-vous fait cela, Clinton ? » demanda Bogert, étonné et le front déjà plissé.

— « C'est important du point de vue psychologique, » fit

Madarian. « Je veux que les gens pensent à elle comme à une femme ; qu'ils la traitent en femme, qu'ils lui *expliquent.* »

— « Quels gens ? »

Madarian mit les mains aux poches et contempla pensivement Bogert. « J'aimerais qu'on prenne des dispositions pour que Jane et moi nous rendions à Flagstaff. »

Bogert ne put s'empêcher de remarquer que Madarian ne disait pas Jane 5. Il n'utilisait plus de numéro, cette fois. Elle était *la* Jane... Il répéta, intrigué : « A Flagstaff ? Pourquoi ? »

— « Parce que c'est le centre mondial de planétologie générale, pas vrai ? C'est là qu'on étudie les étoiles et qu'on tente de calculer les probabilités d'existence de planètes habitables, n'est-ce pas ? »

— « Je le sais, mais c'est sur Terre. »

— « Et alors ? Cela aussi, je le sais, moi. »

— « Les déplacements de robots sur la Terre sont rigoureusement contrôlés. Et ce n'est pas indispensable. Faites livrer ici une bibliothèque de bouquins sur la planétologie générale et que Jane les absorbe. »

— « *Non !* Peter, voulez-vous comprendre que Jane n'est pas un robot ordinaire et logique ? Elle est intuitive. »

— « Et après ? »

— « Alors, comment dire ce qu'il lui faut, ce qu'elle peut utiliser, ce qui la déclenchera ? Pour lire des livres, nous avons tous les modèles métalliques de l'usine ; les bouquins sont des données refroidies et dépassées. Il faut à Jane des renseignements vivants ; elle doit percevoir le son des voix ; il lui faut des questions secondaires, et même des informations sans rapport avec le sujet traité. Comment diable saurions-nous ce qui l'animera intérieurement, et à quel instant, pour se combiner en une image rationnelle ? Si nous le savions, nous n'aurions plus du tout besoin d'elle, n'est-ce pas ? »

Bogert commençait à en avoir par-dessus la tête. « Dans ce cas, » dit-il, « faites venir ici ces hommes, les planétologues d'ensemble. »

— « Ici, cela ne nous avancerait à rien; ils ne seraient plus dans leur élément. Leurs réactions manqueraient de naturel. Je désire que Jane les observe pendant qu'ils travaillent, qu'elle voie leurs instruments, leurs bureaux, leurs tables, tout ce qu'elle pourra voir autour d'eux. Je vous demande de donner des

ordres pour qu'on la transporte à Flagstaff. Et, à la vérité, j'aimerais qu'on n'en discute plus. »

Un instant il avait eu le ton de Susan. Bogert fit la grimace et protesta : « Ce sont des dispositions compliquées. Le transport d'un robot au stade expérimental... »

— « Jane n'est plus expérimentale. Elle est la cinquième d'une série. »

— « Les quatre autres modèles ne fonctionnaient pas vraiment. »

Madarian leva les mains en un geste mi-découragé, mi-exaspéré : « Mais qui donc vous oblige à le dire au gouvernement ? »

— « Ce n'est pas du gouvernement que je m'inquiète. On arrive à lui faire comprendre les nécessités dans les cas spéciaux. Non, c'est l'opinion publique. Nous avons parcouru bien du chemin en cinquante ans et je ne voudrais pas que nous soyons ramenés de vingt-cinq en arrière parce que vous auriez perdu le contrôle d'un... »

— « Je n'en perdrai pas le contrôle ! Vos observations sont idiotes. Ecoutez ! L'U.S. Robots a les moyens de s'offrir un avion privé. Nous atterrissons sans éclat sur l'aéroport commercial le plus voisin et nous voilà perdus parmi les centaines d'appareils qui s'y posent. Un grand véhicule fermé nous attend pour nous conduire à Flagstaff. Jane sera mise en caisse et de toute évidence il s'agira de transporter au laboratoire une machine quelconque non robotique. Personne ne nous accordera plus qu'un simple coup d'œil ! Les hommes de Flagstaff seront avertis et informés du but précis de notre visite. Ils ont toutes les raisons de nous aider et de veiller à ce qu'il n'y ait pas de fuites. »

Bogert réfléchit. « La partie dangereuse, ce sera le transport, en avion et en voiture. S'il arrivait quoi que ce soit à la caisse... »

— « Il n'arrivera rien. »

— « Nous pourrions nous en tirer à la condition que Jane soit débranchée pendant le trajet. Alors même si quelqu'un s'apercevait qu'elle est à l'intérieur... »

— « Non, Peter. C'est impossible. Pas avec Jane 5. Elle pratique l'association libre des idées depuis qu'elle a été activée. Les renseignements qu'elle possède peuvent être mis en sommeil pendant la désactivation, mais jamais les associations libres. Non, mon ami, on ne pourra plus la désactiver complètement désormais. »

— « Mais alors si par hasard on découvrait que nous transportons un robot en activité... »

— « On ne le découvrira pas. »

Madarian maintint sa position et un beau jour l'avion décolla. C'était un computo-réacteur automatique du dernier modèle, mais il avait un pilote humain — un employé de la firme — à titre de précaution. La caisse renfermant Jane arriva sans encombre à l'aéroport, fut transférée à bord d'un véhicule roulant et parvint sans incident aux Laboratoires de Recherche de Flagstaff.

Peter Bogert reçut son premier message de Madarian moins d'une heure après l'arrivée à Flagstaff. Madarian nageait dans la joie, et c'était bien de lui de n'avoir pu attendre plus longtemps pour rendre compte.

Le message vint par faisceau laser sous tube blindé, avec brouillage automatique, indéchiffrable dans les conditions normales, mais Bogert en fut très contrarié. Il savait que le secret n'était pas impénétrable pour des techniciens habiles — ceux du gouvernement par exemple — et bien décidés. Sa seule sécurité, c'était que le gouvernement n'avait aucune raison de s'en occuper. Du moins l'espérait-il.

— « Bon Dieu ! » répondit-il, « ce n'était pas indispensable de communiquer ! »

Madarian n'y fit pas attention. Il gazouilla : « Une véritable inspiration. Du génie à l'état pur. Je vous l'affirme ! »

Bogert contempla un moment l'appareil, puis il s'écria, n'en croyant pas ses oreilles : « Vous auriez la réponse ? Déjà ? »

— « Non, non ! Laissez-nous le temps, que diable ! Je parle de sa voix! Cela, c'est inspiré ! Ecoutez, après qu'on nous eut conduits jusqu'au bâtiment administratif de Flagstaff, nous avons ouvert la caisse et Jane en est sortie. Alors tous les types ont reculé. Effrayés ! Les crétins ! Si même des savants ne comprennent pas les Lois de la Robotique, qu'attendre de l'homme moyen ? Durant une minute, j'ai pensé : « C'est inutile. Ils ne parleront pas. Ils vont se préparer à décamper au cas où elle se mettrait en colère, et ils ne sont plus capables de réflexion. »

— « Bon. Mais où voulez-vous en venir ? »

— « Alors elle les a salués simplement. Elle a dit : « Bonjour, messieurs. Je suis si heureuse de faire votre connaissance, » avec sa

belle voix de contralto... Ça y était. Un gars a ajusté sa cravate, un autre s'est passé les doigts dans les cheveux. Ce qui m'a le plus épaté, c'est que le plus âgé d'entre eux s'est assuré que sa braguette était bien boutonnée. Parole ! Ils sont tous fous d'elle à présent. Il ne leur fallait que cette voix. Ce n'est plus un robot : c'est une fille. »

— « Et ils causent avec elle ? Vraiment ? »

— « Et comment qu'ils causent ! J'aurais dû lui coller un programme d'intonations excitantes. Ils auraient été fichus de lui demander des rendez-vous. On m'en reparlera, des réflexes conditionnés ! Ecoutez, les hommes réagissent aux voix. Aux moments les plus intimes, est-ce qu'on regarde ? Non, c'est la voix dans vos oreilles... »

— « Oui, Clinton, je crois m'en souvenir. Où est Jane pour l'instant ? »

— « Avec eux. Ils ne la lâchent plus. »

— « Bon sang ! Allez la rejoindre. Ne la perdez pas de vue, mon vieux ! »

Les appels suivants de Madarian, durant les dix jours qu'il passa à Flagstaff, ne furent pas très fréquents et son exaltation allait decrescendo.

Jane écoutait attentivement, signalait-il, et elle répondait de temps à autre. Elle avait toujours beaucoup de succès et pouvait aller où elle voulait. Mais il n'y avait pas de résultats.

— « Rien du tout ? » fit Bogert.

Madarian se mit aussitôt sur la défensive : « On ne peut pas dire rien du tout. Il est impossible de dire *rien* avec un robot intuitif. On ignore ce qui peut se passer en elle. Ce matin, elle a demandé à Jensen ce qu'il avait mangé au petit déjeuner. »

— « Rossiter Jensen ? L'astrophysicien ? »

— « Bien sûr. En fait, il n'avait pas déjeuné. Seulement une tasse de café. »

— « Ainsi Jane apprend la conversation courante. Cela justifie difficilement les dépenses... »

— « Oh ! ne faites pas l'âne ! Ce n'était pas de la conversation courante. Rien n'est courant pour Jane. Elle a posé la question parce que cela se rattachait à quelques associations d'idées auxquelles elle se livrait. »

— « De quoi peut-il bien s'agir ? »

— « Comment le saurais-je ? Si je le savais, je serais moi-même une autre Jane et vous n'auriez pas besoin d'elle. Mais il faut bien que cela ait un sens. Elle est programmée sous haute motivation en vue d'obtenir une rêponse à la question : existe-t-il une planète présentant les conditions optima d'habitabilité et de distance, et... »

— « Eh bien, informez-moi quand elle aura répondu et pas avant. Il ne m'est pas vraiment indispensable de connaître point par point la description de toutes les corrélations possibles. »

Il ne s'attendait certes pas à l'annonce d'une réussite. De jour en jour, l'intérêt de Bogert s'amenuisait, si bien que la nouvelle, quand elle lui parvint, le prit au dépourvu. Et elle arriva tout à fait à la fin.

Cette dernière communication, le message essentiel de Madarian, lui fut murmurée, pour ainsi dire. L'exaltation de Madarian avait accompli un tour complet et maintenant il était calme, sous l'effet de sa propre révélation.

— « Elle a réussi, » dit-il. « Elle a réussi. Alors que j'étais moi-même sur le point d'abandonner. Après qu'elle eut enregistré tout ce qu'il fallait au labo... et deux ou trois fois de suite, sans jamais prononcer une parole qui eût un sens réel... Bon. Je suis sur l'avion qui nous ramène. Nous venons de décoller. »

Bogert parvint à reprendre son souffle. « Ne jouez pas au plus fin, mon vieux. Avez-vous *la réponse* ? Si oui, dites-le. Et en termes simples. »

— « Elle a la réponse. Elle me l'a donnée. Elle m'a fourni les noms de trois étoiles dans un rayon de 80 années-lumière qui, selon elle, ont de 60 à 90 chances pour cent de posséder chacune une planète habitable. Les probabilités qu'une au moins des trois soit ce que nous cherchons sont de 97,2 %. Une quasi-certitude. Dès que nous serons rentrés, elle pourra nous exposer le développement du raisonnement qui l'a conduite à cette conclusion et je vous prédis que toute la science de l'astrophysique et de la cosmologie en sera... »

— « En êtes-vous sûr ? »

— « Vous croyez que je souffre d'hallucinations ? J'ai même un témoin. Le pauvre type a fait un bond d'un mètre quand Jane s'est soudain mise à débiter la solution, de sa voix magnifique. »

Ce fut alors que la météorite frappa, et dans la destruction totale de l'avion, Madarian et le pilote furent réduits à des

miettes de chair sanglante. De Jane, on ne retrouva pas un débris utilisable.

La désolation n'avait jamais été aussi profonde à l'U.S. Robots et Hommes Mécaniques. Robertson s'efforçait de puiser un réconfort dans le fait que cet anéantissement total avait parfaitement dissimulé les irrégularités dont la firme s'était rendue coupable.

Bogert secouait la tête et se lamentait : « Nous avons perdu la meilleure occasion pour les robots de devenir acceptables pour le public, d'éliminer ce fichu complexe de Frankenstein. Quelle propagande pour les robots si l'un d'entre eux avait trouvé la solution au problème de la planète habitable, après que d'autres eurent aidé à mettre au point le saut dans l'espace ! Et si du même coup nous avions fait avancer les connaissances scientifiques dans une douzaine de directions différentes, comme c'était certain... Oh ! Seigneur ! Impossible d'évaluer les bienfaits qui en auraient résulté pour la race humaine... et pour nous. »

Robertson prit la parole : « Nous pourrions construire d'autres Jane, n'est-ce pas ? Même sans le concours de Madarian ? »

— « Naturellement. Mais pouvons-nous compter sur une nouvelle corrélation qui soit la bonne ? Qui sait le niveau de probabilités qu'avait ce résultat final ? Et si Madarian n'avait eu qu'un coup de veine insensé, celui des débutants ? Rien que pour subir ensuite ce fantastique coup du sort et disparaître ? Une météorite pointée tout droit sur... C'est tout bonnement incroyable. »

Robertson reprit, dans un murmure hésitant : « Cela était peut-être... voulu. Je veux dire : peut-être que nous ne *devions* pas savoir, et que la météorite constituait le jugement... de... »

Il se tut sous le regard fulminant de Bogert.

— « J'imagine que ce n'est pas une perte sèche, » dit-il. « D'autres Jane nous assisteront de manières diverses. Et nous pouvons coller des voix féminines à d'autres machines, si cela doit encourager le public à les admettre... bien que je me demande ce qu'en penseraient les femmes. Si seulement nous savions ce que Jane 5 a bien pu dire ! »

— « Dans son dernier message, Madarian prétendait qu'il avait un témoin. »

— « Je sais ; j'y ai réfléchi. Pensez-vous que je ne me sois pas

mis en rapport avec Flagstaff ? Personne en ce lieu n'a jamais entendu Jane dire quoi que ce soit qui sortît de l'ordinaire, qui ressemblât à la réponse à notre problème, et il y aurait bien eu quelqu'un pour comprendre cette réponse si elle était venue... ou du moins pour la reconnaître comme une réponse possible. »

— « Madarian aurait-il menti ? Ou était-il fou ? Il cherchait peut-être à se couvrir... »

— « Vous voulez dire qu'il cherchait peut-être à protéger sa réputation en prétendant connaître la solution, quitte à manipuler Jane pour qu'elle ne puisse plus parler et à nous déclarer : « Oh ! désolé ! Il est arrivé un pépin ! » Je n'y crois pas un seul instant. Autant supposer qu'il a lui-même pris les dispositions pour la météorite ! »

— « Alors que fait-on ? »

Bogert dit, le ton pesant : « On retourne à Flagstaff. La réponse *doit* s'y trouver. Il faut que je pousse mon enquête, voilà tout. Je vais m'y rendre en compagnie de deux hommes du service de Madarian. Il nous faut fouiller l'endroit de fond en comble et de bout en bout. »

— « Mais vous savez, même s'il y avait un témoin et qu'il ait entendu, à quoi cela servirait-il à présent que nous n'avons plus Jane pour nous expliquer son processus de pensée ? »

— « Le moindre détail a son utilité. Jane a fourni le nom des étoiles ; les numéros de répertoire, plus probablement... aucune des étoiles portant un nom n'a l'ombre d'une chance. Si quelqu'un se rappelle l'avoir entendue parler et se souvient bien du numéro, ou s'il a entendu assez clairement pour que sa mémoire restitue l'impression sous une psychosonde au cas où il n'en aurait pas de souvenir conscient... eh bien, ce sera un commencement. Avec les résultats de la fin et les données fournies à Jane au départ, nous devrions être en mesure de reconstituer le fil de son raisonnement ; nous retrouverions peut-être son intuition. S'il en est ainsi, nous aurons gagné la partie... »

Bogert revint au bout de trois jours, silencieux et très déprimé. Quand Robertson s'informa impatiemment des résultats, il secoua la tête : « Rien ! »

— « Rien ? »

— « Absolument rien. J'ai parlé à tous les hommes de Flagstaff — à tous les savants, techniciens et même étudiants — qui ont

approché Jane si peu que ce soit, qui l'ont seulement aperçue. Ils n'étaient pas nombreux, je dois reconnaître que Madarian avait agi avec discrétion. Il n'a autorisé à la voir que ceux qui disposaient de connaissances planétologiques certaines à lui communiquer. Ils étaient vingt-trois en tout à avoir vu Jane, et douze seulement avaient eu avec elle plus qu'un échange de politesses.

» J'ai enquêté sur toutes les paroles prononcées par Jane. Ils se les rappelaient très bien. Ce sont des hommes intelligents qui s'adonnent dans leur spécialité à une expérience d'importance capitale, aussi ont-ils toutes les raisons de se souvenir. Et ils avaient affaire à un robot parlant, ce qui est déjà assez ahurissant en soi, et avec une voix d'actrice de télévision en plus. Impossible d'oublier. »

Robertson avança : « Peut-être qu'avec une psychosonde... »

— « Si un seul d'entre eux avait la plus vague idée de ce qui s'est passé, je saurais bien lui arracher son consentement à se soumettre à la psychosonde. Mais rien ne m'en fournit le prétexte et il est hors de question de sonder deux douzaines d'hommes qui gagnent leur vie avec leur cerveau. Sincèrement, cela ne servirait à rien. Si Jane avait mentionné trois étoiles en affirmant qu'elles avaient des planètes habitables, ç'aurait été comme un départ de fusées sous leur crâne! Comment un seul d'entre eux l'aurait-il oublié ? »

— « Alors peut-être qu'il y en a un qui ment, » fit Robertson d'un ton morose. « Il veut garder les renseignements à ses propres fins. Pour en tirer gloire et honneur plus tard. »

— « Et qu'en retirerait-il ? L'établissement tout entier sait bien pourquoi Madarian et Jane s'y sont rendus. Ils savent pourquoi j'y suis moi-même allé ensuite. Si à un moment quelconque de l'avenir un savant qui se trouve actuellement à Flagstaff présente soudain une théorie sur les planètes habitables qui soit à la fois parfaitement nouvelle et différente tout en restant acceptable, tout le monde au laboratoire comme dans notre firme sera aussitôt persuadé qu'il l'a volée. Jamais il ne pourrait nous convaincre. »

— « Eh bien, c'est que Madarian a dû se tromper. »

— « Je ne vois pas comment j'admettrais cela. Madarian avait une personnalité énervante — comme tous les robopsychologues, à mon avis, sans doute parce qu'ils sont plus habitués aux machines qu'aux humains — mais ce n'était pas un imbécile. Il *ne pouvait pas* commettre d'erreur dans un cas semblable. »

— « Alors... » Mais Robertson était au bout de ses hypothèses.

Ils étaient dans une impasse et durant quelques minutes ils s'entre-regardèrent tous, l'air sombre.

Robertson brisa finalement le silence : « Peter... »

— « Oui ? »

— « Demandons à Susan. »

Bogert se raidit. « Comment ? »

— « Demandons à Susan. Téléphonons-lui pour la prier de venir nous voir. »

— « Mais qu'est-ce qu'elle y pourra ? »

— « Je l'ignore. Mais elle est également robopsychologue et elle comprendrait sans doute mieux Madarian que nous. De plus, elle... Oh ! vous savez bien qu'elle a toujours eu plus de matière grise que n'importe lequel d'entre nous ! »

— « Mais elle a près de quatre-vingts ans ! »

— « Et vous en avez soixante-dix. Après ? »

Bogert poussa un soupir. Est-ce que sa langue acérée, à celle-là, avait perdu de sa virulence pendant ses années de retraite ? Il acquiesça : « C'est bon. Je vais lui demander. »

En entrant dans le bureau de Bogert, Susan Calvin jeta avec nonchalance un regard circulaire avant de fixer les yeux sur le Directeur de la Recherche. Elle avait beaucoup vieilli depuis son départ. Ses cheveux étaient d'une délicate blancheur et son visage paraissait tout fripé. Elle s'était amenuisée au point d'être presque transparente et seules ses prunelles, perçantes et fermes, semblaient lui rester de tout ce qu'elle avait été.

Bogert s'avança jovialement, la main tendue. « Susan ! »

Susan Calvin prit la main offerte et répondit : « Vous me paraissez en assez bonne santé, Peter, pour un vieillard. Si j'étais à votre place, je n'attendrais pas l'année prochaine. Prenez votre retraite tout de suite et laissez la place aux jeunes. Au fait, Madarian est mort. M'auriez-vous rappelée pour me redonner mon ancien poste ? Etes-vous donc décidés à garder les anciens encore un an après leur mort physiologique ? »

— « Non, non, Susan. Je vous ai priée de venir... » Il s'interrompit. Il ne savait vraiment pas par quel bout commencer.

Mais Susan lisait toujours aussi facilement dans sa pensée. Elle s'assit avec les précautions que lui imposaient ses jointures un peu raidies et dit : « Peter, vous m'avez convoquée parce que

cela marche très mal. Autrement vous me préféreriez morte qu'à moins d'un kilomètre de vous. »

— « Allons, Susan... »

— « Ne perdez pas votre temps en belles paroles. Je n'ai jamais eu de temps à gaspiller, même quand j'avais quarante ans, et certes encore moins à présent. Pour moi, la mort de Madarian et votre convocation sont aussi étranges l'une que l'autre, donc il doit y avoir un lien entre les deux. Deux événements insolites qui n'auraient pas de rapport, c'est d'une trop faible probabilité pour que je m'y attarde. Commencez par le commencement et n'ayez pas peur de vous révéler comme un idiot. Il y a longtemps déjà que je m'en suis aperçue. »

Bogart se racla la gorge, l'air contrarié, et se mit à parler. Elle l'écouta avec attention, levant de temps à autre une main desséchée pour le couper et lui poser une question.

Elle renifla à un moment. « L'intuition féminine ? C'est pour cela qu'il vous fallait ce robot ? Oh ! les hommes ! Devant une femme qui aboutit à une conclusion correcte, vous ne savez pas accepter qu'elle soit votre égale ou même votre supérieure en intelligence, alors vous inventez quelque chose que vous appelez l'intuition féminine. »

— « Euh... oui, Susan, mais laissez-moi poursuivre... »

Quand il lui parla de la voix de contralto de Jane, elle observa : « Il est parfois difficile de choisir entre se sentir révoltée devant le sexe masculin ou le considérer une fois pour toutes comme parfaitement méprisable. »

Bogert insista : « Laissez-moi donc continuer... »

Quand il eut fini, Susan lui demanda : « Puis-je utiliser ce bureau en privé durant une ou deux heures ? »

— « Oui, mais... »

— « Je désire examiner les divers rapports... la programmation de Jane, les communications de Madarian, vos entretiens à Flagstaff. Je présume que je peux me servir de ce beau téléphone-laser blindé et de votre sortie d'ordinateur si j'en ai besoin ? »

— « Bien sûr. »

— « Alors, allez-vous en, Peter. »

Quarante-cinq minutes ne s'étaient pas écoulées quand elle trotta jusqu'à la porte, l'ouvrit et appela Bogert.

Quand il vint, Robertson l'accompagnait. Ils entrèrent tous les deux et Susan accueillit le second d'un « Salut, Scott » peu chaleureux.

Bogert s'efforçait désespérément de deviner les résultats sur le visage de Susan, mais ce n'était qu'une figure de vieille dame revêche qui n'avait nullement l'intention de lui faciliter la tâche.

Il s'enquit d'un ton circonspect : « Pensez-vous pouvoir nous apporter de l'aide, Susan ? »

— « En plus de ce que j'ai déjà fait ? Non ! Il n'y a rien de plus. »

Les lèvres de Bogert se pincèrent de contrariété, mais Robertson intervint : « Qu'avez-vous donc fait, Susan ? »

— « J'ai un peu réfléchi ; il semble que je n'arriverai jamais à persuader quiconque d'agir de même. D'une part, j'ai pensé à Madarian. Je l'ai bien connu, vous savez. Il était intelligent, mais il était extroverti au point d'en devenir exaspérant. Je m'étais dit qu'il vous plairait, comme successeur à mon poste, Peter. »

— « C'était en effet un changement, » ne put-il se retenir de lancer.

— « Et il accourait à vous avec ses résultats dès l'instant qu'il les détenait, n'est-ce pas ? »

— « Oui. »

— « Et pourtant, son dernier message, dans lequel il dit que Jane lui a fourni la solution, a été envoyé de l'avion. Pourquoi a-t-il attendu si longtemps ? Pourquoi ne vous a-t-il pas appelé de Flagstaff, juste après que Jane lui eut dit ce qu'elle avait trouvé ? »

— « J'imagine que pour une fois il tenait à vérifier avec soin le résultat et... en fait, je ne sais pas ! Il ne lui était encore jamais rien arrivé d'aussi important ; pour une fois, il aura peut-être préféré attendre d'avoir une certitude absolue. »

— « Au contraire. Plus c'était important, moins il aurait attendu, voyons. Et s'il faisait preuve de cette patience, pourquoi ne pas tenir jusqu'au bout et se mettre dès son retour à l'usine à vérifier les résultats avec tout le matériel ordinateur que la firme pouvait mettre à sa disposition ? Bref, il a attendu trop longtemps à un certain point de vue, et pas assez à un autre. »

Robertson l'interrompit : « Ainsi, vous pensez qu'il se préparait à truquer... »

Susan parut écœuré. « Scott, ne jouez donc pas au plus inepte des deux avec Peter ! Que je continue... Un second point intéressant, c'est le témoin. Selon l'enregistrement de cette dernière

conversation, Madarian a dit : « Le pauvre type a fait un bond d'un mètre quand Jane s'est soudain mise à débiter la solution, de sa voix magnifique. » En fait, ce sont ses dernières paroles. Et la question se pose : pourquoi le témoin aurait-il sauté ? Madarian vous avait expliqué que tous étaient amoureux de cette voix et qu'ils avaient passé dix jours avec le robot, avec Jane. Pourquoi le simple fait qu'elle eût parlé les eût-il étonnés ? »

Bogert répondit : « J'ai pensé que c'était de surprise en entendant Jane fournir la réponse à un problème qui occupe l'esprit des planétologues depuis près d'un siècle. »

— « Mais ils espéraient qu'elle leur donnerait la réponse. Elle était là dans ce but. En outre, examinez la tournure de la phrase. Selon la déclaration de Madarian, le témoin a été stupéfait, et non pas simplement étonné, si vous saisissez la différence. De plus, sa réaction s'est produite « quand Jane s'est soudain mise... » — en d'autres termes, dès le début de son discours. S'étonner de la teneur des paroles de Jane eût exigé du témoin qu'il écoute un moment pour se pénétrer du sens. Madarian aurait dans ce cas dit qu'il avait fait un bond d'un mètre *après* avoir entendu Jane dire ceci ou cela. Ce serait « après » et non « quand », et le mot « soudain » n'aurait pas figuré dans la phrase.

Bogert était mal à l'aise. « Je ne pense pas qu'on puisse réduire l'affaire à l'emploi ou à l'omission d'un mot. »

— « Moi, je le peux, » rétorqua Susan, glaciale. « Parce que je suis robopsychologue. Et je peux escompter la même attitude de la part de Madarian parce que *lui aussi* était robopsychologue. Il nous reste donc à expliquer ces deux anomalies. Le retard insolite avant l'appel de Madarian et la réaction insolite du témoin. »

— « *Vous* êtes en mesure de les expliquer ? » fit Robertson.

— « Naturellement, rien qu'en recourant à la simple logique. Madarian a communiqué la nouvelle sans délai, comme toujours, ou du moins avec aussi peu de retard qu'il l'a pu. Si Jane avait résolu le problème à Flagstaff, c'est certainement de là qu'il aurait appelé. Comme il a communiqué à bord de l'avion, il est clair qu'elle n'a résolu le problème qu'après qu'il eut quitté Flagstaff. »

— « Mais alors... »

— « Laissez-moi terminer, je vous en prie. Est-ce que Madarian n'a pas quitté l'aéroport pour aller à Flagstaff dans un lourd fourgon entièrement fermé ? Et Jane dans sa caisse, avec lui ? »

— « Oui. »

— « Et sans doute Madarian et Jane dans sa caisse ont ils fait le trajet de Flagstaff à l'aéroport, au retour, dans le même véhicule lourd et fermé. Est-ce exact ? »

— « Oui, bien sûr ! »

— « Et ils n'étaient pas seuls dans ce véhicule. Dans un de ses messages, Madarian disait : « après qu'on nous eut conduits jusqu'au bâtiment administratif », et j'imagine ne pas me tromper en concluant que si on l'a conduit, c'est qu'il y avait un chauffeur, un conducteur humain, à bord de la voiture. »

— « Grand Dieu ! »

— « Votre point faible, Peter, c'est que si vous pensez au témoin d'une déclaration d'ordre planétologique, vous voyez plutôt un planétologue. Vous répartissez les êtres humains en catégories, dont vous méprisez et négligez la plupart. La Première Loi dit : « Un robot ne peut porter atteinte à un *être humain* ni, restant passif, laisser cet *être humain* exposé au danger. » Il s'agit de *n'importe quel* être humain. C'est l'essence même du point de vue robotique sur la vie. Le robot n'établit pas de distinctions. Pour lui, tous les hommes sont vraiment égaux, et pour un robopsychologue qui forcément travaille avec des hommes au niveau robotique, tous les hommes sont également égaux en tous points.

» Il ne serait pas venu à l'esprit de Madarian de dire que c'était un chauffeur de poids lourd qui avait entendu la déclaration. Pour vous, un chauffeur de camion n'est pas un savant mais un simple accessoire animé du véhicule, mais pour Madarian c'était un homme et un témoin. Ni plus ni moins. »

Bogert hochait la tête, d'un air peu convaincu. « Mais en êtes-vous *sûre* ? »

— « Bien *sûr* que j'en suis *sûre* ! Autrement, comment expliquer le second point, l'observation de Madarian sur la stupéfaction du témoin ? Jane était en caisse, n'est-ce pas ? Mais *elle n'était pas* désactivée. Selon les rapports, Madarian était toujours fermement opposé à la désactivation même momentanée d'un robot intuitif. De plus, Jane 5, comme toutes les autres Jane, était très peu bavarde. Sans doute Madarian n'a-t-il même pas eu l'idée de lui ordonner de rester tranquille dans sa boîte ; et c'est dans la boîte que les éléments du problème ont finalement trouvé leur place. Naturellement, elle s'est mise à parler. Une belle voix de contralto est soudain sortie de la caisse. Qu'auriez-vous fait à la place du chauffeur, en pareil cas ? Evidemment, vous auriez été stupéfait. C'est un miracle qu'il n'ait pas eu un accident. »

— « Mais si le témoin était ce chauffeur, pourquoi ne s'est-il pas présenté... »

— « Pourquoi ? Comment saurait-il qu'il s'est passé quelque chose de primordial, comment comprendrait-il l'importance de ce qu'il a entendu ? Et ne croyez-vous pas que Madarian lui ait remis un bon pourboire pour qu'il garde sa langue ? Souhaiteriez-vous que la nouvelle se répande qu'on a transporté illégalement un robot en activité à la surface de la Terre ? »

— « Mais se rappellera-t-il ce qui a été dit ? »

— « Pourquoi pas ? Il se peut qu'à vos yeux, Peter, vous pour qui un chauffeur n'est qu'à un degré au-dessus du singe, il soit a priori incapable de mémoire. Mais il y a des chauffeurs qui ne manquent pas de cervelle. Les déclarations de Jane étaient particulièrement remarquables et le conducteur s'en rappelle peut-être une partie. Même s'il se trompe pour certaines lettres et numéros, nous ne nous occupons plus que d'un ensemble bien délimité, vous savez, les 5 500 étoiles ou constellations qui se trouvent dans un rayon d'environ 80 années-lumière. Je n'en ai pas vérifié le nombre exact. Mais vous pouvez procéder au choix correct. Et si nécessaire, vous aurez tous les prétextes pour utiliser la psychosonde... »

Les deux hommes la regardaient fixement. Finalement, Bogert, qui avait peur d'y croire, murmura : « Comment pouvez-vous être si *sûr*e de ce que vous avancez ? »

Susan faillit lui répondre : « Parce que j'ai communiqué avec Flagstaff, idiot ! Et parce que j'ai parlé au chauffeur de camion et qu'il m'a raconté ce qu'il a entendu. Et parce que j'ai fait procéder à des vérifications sur l'ordinateur de Flagstaff et qu'on m'a indiqué les trois seules étoiles qui correspondent aux renseignements fournis. Et parce que j'ai leurs noms dans ma poche ! »

Mais elle se contint. Qu'il fasse lui-même ses classes. Elle se leva lentement et répondit d'un ton sardonique : « Comment je puis en être sûre ?... Eh bien, disons tout simplement grâce à l'intuition féminine ! »

Traduit par Bruno Martin.
Titre original : Feminine intuition.

Revue des livres

EN TERRE ETRANGERE par Robert A. Heinlein

« En terre étrangère *vint, et les hommes se dressèrent contre leurs frères, les femmes contre leurs maris, les enfants contre leurs parents...* »
(Richard Wacongne : *Histoire de la science-fiction des origines à nos jours.* Chapitre XV : *Le grand schisme.* OPTA - 1998.)

Après les multiples controverses qui ont divisé le fandom anglo-saxon sur Robert Heinlein et ses convictions politiques, controverses dont nous n'avons recueilli que de faibles échos (on se souviendra peut-être de l'algarade de Maxim Jakubowski contre Heinlein dans son article *L'année dernière au Mount Royal* — *Fiction* n° 145 — et des réactions qu'elle suscita), il fallait bien que l'onde de choc atteigne un jour ou l'autre nos trop paisibles contrées. Que reproche-t-on à l'auteur de *Une porte sur l'été (Fiction* n°ˢ 61 à 63) ? Principalement, de professer des opinions anti-démocratiques. Dans un livre comme *Starship troopers* il suppose que, pour avoir le droit de vote, les citoyens doivent passer deux années dans l'armée, école d'altruisme (!) et de courage quotidien. Et Heinlein en arrive presque à se demander si les civils peuvent être considérés comme des humains...

Nous n'avions malheureusement que peu d'occasions de participer aux réjouissances ; en effet, si les traductions s'accumulaient, il s'agissait la plupart du temps de livres plus particulièrement destinés aux jeunes, comme *Transfuge d'outre-ciel (Fiction* n°ˢ 47 à 49), ou *Pommiers dans le ciel. L'enfant de la science* présentait bien un futur assez déplaisant mais, à l'époque, l'habitude n'était pas encore prise de faire une analyse idéologique des romans. O joie ! *En terre étrangère* vient enfin nous mettre à jour sur les bizarres théories de Monsieur Heinlein. Mieux, les qualités littéraires du second livre de la collection *Ailleurs et Demain* sont âprement discutées : nous ne pensons pas trahir un secret en dévoilant que Michel Demuth, Jacques Goimard, Demètre Ioakimidis et même notre vénérable rédacteur en chef sont hostiles à ce roman. D'un autre côté, William Atheling (James Blish) en a fait dans *The issue at hand* une critique élogieuse.

Entre ces deux jugements extrêmes, il y a de la place pour bien des nuances ; c'est pourquoi, tout en posant au départ que *En terre étrangère* nous a largement intéressé, nous essaierons de montrer la Gloire et la Honte de cet énorme roman, ou plutôt de Robert Heinlein, puisque l'auteur est pleinement responsable de son œuvre.

On pourrait soutenir, avec quelques raisons, que *En terre étrangère* est un catalogue des opinions (ou des préjugés) de Heinlein. En effet, celui-ci aborde les questions politiques, aussi bien que morales, tout en n'oubliant pas de nous parler art et théologie ; mais ces sujets multiples et disparates sont fermement enserrés dans une intrigue passionnante.

C'est un triste jour que celui où Valentin Michael Smith arrive sur l'étrange planète à la pesanteur cruelle que ses habitants nomment Terre. Comment vivre dans un pays où les anciens ne se manifestent jamais pour guider vos actes ? Et comment comprendre des êtres qui passent leur temps à se hâter frénétiquement de nulle part à nulle part, au lieu de se conformer aux sages martiens, « *de chérir et contempler les œufs afin de les encourager à mûrir (...) et persuader les nymphes accomplies d'abandon-*

ner leurs jeux enfantins et de se métamorphoser en adultes » ? Car V.M. Smith, né sur le premier vaisseau terrien à destination de Mars et seul survivant de l'expédition, croit être un Martien ; c'est d'ailleurs bien normal, n'a-t-il pas été élevé par les natifs de la planète rouge dans le respect des coutumes séculaires ? Mais, bien vite, Smith s'adaptera aux habitudes terrestres ou plus exactement il les modifiera à sa convenance, car celui qui regardait avec délices « *un cousin aux longues pattes cheminer au plafond* » en « *se demandant s'il s'agissait d'un petit homme* » se transformera en un être à la puissance de pénétration phénoménale, créateur d'une religion ultra-matérialiste dont il deviendra le premier prophète et le premier martyr.

Nous avons donné ici quelques vertèbres et une côte ou deux du squelette qui soutient tout le corps du récit. Les événements qui forment la colonne vertébrale de *En terre étrangère* sont bien plus nombreux ; quant aux sous-intrigues, aux digressions et même aux sermons, ils sont impossibles à chiffrer tellement ils grouillent, se bousculent, se marchent sur les lignes à chaque page... Alors, plutôt que d'examiner toutes les polémiques que provoque Robert Heinlein, nous allons nous intéresser à quelques points particulièrement caractéristiques, en approchant petit à petit du centre du cyclone.

Dans la première partie du roman, Heinlein peint une multitude de personnages avec une attention pour les détails digne de Gustave Moreau. Gillian Boardman, Ben Caxton, le secrétaire général Douglas sont tous des individualités qu'on aimerait connaître plus à fond, mais qui disparaissent pratiquement dans la seconde partie, quand les choses deviennent un peu trop ésotériques et que Heinlein n'a plus le temps de s'occuper d'eux, perdu comme il l'est dans des considérations érotico-philosophico-religieuses. Pourtant, deux noms restent constamment au premier plan : ceux de Valentin Michael Smith et de Jubal E. Harshaw.

Michael Smith ne peut être confondu avec Candide ou le Huron car, s'il observe nos us et coutumes avec des yeux neufs, ce n'est qu'en partie pour les ridiculiser ; tout au contraire, bien des institutions terriennes lui paraîtront supérieures aux martiennes lorsque *Son éducation excentrique* parviendra à son terme, et, plutôt que de pleurer sur la bêtise humaine, il partira en croisade pour imposer ses étranges idées à un monde incrédule. Peut-être vous demandez-vous comment ce presque Martien, écrasé par la pesanteur, dépassé par le plus simple concept, peut se retrouver quelque temps plus tard à la tête d'une religion ? C'est que Valentin Michael Smith est une personne qui sort pour le moins du commun : son enfance, au contact des anciens de Mars, a développé en lui à peu près tous les pouvoirs psychiques imaginables... et même quelques autres. Voyons, vous plairait-il de faire léviter une douzaine d'objets à la fois ? Non ? Alors vous préféreriez sans doute pouvoir projeter vos ennemis dans la quatrième dimension ? Mais, si vous êtes résolument pacifique, peut-être aimeriez-vous posséder le don de télépathie ? Ou ralentir votre perception du temps jusqu'à ce que des secondes passent comme des heures ? Smith peut faire cela et bien plus encore. Une scène est à ce point de vue très significative : il s'agit de celle où notre ami, qui s'est très bien habitué à la gravité terrestre depuis qu'il s'est « pensé » des muscles, se trouve au fond d'une piscine (il adore l'eau !) et occupe sa solitude à revoir en esprit le *Webster, Nouveau Dictionnaire International de la Langue Anglaise*. Nous vous accordons que cela ne dépasse pas les possibilités du plus petit des surhommes, mais, ce qui est un peu moins courant, c'est qu'entre *Sorbe* et *Sorbet*, Smith trouve le temps de surveiller les environs par l'intermédiaire de son corps astral, tout en projetant dans le néant une armée de policiers avec armes et bagages (et hélicoptères)... Heinlein aurait pu écrire là de la science-fiction à bon marché, du type Batman, mais il retourne la situation complètement en sa faveur grâce au personnage de Valentin Smith, si plein du désir de bien faire. Smith n'est d'ailleurs pas tellement sympathique que *désarmant* ; l'idée du Mal est tellement éloignée de lui qu'il semble hors d'atteinte, converser avec lui serait comme parler à une enceinte acoustique, car il n'est pas là pour écouter mais pour transmettre... C'est pourquoi il est dangereux, comme tous les fanatiques.

Le second personnage principal de *En*

terre étrangère est Jubal E. Harshaw, qui peut être considéré comme le porte-parole de Heinlein ; c'est une sorte de Delly qui passe son temps à dicter des récits d'une sentimentalité écœurante et à donner son avis sur tout. Et il ne s'en prive pas ; la majorité des rancœurs de Robert Heinlein sont rassemblées là : par exemple, semblable en cela à tous ses confrères, il n'aime pas que les rédacteurs en chef « améliorent » ce qu'il écrit et, comme il sait bien que les dits rédacteurs en chef ne peuvent pas plus s'empêcher de trifouiller les manuscrits qu'ils reçoivent que de cesser de respirer (H.L. Gold en est un exemple célèbre), il se venge en mettant dans la bouche de Jubal cette formule terrible : « *Il faut bien donner à un éditeur quelque chose à changer, pour ne pas le frustrer. Lorsqu'il a mis sa petite crotte dedans, il trouve que ça sent meilleur.* » Jubal Harshaw se permet aussi quelques remarques frappantes, sinon très originales ; il nous rappelle entre autres que nous sommes tous des « sales égoïstes » : « *Vous ne me devez rien. C'est impossible, car je ne fais jamais une chose qui ne me plaît pas. Personne, d'ailleurs, mais moi je le sais.* » Et, plus loin : « *Reconnaissance est un euphémisme pour ressentiment.* » Arrivé à ce point, on commencera peut-être à se rendre compte que, si la grande qualité de ce livre réside dans son ampleur, dans la complexité des thèmes enchevêtrés, son principal défaut aussi ; c'est pourquoi nous sommes assez étonnés de voir les enthousiasmes, comme les réactions de rejet, que l'ouvrage a pu susciter.

Mais il y a encore plusieurs points qui font que *En terre étrangère* vaut largement d'être lu, les deux principaux étant le sexe et la religion. Il est assez difficile de les séparer, car l'un participe à l'autre quasi-inextricablement. Alors que, pour Pasolini, les relations sexuelles en dehors des normes fournies par le mariage faisaient éclater le carcan social, pour Robert Heinlein, elles s'inscrivent dans une cérémonie de rapprochement qui est au centre de sa religion, ce qui entraîne immédiatement des partouzes monstres, puisque, dans la communauté heinleinienne, le rapprochement est l'équivalent de notre serrement de mains, mais sans avoir le caractère machinal que nous lui donnons. On comprendra alors pourquoi ce livre, qui prône l'amour de tous avec tous, est tellement populaire dans les milieux de l'*underground* américain. La publicité aux Etats-Unis appuie d'ailleurs lourdement sur ce fait : « *...un secret qui le rendait irrésistible pour les femmes (...) Il voulait réformer un monde immoral en lui apportant la paix.* » Mais il ne faudrait pas prendre *En terre étrangère* pour l'*Emmanuelle* de la science-fiction ; au contraire, il traite le sujet avec la révérence un peu craintive, un peu froide, qui sied à un acte religieux.

Cela fait bien des années que Robert Heinlein semble trituré par le problème de la foi ; dans *Si ça arrivait... (Histoire du futur,* tome 2) il écrivait déjà :

« Tu es un... athée. N'est-ce pas ? »

Je le vis pâlir. « Ne me redis jamais cela. »

Je m'avouais incapable de le comprendre, mais je ressentis un immense soulagement. « Ce n'est donc pas vrai ? »

Ce passage est déjà très significatif, mais, jamais plus que dans *En terre étrangère,* ses préoccupations religieuses n'ont été aussi apparentes. Analyser en détail le dogme créé de toutes pièces par Heinlein nous mènerait trop loin ; nous nous contenterons donc d'une rapide revue de ses principaux articles de foi. Comme toujours les contradictions abondent, et la plus belle d'entre elles repose dans le fait que notre auteur hésite constamment entre un mono et un polythéisme : il écrit plusieurs fois que toute personne capable de comprendre la phrase « *Tu es Dieu* », qu'elle soit d'accord ou non avec celle-ci, *est* Dieu, et comme un Dieu ne peut pas mourir, ceux qui quittent la vie terrestre se retrouvent dans un endroit indéterminé, une sorte de salle d'attente, où, avant de se réincarner, ils continuent à s'occuper de leur planète. Tout cela serait assez cohérent si, dans une des conversations entre dieux, l'un d'entre eux ne faisait pas allusion à un *« patron qui veut du rendement »*... Si tout être pensant est Dieu, on peut en déduire une intéressante conséquence : il n'y a pas de punition des péchés ; les pires actions entrent dans un schéma déterminé par *Ceux qui s'occupent de la troisième planète* — leurs auteurs semblent d'ailleurs devenir bons et dévoués lors-

qu'ils ont passé quelque temps au « ciel ». On voit ici la bonne excuse pour se débarrasser des gêneurs : c'est dans l'ordre des choses et, après tout, ils ne meurent pas *vraiment* !

Les Martiens qui ont fini leur première vie, les Anciens, restent, eux, sur leur planète d'origine et dirigent la vie de leurs « descendants » (si on peut encore employer ce mot pour des êtres dont la sexualité diffère tant de la nôtre.) Nous aurions aimé que Heinlein développe plus la partie de l'ouvrage consacrée à la quatrième planète, car c'est un pays tout à fait fascinant : lorsqu'ils ont quitté l'état de nymphe, les Martiens adultes passent leur temps à *gnoquer* ce qui les entoure — gnoquer signifie en gros *comprendre*, mais avec le sens plus profond de « coïncider avec », un peu comme l'intuition bergsonienne, qui n'exclut pas la haine si l'objet que l'on a compris totalement est « mauvais ». Les Martiens ne sont pas pressés, ils ont mis plusieurs milliers d'années à percevoir dans sa plénitude la nécessité artistique de détruire la cinquième planète et, au moment où Valentin Michael Smith réforme la Terre, ils se heurtent à un problème important : *« Peu avant, à l'époque du Terrien César Auguste »*, un artiste s'est désincarné avant de terminer son œuvre, puis l'a finie comme Ancien. Des questions cruciales se posent alors : *« S'agit-il d'une nouvelle forme d'art ? Est-il possible de produire d'autres œuvres de cette sorte en désincarnant par surprise les artistes au cours de leur travail ? Les Anciens ruminaient les possibilités passionnantes depuis des siècles, et les Martiens incarnés attendaient impatiemment leur verdict. »* Il est probable que, vers l'an 4000, les Anciens pourront s'occuper du cas de la troisième planète...

Heinlein est un auteur de métier, un des meilleurs sur le plan technique : il parvient à planter des décors extrêmement riches et à se lancer dans de multiples digressions sans ralentir l'action, sauf à certaines pages sur lesquelles nous allons revenir. Solide écrivain de science-fiction classique, il nous offre ici plusieurs pages mémorables qui font de son livre un *« fascinant pot-pourri »*, ainsi que le remarque James Blish, et dans cette dernière remarque on perçoit déjà quelles sont ses limitations.

En terre étrangère manque tout d'abord d'unité ; c'est un livre qui parle de tout et de rien, passe d'un sujet à l'autre, revient en arrière, se contredit... Il semble bien que Robert Heinlein se soit attelé à une tâche au-dessus de ses forces ; l'histoire de ce roman le montre clairement. *En terre étrangère* est formé de la première partie d'un récit satirique « à la Voltaire » commencé dans les années cinquante et jamais achevé, faute d'inspiration, auquel Heinlein a ajouté une seconde partie, écrite près de dix ans plus tard, qui en change totalement l'optique. Cela suffirait amplement à compromettre l'unité de l'ouvrage, mais Heinlein a parachevé l'entreprise en coupant un tiers du manuscrit original, ce qui a certainement supprimé des pièces maîtresses de la mosaïque.

Ensuite, cette impression de confusion est aggravée par le fait que Robert Heinlein semble ne pas avoir coupé les passages qui mériteraient de l'être. Nous pensons en particulier au long, si long discours de Jubal Harshaw sur l'utilité du cannibalisme qui vient inutilement entraver les événements, sans apporter d'élément susceptible de nous faire mieux comprendre la psychologie du personnage. A moins que Heinlein ne soit *vraiment* convaincu des vertus du cannibalisme ? La tendance à faire des sermons est d'ailleurs beaucoup plus nette ici que dans les autres ouvrages de l'auteur, et c'est bien triste ; n'est-il pas passé maître dans l'art de peindre tout un arrière-plan, de dresser des théories sans que le lecteur, emporté dans le torrent des événements, s'en aperçoive ?

Enfin, et surtout, Robert A. Heinlein, qui professe des idées tellement radicales quand il s'agit de questions sexuelles, est un réactionnaire dans l'âme pour tout ce qui concerne les autres sujets. C'est bien son droit, et, dans d'autres circonstances, nous aurions gardé sur la question un silence discret, mais certaines de ses remarques vont tellement loin qu'il nous est impossible de ne pas réagir, tout en sachant fort bien qu'il s'agit d'opinions personnelles, donc subjectives, donc sujettes à caution.

La principale caractéristique des idées de Monsieur Heinlein est de laisser à peu près de côté toute notion de démocratie ; une phrase comme « tous les

hommes sont égaux » doit sans doute jeter cet auteur dans d'atroces convulsions. Nous avions déjà remarqué plus haut que, dans le système théologique de *En terre étrangère*, le meurtre n'était pas un crime, mais, comme seuls les membres de la secte de Valentin Michael Smith ont développé des pouvoirs supranormaux, ce sont eux qui décident souverainement qui vivra et qui se « désincarnera ». Bien entendu, seule une petite élite sera initiée aux secrets de la parapsychologie ; les autres, ce sont les « *jobards* », les « sots », ceux dont il est inutile de s'occuper car ils disparaîtront vite de la surface de la Terre : « *En l'espace de quelques générations les sots dépériront et ceux qui posséderont ta discipline hériteront de la Terre* ». C'est sans doute ce que Heinlein appelle quelque part « *l'indispensable sélection naturelle* ». Il prend d'ailleurs beaucoup de précautions pour nous faire croire que les disciples de Smith ne peuvent se tromper (après tout, ils savent gnoquer), mais nous nous apercevons bien vite qu'ils ne sont pas meilleurs que ceux qu'ils sont censés remplacer. Ils sont jaloux par exemple, ou plutôt *racistes*, car ils ne sont hostiles qu'aux personnes extérieures à leur secte : « *Que gnoquerais-tu si un de ces jobards m'approchait d'un peu trop près ?* » « *Je gnoque qu'il disparaîtrait.* » Heinlein cache quelquefois bien son jeu, comme lorsqu'il remarque que la véritable raison d'être de l'herbe est « *de se faire marcher dessus* », mais que penser de cette phrase qui soulève bien des réminiscences : « *Un Fostériste mort est un bon Fostériste* » ou de celle-ci, que nous trouvons particulièrement abjecte : « *Faire le bien, c'est comme traiter les hémophiles. Le seul véritable traitement est de les laisser saigner à mort avant qu'ils ne donnent le jour à d'autres hémophiles* » ?

Robert A. Heinlein énonce encore toute une série d'opinions bien particulières que nous vous livrons en vrac : peut-être ne le saviez-vous pas, mais « *l'argent est un grand symbole structural destiné à équilibrer, à guérir et à rapprocher* ». Après cette belle définition, vous ne vous étonnerez certainement pas d'apprendre que Jubal Harshaw est un nationaliste invétéré — « *réactionnaire dans l'âme, Jubal avait déchiré ses papiers militaires le jour où les Etats-Unis cessèrent d'avoir leur propre armée* » — et un fervent défenseur des thèses défendues par notre cher ministre de la Culture : « *Un artiste soutenu par le gouvernement est un incapable et une putain.* » Monsieur Michelet aurait sans doute été moins véhément, mais sa pensée aurait pris un cours similaire. Il va sans dire que Heinlein n'aime pas beaucoup les artistes modernes, car ils « *se livrent à une masturbation pseudo-intellectuelle* », et que compatir aux ennuis des autres lui semble dangereux : « *La plupart des névroses ont leur origine dans l'habitude malsaine de se vautrer dans les ennuis de cinq milliards d'étrangers.* » Arrêtons là notre inventaire ; il est loin d'être complet, mais nous croyons en avoir assez dit pour vous permettre de vous faire une idée sur les options morales et politiques de l'auteur de l'*Histoire du futur*.

Passionnant et ennuyeux, fascinant et hideux, *En terre étrangère* est un livre de contrastes. Sa lecture est une expérience qu'il faut avoir vécue, car on vit ce roman ; il n'est que de voir les réactions passionnées qu'il déclenche pour en être convaincu ; en ce sens, Gérard Klein a eu pleinement raison de l'inscrire comme second titre de sa collection *Ailleurs et Demain*. Nous espérons toutefois ne pas être ensevelis sous ce genre d'ouvrages mi-chair, mi-poisson, pour lesquels on ne peut ni laisser éclater sa joie ni déverser son fiel, et qu'on nous donnera plutôt beaucoup de petits *Vagabonds*.

Marcel THAON

En terre étrangère (Stranger in a strange land), par Robert A. Heinlein : Robert Laffont, collection « Ailleurs et Demain »

LE COFFRE D'AVLEN par L. Sprague de Camp

Lion Sprague de Camp fait partie de ces auteurs américains dont le nom est bien connu de l'amateur français mais qui restent encore à découvrir. Toute-

fois, s'il n'est nullement étonnant qu'un Leiber ou un Russep connaissent en France un certain renom malgré le peu d'ouvrages publiés — la qualité corrigeant l'insuffisance de la quantité —, la notoriété de Sprague de Camp a de quoi surprendre. Il n'est pas possible en effet qu'il ait acquis son auréole avec *Le règne du gorille (Genus homo)*, écrit en collaboration avec P. Schuyler Miller et paru au *Rayon Fantastique*. *La couronne de lumière (Rogue queen)*, publié dans la même collection, se situe par ailleurs à une date où l'auteur jouissait déjà d'une certaine réputation. Entre ces deux œuvres, rien ne permet pourtant d'établir comment Sprague de Camp a pu se distinguer. *Fiction* avait publié *Le bar de Gavagan (Gavagan's bar)* et *Un fameux cordon bleu (The green thumb)* dans les numéros 8 et 15, c'est-à-dire avant mars 1955, mais il fallut attendre septembre 68 pour lire *Dans la salle des morts (The hall of the dead)*, récit tiré d'une idée de Robert E. Howard. En dehors de ces textes, nous ne trouvons que *La vouivrerie (Wyvernhold)* dans le numéro 37 de *Satellite*, *La girafe bleue (The blue giraffe)* dans *Escales dans l'infini*, la fameuse anthologie de G. Gallet qui révélait *Shambleau*, et enfin *L'exalté (The exalted)* dans *Fiction spécial* numéro 8 : *L'âge d'or de la science-fiction*. Même si l'on ajoute *Chasse cosmique (Cahiers de la SF)* et *Ne chasse pas qui veut le dinosaure* (dans *Galaxie* ancienne série numéro 3), le butin reste maigre et l'énigme du renom de Sprague de Camp d'autant plus persistante que cet écrivain est surtout connu par ses récits d'*heroic fantasy* alors que son œuvre traduite n'en contient que trois — *La vouivrerie*, *Dans la salle des morts* et, plus récemment, *L'œil de Tandyla*, paru dans le numéro 184 de *Fiction* —, le reste ressortissant plutôt à la science-fiction traditionnelle.

Heureuse surprise donc que la publication chez Denoël du *Coffre d'Avlen*, roman entier de *sword and sorcery* — et non recueil de nouvelles comme le mentionne par erreur la page de garde — qui devrait permettre au mythe de Camp de commencer à coïncider avec la réalité. C'est à croire qu'un bon ange veille sur la carrière française de cet auteur, car il n'est pas question d'envisager que le directeur de la collection *Présence du Futur* ait lu le « chapeau » de la rédaction de *Fiction* précédant *Dans la salle des morts* : la réédition à court terme de certain roman de Simak paru dans *Galaxie* pendant l'été 69 montre assez que ce qui se publie chez Opta en matière de science-fiction ne doit pas encombrer sa table de nuit.

Cela dit, que contient ce *Coffre d'Avlen* ? Nous y trouvons d'abord une série d'aventures assez agréables à suivre mais sans grandes surprises dans l'ensemble. Un roi de Xylar (contrée d'un Moyen Age parallèle), Jorian, parvient, grâce aux enchantements du magicien Karadur, à sauver sa tête menacée par une coutume que l'on pourrait assez bien apparenter à une partie de rugby hara-kiriesque. Obligé de fuir son pays et ses femmes, il part en quête du coffre d'Avlen que convoitent les sorciers « altruistes » pour prendre le dessus sur les sorciers « bienfaiteurs ». Au cours de ce voyage, qui tient tout à la fois de l'Odyssée et des expéditions de Sinbad le marin, il connaît des tas d'ennuis provoqués le plus souvent par la distraction de son ami Karadur ou par sa trop grande confiance en lui. Il parvient néanmoins à subtiliser le coffre à la princesse-serpent Yargali puis à le porter jusqu'à l'endroit où a lieu le conclave des magiciens.

C'est surtout au niveau du détail que le livre prend de l'intérêt. Sans pour autant les plagier, Sprague de Camp a parfaitement assimilé *Les mille et une nuits* et nous plonge dans cette sorte de rêverie que devait connaître le sultan Schahriar en écoutant Shéhérazade. Paysages exotiques, villes étranges, hommes savamment caricaturés, demoiselles dévêtues, dansent sous les yeux tout au long des chapitres. Mieux encore, et poussant en cela plus avant dans le système narratif de la divine conteuse, Sprague de Camp permet à ses héros de narrer à leur tour d'autres histoires qui s'imbriquent ainsi dans la linéarité du récit. Enfin, pour notre esbaudissement, il émaille le texte de scènes, de réparties et de gags typiquement rabelaisiens. Il faut avouer qu'on est d'abord surpris de voir l'*heroic fantasy* traitée sur le mode de la plus grasse paillardise, mais le pittoresque parler et les jurons savoureux de Jorian (« *Par le cul d'airain d'Imball... Par les tétons ivoi-*

rins d'Astis ») comme les formules grivoises de Vanora, solide ribaude s'il en fut, collent aussi bien aux personnages qu'à la désinvolture générale du récit. L'un des passages les plus truculents nous est fourni par la rencontre de Jorian avec la princesse-serpent dont les « *seins étaient les plus étonnants qu'il eût jamais vus. Plus gros que des melons — en fait, aussi gros et ronds que le pis d'une vache laitière... C'était une femme d'une remarquable beauté.* »

Sorte de Cugel l'astucieux engauloisé, Jorian est finalement un plaisant compagnon dont les nombreuses déconvenues n'entament jamais la bonne humeur. L'épisode du « Dragon d'Argent » où il se fait dépouiller par le sorcier Porrex et son compère Laziendo est un des plus séduisants. Quant au petit dieu Tvasha, il vaudra à notre héros d'autres surprises non moins cuisantes et savoureuses. C'est un peu une nouvelle ver sion de Charybde et Scylla. En fin de compte, Jorian sortira de cette aventure seul et démuni de tout excepté son habileté, sa faconde et son charme robuste. Alors, de paladin, il se fera baladin pour se procurer sa pitance, ce qui ne nous laissera pas sur notre faim.

S'il n'y a pas lieu de porter aux nues ce livre-divertissement, il faut pourtant reconnaître qu'il apporte un vent de fraîcheur à la collection *Présence du Futur* durant quelque temps éprouvée par on ne sait quelle maladie. Après *L'univers en folie*, réédition attendue du chef-d'œuvre de Fredric Brown, ce volume semble augurer un redressement dont personne ne se plaindra. Et si Sprague de Camp avait l'heur de ne pas déplaire en ces temps de littérature constipée, peut-être serait-il possible d'espérer voir éditer un jour *The tower of Zanid, Lest darkness fall, Salomon's stone* que nos amis transalpins connaissent depuis longtemps, ou mieux encore *The incomplete enchanter*. En attendant, ce *Coffre d'Avlen* mérite d'être ouvert car il recèle d'assez toniques enchantements, « par la barbe d'airain de Zevatas » !

Pierre MERLIN

Le coffre d'Avlen (Goblin tower), par L. Sprague de Camp : Denoël, collection « Présence du Futur ».

LA RESERVE DES LUTINS par Clifford D. Simak

Imaginons... Imaginons l'improbable, l'incroyable, l'impossible. Imaginons un directeur d'une collection de science-fection qui n'aimerait *pas* la science-fiction. Si cet être mythique existait vraiment, il est bien évident qu'il ne lirait pas les revues spécialisées et que le mot *Galaxie* évoquerait tout au plus dans son esprit le nom de la Voie Lactée et peut-être celui d'un avion géant. Il ne faudrait alors pas s'étonner qu'il publie un livre déjà paru quelques mois plus tôt chez un autre éditeur, engageant les frais d'une nouvelle traduction. Et nous n'avons éprouvé aucune surprise lorsque *La réserve des lutins* par Clifford Simak, sorti dans la collection *Présence du Futur* s'est révélé n'être autre que *La planète des ombres (Galaxie* n°s 60 à 62) affublé d'un nouveau titre.

Dans un monde régi par l'entropie, il est logique que tout aille en se dégradant ; mais, quand on atteint le fond de l'abysse, comment descendre plus bas ? Car enfin, il semble bien qu'à moins de publier l'œuvre complète de François Mauriac, *Présence du Futur* soit obligée de refaire surface. A ce point de vue, si *La réserve des lutins* doit marquer le renouveau d'une collection autrefois respectée, nous avalerons la pilule sans faire trop de grimaces ; mais si elle doit continuer à se moquer des amateurs, comme elle le fait depuis des années, nous nous résignerons à ne plus considérer cette série que comme un sous *Fleuve Noir* à prétentions intellectuelles. Il ne serait pourtant pas bien difficile de publier d'excellents romans inédits, le choix ne manque pas d'Anderson à Zelazny ; mais, pour publier des ouvrages intéressants, il faudrait d'abord les avoir lus...

S'il y a quelque chose d'amusant dans cette triste affaire, c'est que *Présence du Futur* imite l'ancienne édition de *Galaxie*, à quelque douze années d'intervalle : on se souviendra peut-être que, dans ses numéros 56 et 57, la pre-

mière incarnation de *Galaxie* avait publié une version tronquée du roman d'Alfred Bester, *Jusqu'aux étoiles*, que l'on avait pu lire chez Denoël l'année précédente sous le titre *Terminus les étoiles*. Sept numéros plus tard, *Galaxie* cessait de paraître...

Nous ne tenterons pas d'analyser en détail *La réserve des lutins*, puisque la plupart des amateurs auront déjà pu se faire une opinion sur ce livre, mais, pour ceux qui ne lisent que *Ficiton*, nous en donnerons un résumé rapide.

Les événements se centrent sur un mystérieux *artefact*, cet étrange objet qu'une expédition temporelle a arraché aux griffes du passé. Les habitants évanescents de la planète de Cristal, race dont la genèse a suivi de peu celle de l'univers mais dont la fin est proche, seraient prêts à échanger leurs connaissances — et elles touchent à l'infini — contre l'artefact. Cette proposition ayant conféré à une relique sans grand intérêt apparent une importance extraordinaire, il est donc logique que la race des Rouleurs, qui dispute la suprématie de la Galaxie aux Terriens, essaie de s'emparer de l'artefact. Comme toujours dans ce genre d'histoires, les autorités humaines ne sont pas prévenues du marché proposé par la planète de Cristal ou ne veulent pas y croire, ce qui implique que le héros, Peter Maxwell, aidé de quelques amis, se retrouvera seul contre des ennemis implacables. Notons encore que les amis de Peter Maxwell sont d'espèces un peu spéciales : il s'agit d'un fantôme, d'un homme de Néanderthal, d'un tigre à dents de sabres et (évidemment) d'une jeune fille. A ce groupe hétéroclyte il faut ajouter le Petit Peuple des Gobelins, des Trolls, des Sylphes...

Le Petit Peuple semble d'ailleurs beaucoup intéresser Clifford D. Simak ces temps-ci, puisqu'on l'avait déjà vu apparaître dans *Le principe du loup-garou* où il jouait un rôle épisodique. Il pourrait d'ailleurs donner matière à des romans intéressants, et nous sommes sûrs qu'un Simak au début de sa carrière aurait tiré des variations passionnantes sur le sujet, mais l'auteur de *Demain les chiens* a bien mal vieilli... Nous ne prétendrons tout de même pas que *La réserve des lutins* surpasse *Eterna* en nombre d'inepties par ligne, déficience de construction et inintérêt de l'histoire ; ce serait difficile. Non, au contraire, *La réserve des lutins* contient quelques passages bien venus ; la première partie notamment, avec la présentation des nombreux personnages et l'exposition du problème, est assez prenante, mais l'intérêt se perd rapidement. Ceci est dû, d'après nous, à deux raisons principales : d'un côté, Simak construit ses récits sur du vent, et encore ne déplace-t-il pas assez d'air pour gonfler un ballon ; d'un autre, il est incapable de provoquer chez son lecteur des sentiments d'angoisse, de peur ou même de gêne.

Pour comprendre ce dernier point, il suffit de voir comment les menaçants Rouleurs peuvent devenir des petites bêtes de plus en plus inoffensives au fur et à mesure que le roman approche de son terme. Il semble que Simak se soit laissé prendre au jeu de la science-fiction pastorale et bon enfant, au point de devenir incapable d'écrire autre chose. Nous nous rappelons encore avec grand plaisir les aimables extra-terrestres de *Honorable adversaire* (dans le recueil de nouvelles *La croisade de l'idiot)*, mais nous nous rappelons aussi l'atmosphère étouffante de *Bonne nuit, Mr. James* (que l'on peut trouver entre autres dans le volume *Tous les pièges de la Terre)*. En ce temps-là, l'auteur américain savait encore adapter son style à son sujet, ce qui n'est plus le cas maintenant, et c'est bien dommage.

Tout comme il est dommage de voir Simak se lancer dans un roman avec deux ou trois petites idées comme bagages, alors qu'elles suffiraient à peine à inspirer une *short-short* à Fredric Brown — le Fredric Brown de *L'univers en folie*, de *Fantômes et farfafouilles*, bien sûr, car, s'il reprenait la plume, nous aurions peut-être de mauvaises surprises... Il faut tout de même avouer que Simak sait assez bien cacher les faiblesses de ses thèmes en présentant des personnages plaisants, susceptibles de détourner l'attention du lecteur pendant que la montagne accouche de sa souris. Mais cette habileté technique ne peut cacher complètement le fait que *La réserve des lutins* est un de ces romans où on se retrouve exactement au point de départ après deux cents pages d'intrigues complexes. Quoique les exem-

ples de livre-ourouboros ne manquent pas (citons *Créateur d'univers* d'A. E. van Vogt et *The stars, like dust...* d'Isaac Asimov), nous pensons que ce genre d'ouvrages ne peut faire que du mal à la science-fiction. Alfred Bester écrivait dans le *Fiction* n° 104 : « *Le soussigné en veut à ces auteurs qui partent d'une broutille et en font une histoire en se contentant de la dissimuler au lecteur (...) C'est une malhonnêteté littéraire (...) Un bon auteur commence son récit là où écrivain médiocre termine le sien (...) Bien des auteurs actuels de science-fiction terminent leurs récits là où un mauvais auteur commencerait le sien.* » Les temps ont passé, la situation n'a fait qu'empirer, et ceux que l'on considérait comme les meilleurs écrivains de la science-fiction se sont lancés dans des romans aussi vides que *La réserve des lutins*.

Toutefois, il serait honnête de dire que bien des lecteurs ont dû être rivés à leur fauteuil par les aventures de Peter Maxwell et la révélation du dérisoire secret de l'artefact, puisqu'ils ont juché *La réserve des lutins* au sommet d'un référendum organisé par le *Galaxy* américain, reléguant le merveilleux *Roum* de Robert Silverberg (*Galaxie* n° 61) dans les profondeurs du classement. On se prend alors à rêver au succès qu'auraient les livres de Maurice Limat aux Etats-Unis, s'ils y étaient traduits...

Marcel THAON

La réserve des lutins (Goblin reservation), par Clifford D. Simak : Denoël, collection « Présence du Futur ».

Revue des films

FELLINI - SATYRICON

Il y a des critiques de fond et des commentaires d'humeur. Ceci n'est que le salut adressé à une *Dolce vita* du passé.

Entendons-nous bien. Il s'agit d'une dolce vita dans la mesure où, comme à l'habitude chez Fellini, le peuple est absent ainsi que les problèmes du travail et de la production. Le personnage principal est un étudiant libre de son temps et de ses mouvements. D'autres œuvres parlent de personnages différents, mais ils sont toujours marginaux : Cabiria, les vitelloni et tous les autres. Mais une dolce vita du passé ?

En fait, on assiste au déroulement d'un grand rêve, sous-tendu par la réinvention d'une antiquité parallèle. C'est là que le film ne peut laisser indifférent un amateur de fantastique et de SF. On y retrouve le caractère onirique de certains Merritt, et le décalage spatio-temporel d'Anderson. Tous ces éléments servis par le torrent d'images superbes qui emporte un bizarre ballet picaresque.

Avec le *Satyricon*, Fellini a haussé le péplum au niveau du génie, réalisant ainsi la jonction déjà ébauchée par Bava, Cottafavi et Freda entre le fantastique et l'Histoire. C'est le chemin inverse de celui qu'empruntent par exemple Catherine Moore et Leigh Brackett : Fellini donne à ses Romains un air d'extra-terrestres, alors que bien des auteurs de SF s'appuient sur l'antiquité terrienne pour peindre des personnages d'ailleurs et de demain.

Mais quoi d'étonnant ? Lue en 1970, la conquête de l'Urartu par Sargon II au VIIIe siècle avant J.C. n'est pas moins hallucinante ni moins improbable que le space-opera le plus délirant. Paradoxalement, Pétrone est plus sage que cette incroyable réalité parce que son temps nous est mieux connu. Mais que sa fiction soit reprise et transposée, alors tout bascule de nouveau.

Il faut se rappeler que Fellini est un lyrique, il l'a particulièrement prouvé dans *La strada* et *Huit et demi* ; qu'il avait manié l'hallucination dans *Juliette des esprits* ; qu'il s'était attaché au fantastique dans les *Histoires extraordinaires* (où son moyen métrage se montre l'égal de ses meilleures œuvres). Il fallait bien que son attirance pour le déclin des sociétés se manifestât enfin par une traduction de l'époque considérée comme la plus représentative à cet égard, et que cette traduction se fît dans le langage de l'étrange. Etrangeté d'un récit dont l'ambiance provoque une désorientation permanente, et dont les étapes se moquent de tout ciment logique : c'est bien la rhétorique du songe.

Dès la première image, on est aspiré. Sans aller jusqu'au vire-matière, l'écran devient une fenêtre qui donne sur un autre monde : un peu la fenêtre de Cummings dans *Le maître du temps*. L'atmosphère des Thermes et les imprécations d'Encolpe, la personnalité d'Ascylte, tout vient d'ailleurs. L'homosexualité elle-même perdra presque son caractère anormal, tant elle n'est que l'aspect d'une sexualité panique, volontiers appliquée à n'importe qui, en tout cas très liée à une société antique où elle ne s'inscrivait pas dans le cadre actuel des « minorités érotiques ». C'est le seul point, en définitive, qui ne soit pas fantastique, et où l'Histoire suffise.

La séquence du théâtre, le personnage du comédien, l'apparition de Giton, la

main coupée... des images d'outre-monde, projetées par un dormeur. Une mention particulière à Giton, incroyable éphèbe suave, trouble, battant des cils, plein de mollesse, vénal, homme-femme-enfant-objet. Personne n'a jamais rien montré de semblable à l'écran. Peu de spectateurs sincères nieraient que Giton ait attisé en eux ce qu'il y a de pédérastie refoulée. Mais ce n'est qu'un fil conducteur dans une série de tableaux dont l'assemblage défie toute véritable structure.

Vient le cauchemar, avec le lupanar cosmique qu'abrite une ziggourat à l'interminable sommet, construction qu'un tremblement de terre jette à bas dans un festival d'images étonnantes. Pourquoi Encolpe se retrouve-t-il dans une exposition de tableaux — disons de fresques et de mosaïques ? Une exposition dont le musée d'Art Moderne ne désavouerait pas l'ordonnance... A tous les « pourquoi » dont les étrangers au fantastique peuvent accabler ce film, il est nécessaire et suffisant de répondre comme Lee Marvin : « Why did you kill this man ? » — « Why not ? »

Et puis la piscine de lait inondée de flambeaux en forme de cierges... Et le banquet de Trimalcion, sur lequel il faudrait s'étendre : un banquet qui se tient sur des gradins comme ceux d'un cirque, où se produit un riche plébéien dans les fastes de ses ripailles et ses jalousies d'auteur plagiaire. Bien qu'invité, le poète Eumolpe y fait la dangereuse expérience du ressentiment de son hôte...

Entre-temps, on a quelque idée de la tragédie grecque. Comme le feront après lui nombre d'insolents parvenus, Trimalcion s'est offert des comédiens venus de par-delà les mers. Il faut voir le chœur. Il faut suivre la démarche des héros : un fragment de la Grèce civilisée soumise aux commerçants et aux soldats latins. Les gestes, les masques. Un autre univers parallèle.

Mais dans tout repas gigantesque, avec son humour de salon et ses jeux collectifs, il faut un défi qui cristallise la servilité de la « *gens* ». Quoi de mieux que des simulacres d'obsèques, où Trimalcion finit par pleurer sur lui-même en distribuant ses bijoux ? On revient alors, en bonne tradition des fins de nuit, à une histoire liée au jeu précédent. C'est celle de la matrone d'Ephèse.

Le spectateur n'avait pas cessé jusque-là de voguer à travers les palettes les plus riches et les plus violentes, de s'arracher aux ombres pour se livrer aux flammes. Et soudain, tout glisse dans une sorte de noir et blanc, vaguement rehaussé de couleurs froides. On a tourné d'un angle droit : la fresque se polarise. L'œil suit et subit, avec une suprise vite dépassée par le sujet nouveau : une veuve et son cher cadavre ; un soldat qui surveillait le corps d'un pendu, afin que sa famille ne l'emporte pas. Mais tandis que le soldat console la veuve, le pendu est enlevé. Alors, le cher disparu sert de remplaçant pour sauver le soldat défaillant : mieux vaut perdre la dépouille d'un mari que le corps vivant d'un amant. Toute l'assemblée éclate de rire. On a par deux fois exorcisé la mort.

Nouveau saut : Encolpe se retrouve avec Eumolpe, philosophant parmi les micro-cratères d'un paysage de lave ; une philosophie de vent, d'étoiles et de flaques, aboutissant à l'éternel « carpe diem ». Mais cela ne dure pas. La nuit fait place au matin. Plus d'Eumolpe ; les trois jeunes gens sont réunis. Des hommes armés et cuirassés les enchaînent et les embarquent sur un extravagant vaisseau qui ressemble à un petit porte-avion en bois, pourvu d'un grand miroir formé d'éléments métalliques évoquant un radar. Voilà la galère dont se sert Lichas de Tarente pour approvisionner l'Empereur en menus plaisirs. Elle vogue vers l'île où le souverain se calfeutre loin des contraintes de la gestion qui l'ennuient. Lichas, c'est Alain Cuny borgne, avec une taie sur l'œil (comme Pierre Blanchard dans *Carnet de bal*), hercule péréraste, sadique. C'est la première fois qu'on donne à Cuny l'occasion de faire vivre un personnage aussi fantastique. Dans cet esprit, les noces démentielles de Lichas et d'Encolpe sur le pont du navire continuent d'appartenir au rêve le plus authentique.

Mais, sur l'île, les prétoriens viennent de contraindre l'Empereur au suicide. Ils attaquent le vaisseau de Lichas avec leurs galères hérissées de faux, de piques et de blindages. Plus dure est la chute de Lichas, dont on voit couler la tête coupée.

Alors interviennent quelques plans — peut-être trente secondes en tout — qui sont réellement d'un visionnaire. Ils

montrent la marche de l'armée rebelle et victorieuse, traitée en flashes extraordinaires où percent les buccins, sur des images de cohortes velues de lances qui roulent des chars porteurs de trompes hurlantes, des catapultes, des balistes, des éléphants dont les cris membraneux se mêlent aux grondements des trompes de guerre. Trente secondes écrasantes de génie, dans la suggestion pure, le merveilleux inachèvement. Mais *L'adoration des Mages* de Vinci n'est qu'une esquisse : on reste plus longtemps pétrifié par ce qui « donne à voir » que par l'œuvre largement développée, autour de laquelle il est plus malaisé de construire.

Un changement d'empereur est générateur d'autres bouleversements en chaîne. Quelque part en Italie, un couple de patriciens affranchit ses esclaves, envoie ses enfants en lieu sûr, puis se donne la mort par le fer et le poison. Dans l'éblouissement qui précédait, il faut avouer qu'on ne se sentait guère ému. On restait cloué, mais la gorge ne se nouait pas. Par une espèce de sérénité sinistre, l'expression entièrement retenue d'un drame mortel, la séquence des patriciens apporte cette nécessaire adhésion. On la retrouvera au moins une fois.

Si Giton a disparu, Encolpe et Ascylte ont échappé aux prétoriens. C'est leur nouvelle tribulation que d'arriver dans la villa quelques instants après la mort de ses habitants. Une esclave nubienne, jeune et séduisante, est restée tapie dans un dortoir qui ressemble à une série de stalles pour chevaux. Une poursuite érotique s'engage entre les trois jeunes gens, parmi les fresques. Poursuite d'où l'humour n'est pas absent, car l'esclave parle un langage si babillant qu'il est évidemment inventé de toutes pièces... Mais les soldats viennent brûler les corps des patriciens qu'ils n'ont pas pu tuer, et c'est de nouveau la fuite.

On retrouve un certain humour dans l'aventure suivante, aux limites du tragique et de l'anomalie sacralisée, lorsque l'un des deux amis est amené à satisfaire une nymphomane enchaînée dans un chariot, sous les rafales d'un vent de sable.

Plus étrange encore, cet enfant hermaphrodite et albinos, considéré comme un dieu, et que viennent consulter des infirmes aussi monstrueux que lui. Comme son... impresario en tire d'abondants revenus, Encolpe et Ascylte se laissent entraîner par un effrayant individu tapi dans l'assemblée. Au cours d'un hold-up archaïque, Encolpe tue le propriétaire de l'enfant-dieu pendant que les autres kidnappent celui-ci. Mais ils sont contraints de le laisser mourir de soif dans une étendue désertique, ce qui donne lieu à des plans surexposés d'une grande étrangeté. (C'est là que, sans doute, beaucoup de spectateurs se sentent émus de nouveau.) Alors, le terrifiant complice du rapt s'en prend à ceux qu'il a entraînés, et tente de les tuer. De justesse, c'est lui qui perd la vie sous les coups d'Ascylte.

Sans transition, voici Encolpe aux prises avec un gladiateur déguisé en Minotaure, dans les allées d'un labyrinthe à ciel ouvert. C'est la séquence d'épreuves que l'on rencontre dans tout péplum depuis l'inoubliable *Couronne de fer*, de Blasetti. Non loin, une foule de spectateurs assemblés autour du proconsul assistent à la joute. De féroces spectateurs, qui manifestent leur joie par des cris rythmés rappelant ceux d'une assemblée d'oiseaux. Ces cris constituent l'un des éléments sonores les plus déconcertants du film. Ils provoquent un véritable choc de surprise et de crainte, dans un dépaysement aux frontières de l'humain. Pourtant, Encolpe finit par se proposer au gladiateur qui le tient à sa merci, et on le grâcie. Mais il est aussitôt contraint de montrer ses capacités viriles devant le même public hilare, et sur la personne d'une Ariane peu conforme à la légende, ce qui aboutit à une inhibition déshonorante.

Le pauvre Encolpe a « perdu son glaive » et tente de le retrouver sous les soins diligents d'une troupe de femmes de type arabe, propriété d'un Eumolpe qui semble avoir fait fortune depuis l'époque du banquet. Est-ce un symbole ? Il est atteint de gangrène. Séquence étrange, où Ascylte mène ses éternels jeux érotiques sur une balançoire tandis que l'on flagelle Encolpe sans succès.

Mais Encolpe va jusqu'au bout : il se rend auprès d'Œnothée, naguère magicienne superbe qui embrasait les fagots posés entre ses cuisses. Ascylte l'accompagne, et tombe sous l'épée du pas-

seur, qui l'assassine pour le voler, tandis qu'Encolpe retrouve sa virilité dans les bras maternels d'une énorme Œnothée vieillissante.

Encolpe dit un dernier adieu à son ami, puis repart. Eumolpe est mort, lui aussi, et il a laissé un testament qui oblige ses héritiers à manger son cadavre. La cupidité amène ceux-là à obéir, et ils mâchent celui-ci avec application, cependant qu'Encolpe reprend son voyage pour les îles et la terre d'Afrique.

Le film se termine par quelque chose de mieux que ces photos de personnages figés dans un mouvement, dont le cinéma contemporain a quelque peu abusé (comme ces disques de variétés qui prennent tous fin par une même mesure maintes fois répétée en s'affaiblissant). Encolpe et ceux qui l'ont entouré se fondent et se pétrifient dans les fragments d'une mosaïque dressée sur une plage. Pétrone n'a jamais achevé le *Satyricon*. Fellini s'y prend avec adresse pour conserver sa fidélité au texte, en donnant au film une chute « ouverte » ; il renvoie le spectateur au début : « *...nous accostâmes une île où un jeune Grec nous raconta...* »

Le souffle du temps a dispersé deux millénaires. Tout une civilisation à demi inventée nous reste dans les yeux. A cet instant, on voudrait croire qu'on a assisté à un long prégénérique, et qu'un jour le film sera projeté. Un film de douze heures, baignant dans le même génie.

Mais voilà qu'il tombe deux nouvelles : d'une part, la copie était mutilée, ce qui explique certains enchaînements gratuits autrement que par une vision onirique, et laisse quelque espoir pour le futur. D'autre part, le réalisateur aurait d'abord songé à adapter le principal Fredric Brown, *L'univers en folie*. Son antiquité parallèle n'est pas loin du compte, et voici un autre espoir : la SF traitée par Fellini. S'il y met autant de cœur que dans *Huit et demi*, il est tout à fait capable d'y égaler l'épopée de Kubrick, *2001*.

Cependant, et précisément à propos de Kubrick, il faut noter que les patriciens de *Spartacus* n'ont rien de commun avec ceux du *Satyricon*. Mais personne n'ignore l'orientation de Kubrick, et il est douteux que Fellini marche un jour sur ses traces.

Ceci amène à une certaine interprétation des idées de Fellini sur les rapports de l'homme et de la société : les aventures d'Encolpe relatent sa lente libération. Il avait au départ un rôle viril par rapport à Giton, et sa situation était inverse à l'égard d'Ascylte. Il perd Giton, et en conçoit une grande frustration. Mais, cette compensation ôtée, il sera moins dépendant d'Ascylte. Et lorsqu'il propose au Minotaure son corps contre sa vie, il passe dans un degré supérieur de liberté, celui de la prostitution. Le traumatisme qui suit le rend impuissant, mais il retrouve sa virilité dans les bras d'une Œnothée où il résoud peut-être son Œdipe (à rapprocher de Martin, dans *Les damnés* de Visconti). Ce n'est pas par hasard que, juste à cet instant, Ascylte meurt sans que son ami lui porte secours : deux facteurs simultanés qui mènent à un nouveau degré de liberté pour Encolpe.

Ce qui est étrange, c'est qu'il s'agit toujours d'une liberté dont les entraves n'ont pas grand-chose à voir avec l'oppression, et beaucoup avec les problèmes affectifs. C'est un individualisme de privilégié.

Il reste donc que les constats de Fellini ont souvent un caractère ambigu. Il semble à la fois sévère comme un censeur, et complaisant comme un acteur intégré. Cela peut s'expliquer par l'attitude d'un catholique appartenant à un milieu frivole. Mais l'explication est trop simpliste, trop « localisée ». En allant plus loin, c'est peut-être le cas de beaucoup d'artistes contemporains qui se trouvent dans la situation définie par Marcuse dans *L'homme unidimensionnel* : « *A l'opposé du concept marxien qui détermine la relation de l'homme à son travail dans la société capitaliste, l'aliénation artistique est la transcendance consciente d'une existence aliénée — une aliénation distanciée et médiatisée.* » Aucun créateur n'échappe à cela, pas plus un conservateur comme Fellini qu'un réactionnaire comme Fleisher, ou qu'un progressiste comme Kubrick.

Finalement, et compte tenu de la libération d'Encolpe, il apparaîtrait dans le *Satyricon* un certain optimisme dynamique à propos du destin de l'individu, contradictoirement avec une vision pes-

simiste et fixiste de l'évolution sociale. Une telle position est intenable, et c'est peu-être ce conflit qui donne sa dimension tragique à une œuvre confinée en apparence dans la beauté formelle.

André RUELLAN

L'HOMME QUI PENSAIT DES CHOSES (1) de Jens Ravn

Sur un pont, un homme s'agrippe aux passants et leur demande s'ils voient, comme lui, une souris blanche qu'il tient dans sa main. La police arrive et interne le perturbateur dans un hôpital psychiatrique. L'homme (Steinmetz) exige d'être visité par le docteur Holst, un spécialiste de la chirurgie du cerveau. Celui-ci trouve Steinmetz dans sa cellule en train de boire de l'alcool et de fumer des cigares à l'encontre des règlements de l'hôpital. Quand le docteur lui demande comment il se les est procurés, il s'entend répondre, entre autres propos mystérieux et mégalomanes : « Je ne puis vous le dire que si vous me relâchez. D'ailleurs sachez que je ne suis pas quelqu'un qu'on enferme. » Le lendemain, Steinmetz s'est échappé, laissant un mot à Holst pour lui fixer un rendez-vous nocturne auquel le docteur, poussé par la curiosité, ne peut s'empêcher de se rendre. Steinmetz le conduit alors dans sa luxueuse demeure, froide et inhabitable comme un musée. Il se livre devant lui à une expérience de concentration au terme de laquelle il réussit à faire apparaître sur une table, par la seule force de sa pensée, une boîte de cigares, car tel est son étrange et fabuleux pouvoir. « Je suis arrivé après des journées d'effort, » ajoute-t-il, « à penser, c'est-à-dire à créer, des êtres organiques comme cette souris mais, hélas, au bout de quelques heures, elle se désintègre. » C'est ici que Steinmetz a besoin du docteur et de ses talents. Une délicate opération au cerveau devrait démultiplier son pouvoir et lui permettre de créer des êtres humains durables. Le docteur qui, avant que son hôte commence ses explications, lui avait juré de faire ce qu'il voudrait et notamment de l'opérer, rompt maintenant son serment, horrifié par ce qu'il vient d'apprendre. Il quitte brusquement la maison de Steinmetz.

Désormais c'est une guerre à outrance que Steinmetz déclare au docteur. Il parvient à susciter un double de Holst qui passe ses nuits avec la fiancée de celui-ci, fait des conférences (très suivies) sur les sujets qui intéressent Steinmetz, paraît plus brillant et surtout plus heureux que son original dont il ignorera longtemps l'existence. La situation en arrive au point où le véritable Holst, dont le comportement semble bizarre à tout le monde (il ignore tout bien entendu, quand on l'interroge, des actions de son double) passe pour usurper l'identité du docteur. La vie pour lui n'est plus tenable. Il se dirige vers la demeure de Steinmetz et, vaincu, lui dit qu'il accepte de l'opérer. Souriant, Steinmetz lui désigne, parmi les convives qui hantent présentement la maison, son double : « J'ai là, » murmure-t-il, « un chirurgien plus compétent que vous pour me rendre ce service ». Holst s'en va. Il erre au bord de la mer. Il s'arme d'un fusil dans l'intention d'en finir avec Steinmetz. Mais quand il revient au domicile de celui-ci, il constate que l'opération est en cours, pratiquée par son double. Sous les yeux mêmes de Holst, elle échoue, Steinmetz meurt et, avec la vie de cet inhabituel patient, c'est le double de Holst ainsi que ses assistantes qui s'évaporent. Holst peut reprendre son identité, son travail, sa fiancée (devenue entre-temps son épouse). Il sait qu'il ne pourra jamais partager son secret avec âme qui vive.

Réalisé par un jeune Danois dont c'est le premier film, Jens Ravn (28 ans), ce conte fantastique a quelques mérites à faire valoir auprès des amateurs du genre. Et d'abord celui d'être un vrai *conte* fantastique, c'est-à-dire un récit où les faits et ce qu'il advient des personnages comptent plus (sont plus au premier plan) que les réflexions et le point

---

(1) Film présenté au Festival de Cannes en 1969 et à Paris dans la Semaine du cinéma danois au Ranelagh (du 11 au 17 mars 1970).

de vue de l'auteur, où le rythme, ni heurté ni brisé, s'efforce avant tout de livrer un ensemble d'informations narratives présentées avec, au moins au niveau le plus immédiat, un peu d'ordre et de logique. En surface, un grand calme domine, dont témoigne la voix neutre du narrateur ; au-dessous, loin au-dessous, sont le trouble et le tremblement. Par modestie, et sans doute par préférence personnelle, Jens Ravn retrouve là les vertus d'un certain style retenu et gris (« Il y a tout dans le gris, » dit Chardonne) ; vertus vieilles comme le monde, ou vieilles comme les contes, mais qui aujourd'hui, si rares, paraissent une originalité. C'est que le conte, et plus précisément le conte fantastique (mais y a-t-il un vrai conte qui ne soit fantastique ?) demande de l'humilité et une grande fermeté d'expression. Peut-être plus qu'aucun autre genre : les idées claires. En cela, comme école, il convient idéalement à ceux qui sont à l'orée d'une carrière. Jens Ravn est l'un des rares à l'avoir compris. Notons en passant la rareté du genre conte fantastique parmi les premiers ou les deuxièmes longs-métrages. Le pamphlet social ou l'inévitable drame du couple permettent mieux (apparemment) de briller ou de s'épancher.

A l'opposé, le genre peut également tenter un metteur en scène arrivé en fin de carrière, ou du moins à cette époque de la vie d'un artiste où celui-ci se sent enfin lassé du tintamarre des grands styles, des cymbales, des coups de poing sur la table. De cela, je trouve un exemple parfait dans l'*Histoire immortelle* de Welles, à mon avis son meilleur film et le seul peut-être qui restera. La limpidité du récit, ses accents feutrés et voilés parlent mieux, et plus dignement, que n'importe laquelle des œuvres précédentes du même auteur. Certes, les raisons d'une telle réussite sont multiples et hétéroclites : le fait que le film ait été produit par la télévision (Welles n'a pas eu le temps « d'être lui-même » : il s'est borné à dire l'essentiel, un peu comme dans ces interviews ou propos à bâtons rompus de « grands » écrivains qui, souvent, valent infiniment mieux, et sont plus *littéraires* au meilleur sens du terme, que leurs œuvres les plus élaborées), son métrage (60 mn, bon métrage), la qualité du texte original de Karen Blixen et le choc que Welles a dû ressentir à sa lecture. Mais j'ajouterai aussi : le genre, l'essence immémoriale du genre qui invite secrètement à l'effacement, au scepticisme, tant l'étrangeté du monde qu'il a pour fonction de représenter dépasse et met un frein aux excès mesquins du personnalisme. Outre leur commune appartenance danoise (le Danemark est-il la terre d'élection du conte fantastique ? Question que je ne me risquerai pas à débattre ici), les deux films ont cette ressemblance d'être une sorte de musique de chambre, ennemie de toute complaisance et facilité : Jens Ravn y dédaigne cette anarchie des images et des sons si propre aux gens de sa génération, comme Welles renonce (provisoirement ?) au ton ronflant et pseudo-shakespearien qui l'a rendu célèbre.

Le film de Jens Ravn est donc un conte fantastique teinté de science-fiction. C'est par là aussi qu'il nous retient. Conte fantastique parce qu'il raconte les déboires d'un homme (qui pourrait être vous ou moi) à qui il arrive des choses étranges et surnaturelles dont il est la victime, d'abord abasourdie, révoltée, bientôt traquée et vaincue, enfin perplexe et muette après que tout est fini ou plutôt que tout est comme si rien n'avait jamais été. Conte fantastique parce que livrant une vision poétique des limites, de l'impuissance, de la vulnérabilité et de la perplexité de l'homme, fût-il le plus savant. L'aspect de science-fiction, mineur, tient à la surpuissance du « penseur », sorte de Frankenstein n'ayant plus besoin, pour créer de la vie, d'aucun matériel. Peu développé, cet aspect sert surtout de prétexte et de faire-valoir au contenu purement fantastique de l'intrigue ainsi qu'au pathétique qui lui est inhérent. La jonction des deux aspects s'opère dans un présent quasi intemporel qui, dépourvu du pittoresque qui s'attache au dépaysement dans le passé ou dans l'avenir, épure encore et allège le récit. Ainsi allégé, le film dévoile sa principale originalité, qui est d'être une variation plutôt émouvante (à l'émotion contenue) sur le thème du double.

Le double prend ici la forme d'une sanction et d'une torture infligées à un être pour le dompter et, finalement, l'annihiler. Ce double développe en mê-

me temps un fantasme de réussite, présentant à l'honnête docteur Holst une image de lui-même en tant que savant fêté, heureux, triomphant parce que dénué de tout scrupule et de toute indépendance d'esprit. Il incarne sans doute (ceci n'est pas explicite dans le film) l'idée suppliciante, à la fois honnie et inconsciemment enviée, que se fait le docteur de la réussite, de *sa* réussite. On n'est pas loin de Faust, d'un Faust qui aurait refusé le pacte diabolique et passerait le restant de ses jours à se le reprocher, comme en un long cauchemar.

La plastique du film est simple, austère, *naturellement* fantastique en ce sens que le noir et blanc y délimite sans effort les lignes de force d'un univers appauvri et oppressant dans lequel surpuissance et impuissance sont deux formes pratiquement équivalentes de l'horreur de vivre. Elle contient aussi plusieurs trouvailles heureuses comme ce plan où le double du docteur Holst va s'unir dans l'église avec la fiancée de celui-ci alors qu'au loin, par la porte ouverte de l'édifice, on voit accourir — point infime et négligeable à la surface de l'écran — le véritable docteur. En accord avec le style sobre, voire taciturne, de l'auteur, elle aide le thème majeur du film à croître et à circuler librement à travers le récit. Ce qui m'amène à risquer une remarque d'ordre général. On se demande parfois s'il existe une différence de nature entre les thèmes fantastiques (ceux qu'alimentent la littérature et le cinéma précisément dits « différents ») et les autres. S'il y en a une, elle tiendrait peut-être en ceci que les thèmes fantastiques, plus que les thèmes romanesques, moraux, etc., possèdent une cohérence intime, une variété implicite de significations, un foisonnant réseau de virtualités qui tendent, au sein d'un récit, à se développer d'eux-mêmes, sans aide extérieure. Comme certaines plantes sauvages, on ne peut contrôler, ni canaliser, leur croissance. Et la fascination qu'ils suscitent, due en partie à ce développement sauvage, vient également d'un certain effacement de la notion d'auteur au sein des créations où ils apparaissent. C'est l'heure où le tout-puissant « auteur », se laissant investir par des mystères plus profonds et plus obscurs que ceux de sa petite personne, ne nous paraît pas diminué, mais au contraire grandi, s'il accepte d'adopter pour un temps le rôle d'un simple récitant, d'un conteur. Pour nous en tenir au cinéma, il pourra arriver alors que le conteur utilise avec plus de plénitude que les auteurs à part entière les moyens spécifiques (concrets et secrets) du cinéma. Lesquels sont, entre autres, la plastique, la durée et une forme de modestie par quoi le cinéma l'emporte aisément — et magiquement — sur tous les autres arts. Chacun à sa manière, les films de Jens Ravn et de Welles en sont de bons exemples.

Jacques LOURCELLES

LES INFORTUNES DE LA VERTU de Jess Franco

Sauf peut-être en Suède et au Liechstenstein, où la censure vient d'être déclarée illégale, une adaptation précise des *Infortunes de la vertu* est, pour le moment, impossible. Pourtant, ce titre et le nom de l'auteur sont un sûr garant pour toucher un large public. Jess Franco (ex-Jesus Franco, ex-Jess Franck) a tourné la difficulté en travertissant Sade : le roman a été transformé en un feuilleton historique dans le goût du XIXe siècle : *Les infortunes de la vertu* sont devenues *Les deux orphelines.* Le style de la mise en scène se rapproche de celui de Bernard Borderie, la reconstitution comportant encore plus d'anachronismes que dans les films de ce dernier.

Le scénario de Peter Welbeck, scénariste des *Fu-Manchu* produits par Hammer, suit de très près les principaux épisodes du roman mais les vide de leur contenu. Le plus effrayant est éliminé ; le personnage de Rodin a disparu ; Madame de Bressac (Sylva Koscina) est devenue la femme du marquis (Horst Franck) au lieu d'être sa mère. Welbeck a surtout ajouté un nouveau personnage, très révélateur du sens de l'adaptation : un dénommé de Briac (Gérard Tichus),

gentilhomme et peintre qui recueille Justine fuyant la Dubois (incarnée avec un peu de nerf par Mercédès McCambridge), la sauve une seconde fois fuyant le monastère de Dom Antonin, et finalement lui fait découvrir et l'amour et le bonheur (dans la vertu).

La sexualité est remplacée par la grivoiserie ; ainsi, Justine se promène continuellement en chemise chez Du Harpin, traité à la manière d'un personnage de Dickens par Akim Tamiroff. Bressac et son valet se livrent à des papouilles enfantines (« Laisse-moi voir, » demande le marquis). Le passage de Justine dans le monastère se résume à quelques éclats de rire et à la vision de trois ou quatre filles mal déshabillées. A peine Dom Antonin (Jack Palance qui se surpasse dans le grotesque) a-t-il proféré quelque blasphème qu'un orage se déchaîne et que le monastère s'effondre. La vertu de Justine est intacte.

Chaque lecteur s'est, je pense, forgé une Justine suivant ses goûts. Si Romina Power porte réellement l'innocence sur son beau visage, son allure ne (me) semble nullement convenir au personnage.

Deux ou trois idées pourtant ne sont pas mal venues : Justine, surprise par Bressac, est habillée en garçon ; ce déguisement est la source de quelque confusion vite dissipée. Madame de Bressac se venge de son mari en s'offrant à lui ; elle est soudain étonnée de son ardeur inhabituelle ; c'est que son mari vient de l'empoisonner et qu'elle meurt lentement dans ses bras.

La transformation du roman en feuilleton se manifeste de façon curieuse dans le cadre donné à l'histoire. Si grand est le pouvoir évocateur du personnage de Sade que le scénariste s'est senti obligé de le faire intervenir dans le récit. Sade est présenté suivant l'image romantique du créateur inspiré. Enfermé dans une prison qui se veut la Bastille, il est assailli par des apparitions : fantômes vêtus de draps blancs, jeunes femmes torturées. Justine vient même peu à peu habiter un recoin de sa cellule. Ce n'est qu'au terme de tempêtes sous son crâne, qu'accompagne une musique bruyante, que Sade, qui a le visage très marqué de Klaus Kinski, commence d'écrire, le front couvert de sueur, l'œil exorbité, en proie à une crise nerveuse ou à un démon intérieur.

Même si l'on n'a pour Sade qu'une admiration restreinte, ce film ne manque pas d'irriter. Cautionnée par une interdiction aux moins de dix-huit ans fort imméritée, cette adaptation présente une histoire morale dénuée de tout prolongement et agrémentée de quelques déshabillages. Sade est ramené au modèle commun et transformé en auteur inoffensif. Mais pouvait-il en être autrement ?

Alain GARSAULT

SORCELLERIE, MAGIE... ET MESSES NOIRES de Luigi Scattini

Ce film appartient à un genre bien déterminé, version cinématographique du journalisme à scandales, que l'on pourrait appeler l'enquête imaginaire et dont les fleurons sont jusqu'ici *Paris secret* d'Edouard Logereau, *Paris top secret* de Pierre Roustang et *L'Angleterre nue*. Caractéristiques de ce genre : le thème choisi est des plus larges et il s'y greffe de multiples éléments hétérogènes. Au rebours de ce qu'ils prétendent, ces films n'offrent le plus souvent que de pseudo-révélations ; ils reposent donc essentiellement sur des reconstitutions plus ou moins adroites. La narration affecte le ton du reportage, ce qui permet tous les styles et toutes les facilités ; mais les cadrages sont généralement déterminés par la pauvreté du budget, les nécessités de la distribution et les impératifs de la censure (il est rare, en France du moins, qu'on ne perçoive pas quelques coupures). Le commentaire est écrit dans un style pompeux et grandiloquent ; les phrases, formées de mots savants et d'expressions alambiquées, sont si longues que l'auditeur a généralement oublié leur commencement au moment où elles se terminent. Le ton de ce commentaire reflète, tour à tour ou en même temps, une indignation horrifiée, un humour primaire et une fascination gourmande. Exemple ici : « Qui connaîtra jamais les arcanes des pen-

sées d'une dactylo qui décide de devenir sorcière ? »

Au moment où, comme la Bible en France, l'occultisme est, en Angleterre, révélé en tranches hebdomadaires (1), le film de Luigi Scattini répond certainement à un goût ou à un besoin affirmé du public. Sont rassemblés ici des « témoignages » sur toutes les manifestations occultes, du spiritisme au culte vaudou, de la croyance aux fantômes à l'hindouisme. Suivant une intuition qui est loin d'être absurde, le film rapproche la croyance à la sorcellerie des expériences de cryoscopie.

Au détour d'une accumulation inconsistance de faits archi-connus, on découvre quelques individus étonnants tel cet Arnold La Vee qui, quelque part en Californie, se prétend une incarnation du Diable et célèbre des mariages diaboliques à sa façon. Mais le décor de sa demeure rappelle seulement le cabaret du Néant et la cérémonie, bien plate, rassemble pour tout potage quelques modèles aux chairs lourdes.

La première demi-heure traite réellement de la magie et de la sorcellerie telles qu'elles sont censées se manifester dans deux pays : le Brésil et l'Angleterre. Au Brésil, au cours de cérémonies sans nul doute reconstituées en studio, l'auteur renchérit dans l'horreur sur *Les maîtres fous* de Jean Rouch. La sorcellerie n'est représentée que par des cérémonies initiatiques et une prétendue messe noire, les unes comme l'autre assez déshabillées. Les erreurs s'accumulent dans le commentaire comme dans le rituel. Une tentative de « mise en scène » ne fait que souligner la pauvreté d'imagination de l'auteur : le même mouvement de zoom se répète inlassablement tout au long de l'épisode.

Ce genre cinématographique joue cependant sur un ressort très puissant : il présente comme vécues, c'est-à-dire pratiquées et constatées, des conduites aberrantes de toute nature dont sont tissés nos rêves. Suivant une technique qui est celle de Borges, les précisions portant sur les dates, les lieux et les individus servent à ancrer dans la réalité quotidienne cet univers imaginaire. Ce genre est donc éminemment fantastique.

Alain GARSAULT

(1) Dans la revue **Man, Myth and Magic.**

FANTOMES A L'ITALIENNE de Renato Castellani

C'est la croyance aux fantômes plutôt que les fantômes eux-mêmes qui sert de ressort comique à cette pièce de boulevard d'Eduardo de Filippo, que l'auteur avait déjà adaptée pour le cinéma en 1954.

Un musicien impécunieux (Vittorio Gassman) et sa femme (Sophia Loren) sont amenés à emménager dans un palais « hanté » ; une double méprise conduit le mari, puis la femme, à se livrer à une sorte de chantage au détriment d'un milliardaire (Mario Adorf) amoureux de la femme. A la suite de quiproquos, le mari le prend pour le fantôme qui hante le palais et lui-même prend la femme pour une apparition. A chaque fois, le milliardaire est roulé. Si la fin du film est purement fantastique, c'est avant tout pour fournir une chute : réfugié en Ecosse, engagé comme domestiques, le couple fait la connaissance d'un véritable fantôme (il apparaît la tête dans ses mains) qui se conduit vis-à-vis de la femme de manière tout à fait humaine.

L'élément fondamental est emprunté au fantastique, mais la plus grande partie du film est une comédie de mœurs qui met en scène, outre le triangle habituel (mari, femme, amant putatif), une série de caractères typés (prostituée sentimentale, érudit poussiéreux, musicien en retraite, portier voleur). La conduite de ces personnages principaux se justifie par l'existence du palais hanté qui possède les caractéristiques que le cinéma, après la littérature, prête généralement à ce genre de lieu : vastes pièces vides et sonores, portes qui grincent, multiples toiles d'araignée, escalier dérobé, caves qui débouchent sur des égouts. Ce décor n'a évidemment rien d'effrayant. Hormis la dernière séquence, une seule scè-

ne possède une coloration fantastique : un groupe de religieuses qui avaient le milliardaire amoureux pour bienfaiteur vient, de nuit, tenter de l'arracher à sa passion ; tant que le mari contemple cet envahissement inopiné et extravagant de sa demeure, cette expédition conserve un caractère étrange ; dès qu'il parle, l'épisode redevient comique.

Un décalage entre le rythme et le style de la comédie de De Filippo et ceux du film de Castellani indique que l'intérêt de ce dernier différait de celui du premier. Les scènes sentimentales, traitées de manière intimiste, sont plus réussies que les scènes bouffonnes. Cette différence se remarque aussi entre l'interprétation de Sophia Loren et le jeu de Vittorio Gassman.

Mais il faudrait pour en juger vraiment avoir vu le film tel que le réalisa Castellani. Par on ne sait quelle aberration, *Fantômes à l'italienne*, doublé de façon exécrable, est sorti, en première exclusivité au France, au Cyrano et au Bastille-Palace ! Bonne méthode pour saboter n'importe quel film.

Alain GARSAULT

Courrier des lecteurs

Dans la présentation de **Au-delà des mots** (nº 196), M. Dorémieux nous demande d'exprimer notre opinion au sujet de cette nouvelle, par ailleurs excellente.

A mon avis, le **message** d'Hayden Howard est le suivant : il est louable de se révolter contre sa société quand elle devient trop envahissante, mais cette entreprise est vouée à l'échec du fait même de notre appartenance à cette société qui nous en rend tributaire. Néanmoins je pense que la révolte n'est pas inutile car elle permet, sinon d'édifier une nouvelle société, du moins d'ouvrir les yeux des passifs.

Passons à un autre sujet : M. Marcel Thaon nous a déjà donné d'excellentes critiques, notamment sur les deux derniers romans de Steiner, mais son analyse des **Solariens** est un monument de tromperie. Je m'explique. J'estime que c'est le droit de M. Thaon de n'aimer ni Spinrad ni la « New Thing ». J'estime aussi qu'il a le droit de ne pas être d'accord avec les idées exprimées par Spinrad dans son livre. Mais M. Thaon omet de nous parler des quatre ou cinq idées directrices du livre, idées qui sont l'essentiel du roman.

En effet, Spinrad, conformément aux préceptes de la « New Thing », greffe sur une « toile de fond conventionnelle » de guerre galactique (que M. Thaon prend pour l'essentiel du livre, ce en quoi il a tort) une brassée d'idées intéressantes et bien amenées.

Ainsi l'alogisme (et non l'illogisme) fondamental de l'homme, dont ce dernier doit se servir plutôt que d'utiliser une logique froide ; l'obligation pour l'homme de renoncer à l'idée de foyer (la Terre détruite par les Solariens) pour réaliser l'expansion galactique ; le groupe organique basé sur les différences fondamentales de ses membres (prolongement : société basée sur la tolérance universelle), etc., etc.

Voici un échantillon des idées clairement exprimées dans le roman et dont M. Thaon omet brillamment de faire état dans sa critique sévère, blasée, incomplète et mesquine.

De plus, il oublie de préciser que les éditions Marabout ont décidé de consacrer à la SF une série régulière au sein de leur bibliothèque romanesque, initiative dont on ne peut que les féliciter. Allons-nous assister à ce déferlement de la SF en France dont parlait Michel Demuth dans **Galaxie** nº 68 ? Espérons-le.

Daniel BREQUE
Mérignac (Gironde)

⁂

A propos de la nouvelle d'Hayden Howard **Au-delà des mots**, une question se pose : de quoi l'auteur a-t-il traité exactement ?

L'attitude de son héros est contestataire, bien sûr, mais elle va plus loin que cela. Car contester la société, c'est remettre en question certains de ses aspects, c'est en réfuter la forme. Or, le héros de Hayden Howard s'attaque non seulement à la société, mais aussi à

l' « humanité », c'est-à-dire à la façon de penser et par conséquent d'agir de ses contemporains. Pour lui, les mots sont des pièges, des miroirs déformants qui trahissent la réalité des choses.

Car, en vérité, qu'est-ce que l'homme ? Un animal qui verbalise sa pensée. Et si le verbe est trompeur, l'homme ne peut être que vain. D'où l'on peut conclure que, pour retrouver une véritable authenticité, il faut oublier les mots.

La forme que prend cette démarche n'est pas non-violente, tant s'en faut. Que penser d'un soi-disant non-violent qui haïrait un homme au point de souhaiter sa mort et qui pousserait sur lui des rochers ?

Nous voyons mieux à présent quel est le but de cette fuite dans le désert : un retour vers l'animalité, vers la pensée sans mot, vers la sensation sans pensée. Et nous voyons aussi pourquoi l'entreprise échoue. Comment en effet, même si l'on a renié l'humain en soi, effacer le désir et au-delà l'amour ?

Jean-Claude K'DAL
Colombes

⁂

Tout récit porte en lui-même sa signification, sa transcendance : par là il échappe à l'auteur dont la pensée réelle ne nous intéresse plus. Seule reste l'écriture. Il ne s'agit donc jamais d'interroger l'écrivain, c'est-à-dire essayer d'écouter le silence, mais d'étudier le message objectif qu'un texte — se présentât-il comme le plus « désengagé » qui soit — porte nécessairement dans ses replis, entre ses lignes.

Au-delà des mots est le récit du refus : non seulement d la société, représentée métaphoriquement par le flic omniprésent (et que celui-ci ait pu franchir la frontière de la Multiversité est la preuve que l'Etat policier ne se cache même plus sous le voile transparent du libéralisme), mais aussi du ciment culturel qui permet à la société de vivre par échange continuel d'informations : le ciment des mots. Les membres du Mouvement Silencieux ont compris que le langage n'était pas neutre, qu'il n'était pas donné également en partage à tous, mais qu'au contraire il est tissé par la classe dominante qui en use comme d'une arme. Paul Nizan nous rappelle, dans **Les chiens de garde**, que la philosophie s'est efforcée de définir un homme d'essence universelle pour cacher aux masses qu'il y a des hommes possédant et des hommes « possédés », des exploiteurs et des exploités, en somme deux classes d'hommes en lutte. Les mots trahissent, mentent, et ce n'est pas par hasard que le Mouvement Silencieux a germé dans une Multiversité, sanctuaire du savoir bourgeois, où les mots ne circulent qu'au sein d'une « élite » (enseignants-enseignés) choisie à seule fin de maintenir la frontière entre les classes. Mais on sait aussi que c'est au sein de ces sanctuaires que mûrissent les contestations les plus radicales...

Celle du Mouvement Silencieux est entièrement négative : c'est une fuite totale qui unit le désert géologique au désert de l'esprit. Le mouvement hippy en est naturellement le modèle, mais l'auteur de **Au-delà des mots** va plus loin, puisque sa fuite se situe « à l'extérieur et à l'intérieur ». Or, qu'est-ce qu'une fuite, sinon une révolte purement individuelle (même si elle entraîne des millions d'individus), purement existentielle ? Une fuite ne peut rien changer sinon, pour un temps, une fraction de destin. La conclusion n'en peut être que négative...

Certes, la vie peut continuer, une naissance peut remplacer une mort, mais cette symphonie apparente n'est composée que d'une note à peine audible : le « changer la vie » du poète n'est qu'une illusion verbale de plus, un mensonge de plus, s'il n'est précédé du

« changer le monde » du révolutionnaire. Le flic est partout, et si des enclaves sont un instant tolérées, celles-ci sont promises inéluctablement à la réduction.

Aussi ne faut-il pas voir dans la conclusion de la nouvelle une « amertume finale », mais le résultat objectif d'une étude de faits objectifs : la fuite ne peut rien changer. Et que la voix de Hayden Howard s'élève dans un pays où la contestation prend plus souvent l'aspect du refus hippy que celui de la révolution prolétarienne de type marxiste-léniniste, semblerait prouver que l'idéologie de l'auteur va vers celle de l'action.

Mais nous n'en sommes pas dupe, et lui non plus : écrire une nouvelle, aussi « engagée » soit-elle, ne peut en aucune façon contribuer à changer la vie, ni le monde. Là encore, il faut aller au-delà des mots...

Jean-Pierre ANDREVON
Grenoble

⁂

Dans l'ensemble, j'ai trouvé le numéro 196 plutôt bon. **Gallegher bis**, comme toutes les histoires de la même série, est très agréable à lire. Le sourire et l'intérêt ne nous quittent pas. **Les Tours d'ivoire** ne sont pas d'un intérêt très extraordinaire, mais l'histoire est bien construite et bien écrite... Ce qui m'a le plus ennuyée, bien que certains passages soient bons, c'est la nouvelle de Randall Garrett. Elle sent un peu trop le fabriqué... On a l'impression que l'auteur avait deux ou trois bonnes idées — mais pas de quoi remplir cinquante pages. Tout ce qui sépare ces « bonnes idées » (uniquement les variations sur les pouvoirs du sorcier) est du remplissage adroit mais manquant terriblement d'atmosphère. J'ai par contre beaucoup aimé **L'oiseau couvert de boue**, justement à cause de son atmosphère envoûtante... bien que j'avoue n'avoir pas très bien compris quel jeu jouait cette oie... mais ça n'a aucune importance.

Et maintenant, comme vous le suggérez, je vous donne mon interprétation de la nouvelle d'Hayden Howard **Au-delà des mots.**

A mon avis, c'est une humoristique et déchirante **critique** de la contestation hippie.

Tendre et sans illusions, l'auteur exprime à la fois une sympathie profonde pour les mouvements de contestation qui sont des élans courageux et désintéressés de la jeunesse, et une tendresse évidente pour la vie naturelle et même sauvage (J.-J. Rousseau) et pour l'éden que représente en un désert la solitude à deux. Mais il n'y a pas à hésiter sur la façon dont il fait ressortir l'absurdité séduisante de l'idéal de ses contestataires. C'est un des traits de la jeunesse de ne pas aimer les filets apparemment imposés de l'extérieur. Mais c'est aussi un des traits de la folie. Et, dans cette nouvelle, le personnage central a tout l'air de devenir schizophrène. En refusant les mots, il refuse la pensée. Il détruit son cerveau. Il se mutile lui-même. Il régresse. Il perd la mémoire. Il devient bestial : « Toute cette viande, » pense-t-il en revoyant Sarah.

L'entêtement des personnages est puéril. Ils continuent de ne pas parler — même en cas de besoin. Ils sont absurdes, comme tout ce qui va trop loin. (On ne peut pas ne pas penser aux hippies qui refusent toute violence et aussi tout effort et dont l'attitude figée trop longtemps finit par devenir anormale et maladive.)

C'est le mot « au secours » prononcé par la femme qui va être mère qui réveille l'humanité dans l'esprit du héros. Il accepte d'être pris dans les filets lorsqu'il en retrouve lui-même la nécessité, lorsqu'il comprend que la contrainte du langage correspond non

seulement à des lois de la vie en société mais aussi à des lois de l'esprit humain.

Donc, personnellement, je ne trouve pas que le sens de cette nouvelle présente la moindre ambiguïté. C'est bien une critique de la contestation mais pleine d'humour et de tendresse. J'aime beaucoup l'histoire du flacon de pilules cassé. C'est le seul reste de civilisation et pourtant, s'ils l'avaient gardé, ils seraient devenus fous, ils seraient parvenus à oublier les mots puisque Sarah n'aurait pas eu besoin d'aide et que l'instinct paternel n'aurait pas tiré l'homme des profondeurs de sa bestialité.

Le choix qu'a fait l'auteur du langage comme objet de contestation est excellent. Il symbolise parfaitement la civilisation avec toutes les complications qu'elle ajoute aux besoins naturels. Entre autres, la vanité de « dire ce qu'on sent » au lieu de se contenter de « sentir ».

P. FONTEYNE
Montfermeil (Essonne)

Chronique scientifique

La France au temps des mammouths

par Gérard Klein

« Errants, vêtus de peaux de bêtes, » écrivit Hugo. **« Les Oulhamr fuyaient dans la nuit épouvantable »** : ainsi commence l'admirable roman de Rosny Aîné, **La guerre du feu.** Mais faut-il s'arrêter à cette vision apocalyptique de la vie quotidienne de ceux qu'on appelait autrefois avec une certaine ingénuité les premiers hommes ? Ou bien faut-il ajouter foi à l'image naïve du « bon sauvage », antérieur à la société, innocent de ses perversions et vivant en communion avec la nature.

C'est une idée différente qui se dégage de l'excellent ouvrage **La France au temps des mammouths** publié dans la collection « Age d'Or et Réalités », que dirige notre ami Jacques Goimard, une idée différente, mais à tout prendre subtilement plus proche de celle de Rosny que de celle de Rousseau. Une idée dont l'élaboration entreprise ici collectivement par quelques-uns des meilleurs spécialistes français a de quoi passionner à plusieurs titres les amateurs de science-fiction.

L'histoire ici contée débute il y a quelque 40 000 ans et finit 6 à 8 000 ans avant notre ère ; elle est encore discontinue et, comme une tapisserie ancienne, laisse apercevoir bien des lacunes dans sa trame malgré les efforts des préhistoriens qui, dans leur souci de reconstitution, n'éliminent tout à fait ni les divergences, ni les contradictions. Mais elle est fortement centrée sur un âge d'or, le magdalénien, dont les étapes antérieures, du périgordien inférieur au solutréen, constituent à la fois le socle et les préliminaires. Un âge d'or et non pas l'âge d'or. Une époque de haute civilisation si la hauteur de la civilisation se mesure à la perfection des œuvres, et non pas un prélude barbare ou idyllique à l'apparition des sociétés du métal et de l'écriture, de l'élevage et de l'agriculture. Un âge où des hommes encore peu nombreux semblent avoir trouvé l'occasion d'un équilibre entre leur nature sociale et la nature.

André de Cayeux dresse le décor. C'est celui des trois dernières grandes glaciations, séparées par des interstades moins froids : **« C'est l'hiver. Il fait froid, plus froid qu'au Cap Nord de nos jours, aussi froid qu'au centre de l'Alaska. »** Et ce paraît être le paysage d'une autre planète qu'il détaille avec une certaine complaisance, sous nos latitudes : le sol est parcouru d'immen-

ses fissures dues au gel, des loupes de glace le soulèvent, le boursouflent et finissent par le faire éclater en d'énormes bourgeons de froid. Les glaciers descendant du nord et des montagnes couvrent la moitié de l'Europe. Ils charrient lentement d'énormes blocs granitiques. **« Les tremblements de terre sont dangereux, surtout en Provence, dans les Alpes, en Alsace, dans les Pyrénées et dans la vallée du Rhône... Les volcans du Massif Central, de temps à autre, vomissent leurs laves. »**

Mais le paysage principal est la steppe, riche en gibier. La forêt reste rare ou clairsemée, sauf dans le Midi. C'est seulement avec la fin de la quatrième glaciation qu'elle envahira progressivement l'Europe, mettant fin à un mode de vie fondé sur la grande chasse et écrasant sous sa masse obscure les conquêtes de l'âge d'or magdalénien. Le climat, en se réchauffant a refermé l'espace et contraint l'homme, une nouvelle fois, à changer.

Ces données dominantes, le froid, la chasse, expliquent pour une large part ces cultures successives et plus ou moins clairement enchaînées que décrit François Bordes avec une dilection particulière pour le magdalénien. Bordes est à la fois l'un des meilleurs spécialistes mondiaux de la technologie de la préhistoire, un des rares hommes qui sachent de nos jours tailler correctement un rognon de silex, et, s'il faut le rappeler aux lecteurs de **Fiction**, un auteur renommé de science-fiction sous le pseudonyme de Francis Carsac. La vie de ces chasseurs périgordiens, aurignaciens, solutréens, puis magdaléniens, il la rapproche de celle des Indiens du nord de l'Amérique avant l'arrivée des Européens, et de celle, qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours, des eskimos de l'Alaska. Ce mode de subsistance particulière modèle entièrement une culture : les humains sont relativement peu nombreux et la population est nécessairement peu dense. Les groupes humains sont peu importants, allant de la famille aux « villages » de quelques dizaines, peut-être exceptionnellement de quelques centaines d'habitants. L'humanité est obligatoirement décentralisée. Mais cet état n'exclut pas des voyages importants et prolongés de quelques chasseurs ou des migrations entières de populations, non plus que des contacts fréquents et répétés entre tribus : à preuve la vitesse avec laquelle les techniques nouvelles se répandent, et les armes ou les instruments retrouvés à de très grandes distances de leur lieu d'origine présumé. La chasse favorise la sélection naturelle : les magdaléniens de l'âge d'or ne vivent pas très vieux, mais ils sont robustes. Elle exige une faculté d'observation et d'adaptation et elle aiguise sans doute l'intelligence. Surtout, quand elle est bonne, elle laisse d'importants loisirs. Les animaux qui vivent de la chasse, lorsque les conditions sont satisfaisantes, ont la latitude d'être paresseux, ou artistes. Or les conditions sont peut-être exceptionnellement satisfaisantes puisqu'au contraire de ce qui se passe aujourd'hui dans le Nord Canadien, le gibier, selon Bordes (mais malgré l'avis de Cayeux et de Nougier) n'effectue pas de grandes migrations saisonnières. La stabilité territoriale des chasseurs peut être considérable, et cela a peut-être joué un rôle dans l'éclosion de l'art pariétal.

Bordes enterre en passant une légende sur le feu. Il n'est pas question de le faire naître en frappant deux silex : les étincelles qui se produisent ainsi n'ont pas de propriétés incendiaires. Il n'y a que **« deux techniques principales pour allumer le feu, par percussion entre pierre siliceuse et pierre sulfurée (par exemple une pyrite de fer) ou par frottement prolongé de morceaux de bois »**.

Le feu permet l'exploration profonde des grottes, ce domaine privilégié, châteaux et temples, des magdaléniens où nous introduit Denise de Sonneville-Bordes. Sur les parois des grottes s'étalent les témoignages les plus spectaculaires

du génie des magdaléniens, spectaculaires mais non isolés comme le montrent les statuettes, les armes et les outils soigneusement sculptés. C'est la vie quotidienne de l'âge d'or qui nous est restituée par fragments, là où nous ne savons rien de l'histoire événementielle, parce que la mémoire de la terre retient mieux la trace d'un feu que les noms des rois. Dans cette existence quotidienne, l'art ne paraît jamais tout à fait dissocié de la vie, comme il est de règle dans nos sociétés, et le moindre propulseur paraît enrichi de décorations. Pourtant, l'art est peut-être déjà le fait de spécialistes : **« Dans la couche archéologique qui s'étend sous les maisons du petit village (de Limeuil, Dordogne) des plaques de calcaire gravées d'animaux ont été découvertes par dizaines, si nombreuses que J. Bouyssonie, son explorateur, y voyait une sorte d'Ecole des Beaux-Arts magdalénienne, où les plaques gravées tenaient le rôle des carnets de croquis. Faut-il adopter une hypothèse analogue pour expliquer l'entassement encore plus extravagant, par milliers, des plaquettes gravées de la grotte de La Marche (Vienne). »**

Ou bien étaient-ce (mais l'hypothèse m'est toute personnelle et n'a aucune valeur scientifique) des entassements d'ex-votos ?

Mais l'art magdalénien paraît rompre avec les dimensions de la vie quotidienne quand il atteint l'ampleur des fresques de Lascaux, des bas-reliefs de Roc-de-Sers.

Au-delà de l'alimentation, de l'équipement, voire du rôle de la femme, dont les filigranes se laissent lire encore dans le sédiment, comment deviner sous le contour peint ou gravé les rêves de ces hommes alors qu'il n'est pas de fossile du rêve. C'est à quoi s'essaie avec sa célèbre rigueur André Leroi-Gourhan. Il récuse volontiers les interprétations « rituelles » ou « magiques » parce qu'elles sont **« de l'ordre des évidences indémontrables. Elles sont évidentes parce que la magie est l'envers technique de la métaphysique et parce que toute connaissance suppose une initiation ; elles sont indémontrables par l'art seul parce que ce sont des pratiques et que l'art n'est qu'un cadre... Les portes ouvertes une fois enfoncées et franchies, il reste à analyser la représentation, à essayer de comprendre comment l'artiste, mandaté par son groupe, traduisait une certaine conception de la marche du monde ».** La répartition topographique des figures animales dans les grottes et **« le choix qu'elle implique parmi les espèces animales... suppose (nt) l'existence d'une idéologie bien charpentée, difficile à percer, mais évidente. Dans cette perspective, l'art pariétal apparaît bien moins comme le témoin réticent de pratiques religieuses que comme celui d'un cadre sacré à l'intérieur duquel s'inscrivaient les pratiques ».**

De même, si j'ose intervenir, que le plafond de la Chapelle Sixtine n'a aucune signification rituelle ou magique particulière mais qu'il est destiné à orner, dans un contexte social particulier, un lieu de culte et plus encore peut-être un lieu politique.

Ainsi les mythes des chasseurs nous demeurent-ils inaccessibles. Mais non l'idée de l'existence d'une idéologie. Les signes restent indéchiffrables, mais témoignent des symboles qui permettent une appréhension et une maîtrise du monde. Une histoire prodigieuse est commencée depuis longtemps déjà peut-être au moment où les hommes de Lascaux œuvrent dans la lumière de l'huile, l'histoire des idéologies qui va engendrer par partitions successives ce que nous appelons la science et ce que nous appelons l'imaginaire, le domaine des arts.

Pourquoi cette culture si bien charpentée disparaît-elle assez brutalement et que faut-il penser de cette disparition ? Pénètre-t-on au sortir de cet âge d'or dans un âge de ténèbres ? Ou bien faut-il considérer la mutation du mode de vie et jusqu'à la disparition de l'art

comme le signe d'un progrès de l'humanité ?

A la première question, il est tentant de répondre comme le suggère Louis-René Nougier sur le terrain de l'écologie. Aux alentours de l'an 9 000 avant notre ère, le climat se réchauffe progressivement. Les glaciers reculent, la végétation se transforme, la toundra devient steppe herbeuse, puis forêt. La plupart des espèces chassées par les magdaléniens remontent vers le nord, suivant la marche des glaciers. La croissance de la forêt elle-même, de plus en plus épaisse, gêne la chasse ou du moins la transforme. Du coup, l'apport des végétaux et des petits animaux dans l'alimentation s'accroît. Et sous la contrainte de la transformation de son milieu, l'homme en vient à inventer, ou du moins à développer l'agriculture et l'élevage. Ainsi ces conquêtes essentielles qui vont permettre d'abord une explosion démographique, ensuite la constitution d'Etats de plus en plus vastes et de plus en plus centralisés, seraient-elles issues non d'un progrès congénital à l'espèce humaine, mais de la réponse de celle-ci, dans l'adaptation, à la modification de son cadre de vie. Pour Louis-René Nougier, il y a cependant bel et bien progrès. Les conditions de vie de l'homme du néolithique lui paraissent nettement plus favorables que celles du magdalénien. Et c'est même, assez paradoxalement, selon une argumentation qui me paraît assez peu convaincante, à cette facilité de la vie qu'il attribue la disparition de l'art. N'étant plus tenu par la rareté du gibier, l'homme peut renoncer « à cette première magie créatrice » : « **La hantise du gibier créa la religion et supporta l'art... nul besoin de ces pratiques, de cet art, pour collecter des escargots sous la pluie, surtout lorsqu'une faune nouvelle, abondante et variée, occupe les grandes plaines herbeuses.** »

Ce point de vue entre de la façon la plus nette en contradiction avec celui de Leroi-Gourhan et dans une moindre mesure, avec celui de François Bordes. Pour Leroi-Gourhan, on l'a vu, l'art pariétal orne le cadre d'une pratique religieuse plus qu'il ne constitue lui-même un vestige de cette pratique. Pourquoi l'homme néolithique aurait-il cessé d'avoir besoin d'ornements ? Il y a deux réponses possibles à cette question, dont l'une est sauf accident indémontrable ; c'est que l'art a évolué et qu'il a changé de support, passant sur matériaux plus périssables que la paroi des grottes, de l'ivoire et de l'os au bois, de la roche aux fibres textiles, à l'écorce, au cuir. Il y a peu de chance en effet que les écorces travaillées et colorées des Indiens d'Amérique, les tapis d'Orient et jusqu'aux tableaux de nos musées franchissent sans précautions particulières les millénaires. L'autre réponse est plus inquiétante : c'est que l'homme néolithique n'avait plus le temps ; occupé à défricher la forêt, à retourner la terre, à semer et à protéger ses récoltes, à soigner ses bêtes, à construire et à réparer un abri désormais sédentaire et qui de surcroît doit protéger le fruit de son travail, son grain, contre les maraudes humaines et animales, il n'a le temps de songer ni à la religion, ni à l'art. Finie la liberté relative du magdalénien. Un long interrègne s'établit dans l'attente du moment où une classe sociale pourra par la contrainte retrouver le libre usage de son temps, son loisir. On comprend, si l'hypothèse est fondée, la nostalgie de François Bordes : « **Dans l'ensemble, la vie au magdalénien a été une vie comparativement large, bien plus large que celle des serfs attachés à la glèbe des époques postérieures. Elle ne fut certes pas idyllique. Mais qui, ayant un peu de sang dans les veines, se soucierait de vivre une vie idyllique.** »

Ainsi, pour François Bordes au moins, l'idée de « progrès » paraît-elle procéder d'une idéologie bien fallacieuse. Il y aurait plutôt dans l'histoire de l'espèce humaine des époques d'harmonie entre sa nature sociale et la nature, des âges

d'or. Il serait vain et peut-être faux de considérer notre société comme « meilleure » que celle du magdalénien. Ou même comme plus évoluée.

On reconnaît là et le relativisme culturel de la plupart des ethnologues et le message que livre Francis Carsac dans la plupart de ses romans : la vie humaine étant courte, il importe qu'elle soit la plus pleine possible. La société la meilleure est celle qui satisfait le mieux à cette exigence.

C'est peut-être à cet individualisme foncier qui s'accommode mieux des ivresses de la chasse que des lourdeurs de la glèbe, que répond Annette Laming-Emperaire dans un dernier chapitre consacré à l'histoire de la préhistoire et à un exposé succinct de ses méthodes. Car si progrès il y a eu, il a été dans le sens d'une réflexion collective et dans celui de la constitution d'une mémoire de l'espèce ; constitution plutôt que reconstitution, car c'est là une mémoire que l'espèce n'a jamais eue. Spontanément, elle ne se souvient pas d'avoir été jeune. Elle se dote au contraire de faux souvenirs qui servent fallacieusement à expliquer et à justifier le présent. Et l'effort assidu de générations de savants vise non pas à redresser des « souvenirs » qui n'ont de racines que dans le mythe, mais bien à établir contre les mythes et la tradition une science objective encore que tâtonnante des origines. Il n'y a sans doute pas de différence qualitative entre un artiste magdalénien et un artiste contemporain, si tant est que la définition d'une telle différence ait un sens, parce que l'art est demeuré dans l'intervalle du domaine de l'expression individuelle. Il y a par contre une très évidente différence qualitative entre les mythes probables des magdaléniens sur leurs origines et la science préhistorique moderne parce que la dernière représente l'intégration d'un effort collectif, aboutissement inachevé et fragile. Mais il y a peut-être bien aussi quelques similitudes entre l'excitation du chasseur de mammouths et celle qui empoigne aujourd'hui le chercheur à l'affut des signes émouvants et dérisoires du passé enfouis dans la poussière des millénaires.

En refermant ce volume enrichi d'une fort belle iconographie, on se pose une dernière question. L'époque magdalénienne a-t-elle bien connu le premier des âges d'or ? N'y en eut-il pas d'autres auparavant lorsque naquit la parole et qu'apparut le conte ? Les hommes du magdalénien sont très proches de nous, physiquement nos semblables à d'infimes détails près. Mais l'homme est d'apparition beaucoup plus ancienne. Le langage a peut-être plus d'un demi-million d'années d'existence. Et une grande partie de l'effort des paléontologues, ces dernières années, a permis de réduire ces abîmes qui paraissaient séparer des espèces successives, tout comme ce même effort au siècle précédent avait conduit à remettre radicalement en question la distinction qui paraissait définitive et absolue entre l'homme et l'animal. Il semblerait presque, une fois cette rupture idéologique écartée, qu'il n'apparaisse plus d'autres discontinuités que celles creusées par une ignorance peut-être provisoire. Entre le pithécanthrope et nous, la chaîne est continue, plus continue sans doute qu'on ne l'admet couramment. Alors, dans cet océan de millénaires, n'y a-t-il jamais eu de place pour d'autres âges d'or, pour ces fixations apparentes du moment dans une perfection qui prétend à l'éternité.

Il est à craindre malheureusement que nous ne le sachions jamais à moins que nous ne parvenions un jour à voyager dans le temps.

La France au temps des mammouths, collection « Age d'Or et Réalités » : 45 F.

FICTION

Directeur : Daniel DOMANGE
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX
Conseiller scientifique : Jacques BERGIER

Rédaction et administration :
Editions OPTA, 96 rue de la Victoire, Paris-9e (744 87-49).

Vente et abonnements :
24 rue de Mogador, Paris-9e (874 40-56).

La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous,

EDITION FRANÇAISE
DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »
Publié avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U.S.A.)

Le n° : France 4 F ; Suisse 4,90 FS ; Belgique 48 FB ;
Algérie 4 DA ; Maroc 4,20 DH.

TARIF DES ABONNEMENTS

	Pays destinataire		6 mois	1 an
FRANCE	Ordinaire	F.	**21,80**	**43,20**
	Recommandé	F.	**29,60**	**58,80**
Pays Etrangers				
	Ordinaire	F.	**23,60**	**46,80**
	Recommandé	F.	**39,20**	**78**
BELGIQUE	Ordinaire	F.B.	**210**	**418**
	Recommandé..........	F.B.	**350**	**696**
SUISSE	Ordinaire.............	F.S.	**18,30**	**36,30**
	Recommandé..........	F.S.	**30,40**	**60,50**

Nous avons un correspondant qui vous facilitera les opérations de règlement dans les pays étrangers suivants :

BELGIQUE : M. DUCHATEAU, 196 av. de Messidor, BRUXELLES 18 - C.C.P. 3.500.41.

SUISSE : M. VUILLEUMIER, 56 bd de Saint-Georges, GENEVE - C.C.P. 12.6112.

Adressez vos règlements aux Editions OPTA
24 rue de Mogador, PARIS-9e (C.C.P. 31.529.23 La Source)

Voici les auteurs que vous pouvez lire régulièrement dans FICTION :

Brian W. Aldiss
Poul Anderson
Isaac Asimov
J.G. Ballard
H. Beam Piper
Alfred Bester
Robert Bloch
Ray Bradbury
Fredric Brown
John Brunner
Algis Budrys
Arthur C. Clarke
Samuel R. Delany
Philip K. Dick
Thomas M. Disch
Harlan Ellison
Philip José Farmer
Randall Garrett
James E. Gunn
Edmond Hamilton
Robert E. Heinlein
Henry Kuttner
Fritz Leiber
Richard Matheson
Walter M. Miller
Catherine L. Moore
Chad Oliver
Lewis Padgett
Lester del Rey
Eric Frank Russell
Robert Sheckley
Robert Silverberg
Clifford D. Simak
Cordwainer Smith
Theodore Sturgeon
William Tenn
Jack Vance
A.E. van Vogt
John Wyndham
Roger Zelazny

Certains sont bien connus de vous ; d'autres le sont moins. Ceux qu'apprécient les uns sont parfois décriés par les autres. Mais leur réunion forme un large éventail, un panorama complet de la science-fiction dans toutes ses tendances, sous tous ses aspects, de l'âge d'or aux temps modernes : la science-fiction dans son intégralité.

FICTION : chaque mois l'anthologie permanente de la science-fiction.

ENTRE LECTEURS

Rubrique de petites annonces strictement réservée aux recherches, échanges ou offres entre particuliers. LA LIGNE : 2,40 F (Taxe incluse). (3 lignes gratuites pour tous nos abonnés.)

OBTENEZ un abonnement de six mois à *Galaxie* ou *Fiction*. Demandez notre catalogue : LA ROBOTHEQUE, 4 rue Dalpozzo, 06 - NICE.

VENDS au plus offrant *Planète* ancienne édition n°s 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 26. RECHERCHE au CLA : *Le livre des robots, Le monde du non A, Demain les chiens, Les armureries d'Isher*, Trilogie *Fondation*. Faire offre à M. BARBERI Jacques, 2 route de Bellet, 06 - NICE.

VENDS au plus offrant sans détail collection complète *Mystère Magazine*, n°s 1 à 197 + n°s spéciaux. Collection complète *Fiction* n°s 1 à 197. Ecrire à J. LEFEVRE, 116 rue Pierre Curie, 52 - CHAUMONT.

VENDS nombreux numéros *Fiction, Galaxie, Satellite*. Ecrire à Jacques GODET, 10 rue Kellog, 92 - SURESNES.

VENDS aux plus offrants romans « *Spécial Satellite* » (n°s 1, 2, 3, 5, 6, 7, 8, 9), état neuf. Ecrire à G. KHENAFFOU, 4 rue Pelletier, LYON 4e.

VENDS, sans détailler, SF *Fleuve Noir* n°s 1 à 142, 150, 154 ; *Rayon Fantastique* n° 120 ; *Présence du Futur* n°s 84/85, 86. Ecrire à J. RATHIER, 16 - PRANZAC.

RECHERCHE *Témoins* (Jean Norton Cru, 2 tomes, édition d'auteur). Faire offre à G. DERBRESSE, 11 avenue Jean Moulin, PARIS 14e.

SORTILEGES, fanzine SF et fantastique, devient le premier imprimé en typographie ! Le n° 2 est disponible. Abonnt : 18 F (étranger 21 F) le n° 3 F 50. Ecrire à M. LASELLE, 1 rue de la Méditerranée, 51 - REIMS, CCP Châlons/Marne 1397.15 P.

Dépôt légal : 2e trimestre 1970 — Le gérant : D. DOMANGE
Imprimeries Riccobono - 83 Draguignan